This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DC
146
.D79
H38
1897

A 826,560

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Le Général

Alexandre Dumas

DU MÊME AUTEUR

L'Armée sous la Révolution (1789-1794). . . 1 vol.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, éditeur, 28bis, rue de Richelieu, Paris.

NEST D'HAUTERIVE

.DAT DE LA RÉVOLUTION

Le Général

:andre Dumas

(1762-1806)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
\UL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1897
Tous droits réservés.

A

ma Jeannine

AVERTISSEMENT

Pendant plus d'un siècle, le nom d'Alexandre Dumas a retenti glorieusement, porté par trois hommes qui ont incarné l'un le Courage, l'autre l'Imagination, le dernier la Pensée. De ces trois hommes illustres, le premier est le moins connu. Sa grande figure a pâli dans l'éblouissant rayonnement de celle de son fils.

C'est elle cependant que nous évo-

quons aujourd'hui. Soldat admirable, patriote convaincu, grand seigneur et grand cœur, le voilà en quatre mots. L'histoire de sa vie ne sera que le développement de cette pensée.

Cette histoire, nous l'avons écrite en nous servant de la correspondance militaire du général, de ses livres d'ordres, de ses rapports, pièces déposées dans les archives du ministère de la guerre ou pieusement conservées dans la famille avec quelques lettres intimes que nous avons reproduites et qui, mieux que tout commentaire, montrent la tendresse et la bonté de ce colosse. Pour la partie anecdotique, nous avons cité textuellement les pages qu'en fils respectueux

Alexandre Dumas a consacrées à son père dans le premier volume de ses Mémoires. *Recommencer ces récits après un tel écrivain eût été d'une outrecuidance ridicule, tandis que le lecteur nous saura gré d'avoir donné, par ces citations, quelque intérêt à cette biographie.*

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE

Saint-Domingue. — Naissance. — Le comte de la Pailleterie. — Engagement. — Alexandre Dumas. — Exemples de force et d'adresse.

Vers 1760, Antoine-Alexandre Davy, marquis de la Pailleterie, âgé de cinquante ans, colonel et commissaire général d'artillerie, ancien premier gentilhomme du prince de Conti, se lassa de mener la vie de la cour, vendit sa terre de la Pailleterie, que, en 1707, Louis XIV avait érigée en marquisat, quitta la France et gagna Saint-Domingue où il acheta, dans la partie occidentale de l'île, près du cap Rose, au trou Jérémie, une grande étendue de terrain connue sous le

nom de la Guimodée. Presque aussitôt après son arrivée en Amérique, il épousa Marie-Cessette Dumas. De cette union naquit, le 25 mars 1762, celui qui devait être plus tard le général Dumas et qui reçut les prénoms de Thomas-Alexandre.

Ce fut au grand air, dans le décor féerique de cette île magnifique, une des plus belles des Antilles, que se passa l'enfance du futur général. Admirablement conformé, doué d'une santé parfaite, courant du matin au soir sur la plage et dans les bois, le jeune Alexandre se développa rapidement et ne tarda pas à devenir d'une adresse et d'une force dont il devait laisser de légendaires souvenirs. De bonne heure il apprit à monter à cheval, comme l'on apprend dans ces pays neufs où l'homme, le plus souvent, est appelé à dompter l'animal dont il se servira, où la vigueur et l'agilité remplacent la science qui s'acquiert plus tard dans les manèges.

En 1772 le marquis de la Pailleterie perdit sa femme. Son chagrin fut si profond que, dégoûté peu à peu de cette vie des colonies, atteint de nostalgie, pris par les souvenirs de son

ancienne existence à Versailles, il loua son habitation et revint en France, vers 1780, pour s'établir à Saint-Germain-en-Laye.

Thomas-Alexandre, qui portait alors le titre de comte de la Pailleterie, se lia vite avec toute la jeunesse élégante dont il partagea les fêtes et les exercices. L'escrime surtout le passionna et, bien doué comme il l'était, il ne tarda pas à devenir de première force aux armes, à tel point qu'il put lutter sans désavantage avec le fameux Saint-Georges lui-même.

Dans ses Mémoires, son fils cite de lui des traits de force et d'adresse extraordinaires. Il portait sur sa jambe pliée deux hommes à la fois et traversait ainsi sa chambre à cloche-pied. Au manège, il s'amusait à passer sous une poutre, à la saisir avec les mains, à s'enlever en soutenant son cheval entre ses jambes. En Italie, pendant une ronde, il aperçut un jour un soldat en faute. Mettant son cheval au galop, il passa à côté de lui, le saisit par le collet de son habit et le porta à bras tendu, sans ralentir sa course, jusqu'au prochain poste de police où il le jeta.

A la grande stupéfaction de ses hommes, il s'amusait à introduire quatre doigts dans quatre canons de fusil et à soulever le tout à bras tendu.

Rappelons enfin l'anecdote bien connue de ce mousquetaire qui, ayant insulté, au théâtre, le jeune comte de la Pailleterie, fut projeté par ce dernier d'une loge au milieu du parterre avec une facilité qui causa la stupéfaction du public. Un duel s'ensuivit, dans le jardin même du vieux duc de Richelieu, et le mousquetaire eut encore la malchance de recevoir un coup d'épée.

En 1784, le marquis de la Pailleterie, âgé de soixante-quatorze ans, épousa en secondes noces sa femme de charge, Marie-Françoise Retou. Ce mariage amena un tel désaccord entre le père et le fils que celui-ci, renonçant à la vie commune, prit le parti de s'engager. Son père le laissa d'autant mieux libre de suivre cette vocation qu'il ne pouvait guère s'y opposer, et la seule condition qu'il posa à son consentement fut que le jeune engagé ne s'appellerait plus le comte de la Pailleterie. Ce dernier abandonna donc ce nom, trop illustre pour un simple soldat,

et prit celui de sa mère auquel trois générations devaient donner une bien autre illustration.

Ce fut le 2 juin 1786 que le futur général s'engagea au régiment des dragons de la Reine, le 6e de l'arme, sous le numéro matricule 429. A son engagement fut joint un procès-verbal, signé par quatre notables de Saint-Germain-en-Laye et constatant que le jeune Alexandre Dumas n'était autre que le fils du marquis de la Pailleterie.

Treize jours plus tard, le 15 juin 1786, le marquis mourait, et, après lui avoir rendu les derniers devoirs, son fils partait pour Laon, où son régiment tenait garnison.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ARMES

Arrivée au régiment : trois duels. — La Révolution éclate. — Le camp de Maulde. — La Légion Noire. — Le mariage.

Dès les premiers jours de l'arrivée au régiment, les anciens *tâtaient le pouls* aux recrues, disaient-ils, et les soumettaient à des épreuves sérieuses dans le but de voir si l'on avait affaire à des hommes solides, à des camarades avec lesquels on pouvait marcher, ou à des novices qui, trop timides au quartier, seraient lâches devant l'ennemi. Cette épreuve consistait en une insulte, en une provocation, et malheur à celui qui hésitait à mettre le sabre à la main. Les duels, en

effet, semblaient se multiplier dans la même proportion que les ordonnances destinées à les interdire. On se battait à propos de rien, pour le motif le plus futile, souvent pour se servir un peu de ces armes que l'on apprenait chaque jour à manier dans la garnison sans que, durant cette longue période de paix qui précéda la Révolution, on eût à en faire usage dans une campagne. Parfois s'engageaient alors de véritables combats, surtout si l'honneur du régiment était attaqué par un régiment voisin, et, pour un mot, l'on vit parfois des troupes entières en venir aux mains.

C'est ce qui arriva peu de jours après que Dumas eût revêtu l'uniforme de dragon. Un cavalier du régiment du Roi ayant insulté un cavalier de la Reine, une centaine de cartels furent échangés. Pour son compte Dumas eut trois duels dans la même journée. Au cours de l'un d'eux, il reçut, en plein front, un coup de pointe qui, sur le moment, ne lui brisa pas le crâne, mais qui devait, dans la suite, déterminer d'atroces douleurs.

La Révolution approchait. Jeune, généreux, mais profondément discipliné, Dumas se rangea parmi ces soldats qui, dès les premiers jours, accueillirent avec ardeur les principes nouveaux, en restant inflexiblement attachés à leurs devoirs. Mieux préparé qu'un autre aux idées de liberté par cette liberté même qu'il avait goûtée pendant son enfance à Saint-Domingue, il vit avec joie l'éclosion de cette Révolution dont les théories larges et généreuses le séduisirent et dont les excès l'attristèrent. Placé trop bas pour jouer un rôle quelconque dans les événements du début, il assista de loin, en spectateur, mais en spectateur passionné, à ces grandes journées qui marquèrent la chute de l'ancien régime et l'avènement du nouveau, et, lorsque pour la première fois on prononça le mot de République, il se déclara républicain : il l'était depuis son enfance, il devait en mourir.

Bientôt d'autres faits allaient attirer l'attention du pays, celle de l'armée surtout qu'ils intéressaient au plus haut degré. Les menées des émigrés à Coblentz, la déclaration des puis-

sances à Pilnitz, les mouvements des armées étrangères, tout annonçait une guerre prochaine une guerre terrible, dans laquelle la France entrerait en lutte contre une partie de l'Europe coalisée, mais l'Europe était vieille et la France rajeunie par l'enthousiasme, acceptait sans crainte un duel en apparence si disproportionné Aux préparatifs des coalisés, l'Assemblée répondit par le décret du 14 décembre 1791, qui partageait en trois armées les troupes placées sur la frontière la plus menacée : l'armée du Nord fut confiée à Rochambeau, celle du centre à Lafayette et celle du Rhin à Lückner. Enfin le 20 avril 1792, cédant au désir de la nation entière et à l'impérieuse volonté de l'Assemblée Louis XVI déclara la guerre à l'empereur d'Autriche.

Après un commencement d'offensive, commencement malheureux, le gouvernement, intimidé par la marche des alliés, songea au moyen de couvrir nos frontières et établit une série de camps retranchés. Entre autres, on réunit au camp de Maulde, sur la route de Condé à Tournai

douze mille hommes dont on confia le commandement à Dumouriez qui venait à cette époque, c'est-à-dire à la fin de juin 1792, de quitter le ministère pour servir à l'armée du Nord comme lieutenant-général. Aux avant-postes de ce camp, sous les ordres par conséquent du maréchal de camp de Beurnonville, était détaché le 6e dragons, qui avait auparavant tenu successivement garnison à Laon, à Troyes et à Douai.

Pendant les mois de juillet et d'août, aucune grande opération ne fut entreprise de ce côté, mais nos avant-postes et ceux des Autrichiens, placés à peu de distance les uns des autres, se livrèrent sans cesse de petits combats dont Dumouriez profita très habilement pour aguerrir ses troupes sans les fatiguer.

Dans une de ces escarmouches, Dumas, qui était brigadier depuis le 16 février 1792, eut l'occasion de se signaler :

« Commandant comme brigadier une découverte composée de quatre dragons, dit son fils dans ses Mémoires, il se rencontra à l'improviste avec une patrouille ennemie composée de treize

chasseurs tyroliens. Les apercevoir et, malgré l'infériorité du nombre, donner l'ordre de charger fut pour lui l'affaire d'un instant. Les Tyroliens, qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque, se retirèrent dans une petite prairie entourée d'un fossé assez large pour arrêter la cavalerie. Mais, je l'ai dit, mon père était excellent cavalier; il montait un bon cheval qu'il appelait *Joseph*. Il rassembla les rênes, lança Joseph, franchit le fossé comme M. de Montmorency, et se trouva en un instant seul au milieu des treize chasseurs, qui, étourdis d'une pareille audace, tendirent leurs armes et se rendirent. Le vainqueur réunit en un seul faisceau les treize carabines, les posa sur l'arçon de sa selle, fit marcher les treize hommes à la rencontre de ses quatre dragons, qui se tenaient de l'autre côté du fossé qu'ils n'avaient pu franchir, et, ayant le dernier repassé le fossé, il ramena ses prisonniers au camp.

« Les prisonniers étaient rares à cette époque. L'apparition de quatre hommes en ramenant treize produisit donc une vive sensation dans le camp. Cette preuve de courage que venait de

donner le jeune brigadier fit du bruit; le général Beurnonville voulut le voir, le fit maréchal des logis, l'invita à dîner et mit son nom à l'ordre du jour.

« Ce fut la première illustration qui s'attacha à ce nouveau nom d'Alexandre Dumas, adopté par le fils du marquis de la Pailleterie. »

On était à l'époque où, dans une crise sublime d'enthousiasme, les volontaires se levaient de tous les côtés pour marcher à la défense de nos frontières menacées. Des corps se formaient spontanément, choisissant leurs officiers, s'armant comme ils pouvaient, s'équipant à peine, prenant un nom rappelant leur province ou leur origine, et, souvent longtemps après seulement, ce nom paraissait sur les contrôles officiels, quand même on prenait le soin de l'y inscrire. Parmi les troupes ainsi réunies à la hâte, quelques-unes eurent une durée éphémère et fondirent devant le feu de l'ennemi. D'autres, au contraire, se fortifièrent sur les champs de bataille, au contact des vieux régiments, préparant ainsi les armées que Bonaparte devait promener à travers l'Europe vaincue.

Au nombre de ces derniers corps, se trou « la légion franche de cavalerie des Américai et du Midi », dite « légion américaine», ou encc « légion noire » parce qu'elle était en gran partie composée d'hommes de couleur. Le fame Saint-Georges, mulâtre lui-même, l'homme de s temps le plus fort à l'épée, était colonel de ce légion. Depuis longtemps il connaissait Dum et il résolut de se l'attacher. Profitant de la fa lité dont jouissaient les corps francs de désigr eux-mêmes leurs officiers, il lui offrit, le 1er se tembre 1792, une place de sous-lieutenant. M à côté on le guettait aussi. Le lendemain, Boy qui venait de lever « les hussards de la Libe et de l'Égalité » et qui savait ce que valait Dum le fit nommer lieutenant dans son corps. Sai Georges ne se tint pas pour battu : le 15 s tembre il obtint pour lui la place de lieutena colonel de la légion noire. Dumas monta dc sans transition d'un grade très modeste à grade supérieur.

Au mois de novembre de la même année, alla passer quelques semaines à Villers-Cotterc

Vers 1790, envoyé en détachement dans cette ville, il y avait fait la connaissance d'une jeune fille dont il avait emporté le plus tendre souvenir. A peine en possession d'un grade élevé déjà, présage d'une fortune militaire qui ne pouvait que grandir, il venait demander la main de cette jeune personne, à laquelle, malgré les longues séparations imposées par les campagnes qui se suivirent sans interruption, il devait conserver un inébranlable attachement. Le 28 novembre 1792, il épousa Marie-Louise-Élisabeth Labouret, fille de Marie-Joseph Prévot et de Claude Labouret, propriétaire de l'hôtel de l'Écu et commandant de la garde nationale de Villers-Cotterets.

Dans cette période de fièvre et d'activité tout se concluait à la hâte. Les journées, les heures étaient précieuses. Le canon grondait sur nos frontières. La Patrie avait besoin de tous les cœurs, de tous les bras. Dumas dut bientôt quitter sa jeune épouse. Le 15 décembre, la municipalité de Villers-Cotterets lui délivra un certificat de civisme et il rejoignit rapidement sa légion, alors en garnison à Amiens.

CHAPITRE III

L'ARMÉE DU NORD

Défection de Dumouriez. — Le camp de la Madeleine. — Cinq contre cinquante. — Dumas général en chef.

Le 21 février 1793, la légion noire se transforma et prit le nom de 13e chasseurs. Quelques jours après, le nouveau régiment se rendit à Lille où, à son grand regret, il resta pour achever son organisation, sans pouvoir prendre part avec l'armée du Nord à la campagne de Hollande.

Après sa tentative contre les Pays-Bas, après son échec de Neerwinden, Dumouriez, indigné depuis longtemps par les excès des Jacobins et de la Convention, comptant sur l'amour de ses

troupes, entama des négociations secrètes avec Cobourg, dans le but d'arrêter les opérations et d'avoir ainsi le loisir de marcher sur Paris pour relever le trône de Louis XVII. La Convention, inquiète du ton menaçant du général, décida de lui envoyer cinq députés pour le sommer de se rendre à sa barre ou pour le suspendre de ses fonctions en cas de refus.

Les députés, accompagnés du ministre de la guerre Beurnonville, arrivèrent à Lille le 1er avril, dans la matinée. De Lille, ils devaient gagner Saint-Amand en passant par Orchies. Ils demandèrent une escorte au commandant de la place, à Duval, qui leur fournit cent hommes du 13e chasseurs : le colonel et le lieutenant-colonel du régiment, Saint-Georges et Dumas, obtinrent la permission de commander eux-mêmes cette escorte. On partit rapidement. D'une seule traite on atteignit Orchies, situé à huit lieues de Lille, mais là les chevaux furent si fatigués qu'il fallut changer d'escorte, et Beurnonville demanda cent cavaliers au général Miaczinski, dont les troupes occupaient la ville.

Saint-Georges et Dumas passèrent la soirée à Orchies pour laisser souffler leurs hommes et leurs chevaux. Le lendemain matin, à huit heures, ils déjeunaient chez Miaczinski, avant de partir, quand un courrier apporta une lettre au général. Celui-ci la lut rapidement, puis, tout joyeux :

« Dumouriez, s'écria-t-il, se décide à agir! Il a arrêté les commissaires de la Convention et il m'ordonne de m'emparer de Lille pour lui permettre de marcher ensuite sur Paris. Saint-Georges, mon ami, vous allez me suivre!

— Impossible, mon général, lui répond Saint-Georges. Je suis sous les ordres du général Duval, non sous les vôtres.

— Et vous, Dumas?

— Je suis sous les ordres de mon colonel.

— Enfin, Messieurs, venez-vous avec moi à Lille?

— Non, mon général, répondent en même temps Saint-Georges et Dumas. Nous vous y précédons et nous rendrons compte de ce que nous avons appris. »

Ils se lèvent tous les deux, saluent, sortent.

Leurs chasseurs sont prêts. « A cheval ! » commande Saint-Georges et la troupe reprend rapidement la route de Lille. En partant, on a entendu battre la générale. C'est Miaczinski qui réunit son monde à la hâte et qui va, lui aussi, marcher dans quelques minutes. Pas de temps à perdre. Un capitaine de chasseurs, nommé Collin, monté sur un excellent cheval, prend les devants et, d'un temps de galop, parcourt, en une heure et demie, les huit lieues qui séparent les deux villes. A Lille, il court chez Duval auquel il annonce les événements qui se sont passés. Duval a peine à le croire. Saint-Georges et Dumas arrivent à leur tour, confirmant la nouvelle. Aussitôt le général et les officiers de chasseurs se rendent à l'hôtel de ville où l'on convoque les autorités civiles. La situation est très grave. Ordre est donné de fermer les portes de la ville et de ne point laisser pénétrer de troupes dans les murs. Un moment après Miaczinski se présente : il a laissé 3,000 hommes dans les faubourgs, ne conservant avec lui que son escorte qui reste sur la place pendant qu'il entre seul à l'hôtel de

ville. Interrogé sur ce qu'il vient faire à Lille, il prétend avoir reçu de Dumouriez l'ordre verbal de se concerter avec Duval. On lui oppose le témoignage de Saint-Georges et de Dumas. Il se trouble. On l'arrête.

Ainsi échoua, grâce à Saint-Georges et à Dumas, cette tentative de Miaczinski sur Lille. Dumouriez perdait une chance de plus. Peu à peu, du reste, ses troupes se détachèrent de lui, les volontaires d'abord, dont les sentiments étaient plus franchement républicains, les troupes de lignes ensuite, qu'offensa la vue de cavaliers autrichiens autour de leur général, et il lui resta, comme dernière ressource, de passer à l'ennemi avec une partie de son état-major.

Sa défection causa dans toute la France une vive émotion. La Convention prit les mesures les plus sévères et, redoutant une invasion immédiate des coalisés, elle chargea les représentants d'organiser fortement notre frontière. Lille, entre autres, devint un grand camp retranché. Une division de douze mille hommes, sous les ordres du général Lamarlière, occupa la place, déta-

chant ses avant-postes au nord, au camp de la Madeleine : le 13e chasseurs quitta la ville pour s'établir dans ce camp, où il servit sous les ordres directs de Dumas.

Saint-Georges, en effet, peu désireux de s'installer dans de mauvais baraquements, avait confié le commandement à son lieutenant-colonel et était resté à Lille, sous prétexte de compléter l'organisation de son régiment. En réalité, il tira tous les profits possibles de sa situation. En sa qualité de chef de corps, il réquisitionna puis vendit un nombre si considérable de chevaux de luxe, qu'au milieu des dilapidations de toutes sortes sur lesquelles on se montrait peu sévère, sa conduite scandaleuse attira cependant l'attention du ministre. Appelé à Paris pour se disculper, il apporta une comptabilité des moins claires. Pour se tirer de ce mauvais pas, il n'hésita pas à rejeter la faute sur son lieutenant-colonel, qu'il avait, disait-il, chargé d'assurer la remonte du régiment. Le ministre écrivit à Dumas : ce dernier prouva sans peine qu'il n'avait jamais acheté ni vendu

un cheval et reçut du ministre une lettre reconnaissant sa complète innocence.

Cette affaire, on le comprend, modifia profondément les relations des amis. Dumas voulut se venger de son calomniateur, mais celui-ci jugea plus prudent de rester au loin, et, l'année suivante seulement, ils se trouvèrent l'un et l'autre en présence, à Paris. Saint-Georges se tira de ce mauvais pas avec plus d'adresse que de courage. Dumas le cherchait depuis quelques jours, bien décidé à le provoquer, et s'était vainement présenté trois fois chez lui. Saint-Georges le savait et l'évitait. Un jour cependant il se décide à l'affronter. Il arrive dans sa chambre. Dumas est dans son lit, à la suite d'une opération. Saint-Georges entre, se précipite au cou de son ancien lieutenant-colonel, l'embrasse, lui prodigue les termes de la plus tendre amitié, et, finalement, lui demande à déjeuner. Loyalement Dumas le regarde, lui tend la main, lui pardonne.

Revenons à la Madeleine où, chargé du commandement de la légion, Dumas profita d'un séjour prolongé pour imposer à ses hommes une

discipline parfaite en même temps que pour les aguerrir par de continuels petits combats. Aux avant-postes, près de l'ennemi, il fallait se garder nuit et jour, prendre les précautions les plus minutieuses. Avec son activité dévorante, Dumas veillait à tout et ne laissait à personne le soin de s'assurer de la régularité du service. C'est ainsi qu'un jour, parti avec quatre cavaliers pour inspecter des vedettes, il aperçut, en avant de nos lignes, un poste ennemi composé d'une cinquantaine d'hommes. D'un geste il prévint ses cavaliers qui imitèrent son exemple et se couchèrent sur leurs chevaux. Il avança ainsi sans bruit, caché par une haie, s'approchant à quelques pas des Autrichiens. Tout à coup, il se redressa, et lançant son cheval au galop en poussant un cri formidable, il fondit sur cette troupe dix fois supérieure à la sienne. Ses hommes le suivirent. En un instant six Autrichiens furent tués. Les autres, effrayés par une attaque aussi subite, s'enfuirent, mais seize d'entre eux furent faits prisonniers.

« Une autre fois, raconte Alexandre Dumas

dans ses mémoires, le régiment se trouva d'avant-garde et heurta tout à coup un régiment hollandais caché dans les seigles qui, en cette saison et en ce pays, s'élèvent à hauteur d'homme. La présence de ce régiment fut révélée par le mouvement d'un sergent qui, placé à quinze pas à peine de mon père, apprêta son fusil pour faire feu. Mon père vit ce mouvement, comprit qu'à cette distance le sergent ne pouvait le manquer, tira un pistolet de ses fontes et lâcha le coup avec tant de rapidité et de bonheur, qu'avant que l'arme se fût abaissée le canon était percé à jour par la balle du pistolet.

« Ce coup de pistolet fut le signal d'une charge magnifique dans laquelle le régiment hollandais fut taillé en pièces.

« Mon père ramassa sur le champ de bataille ce fusil au canon percé d'une balle et qui ne tenait plus à droite et à gauche que par deux parcelles de fer. Je l'ai eu longtemps en ma possession, mais il a fini par m'être volé dans un déménagement.

« Les pistolets qui avaient opéré ce miracle de justesse avaient été donnés par ma mère et sortaient des magasins de Lepage. Ils acquirent plus tard une certaine célébrité dans l'armée d'Italie. Quand nous en serons là, nous dirons à quelle occasion. »

Le 30 juillet 1793, Dumas fut nommé général de brigade. Pendant un mois encore il servit à l'armée du Nord et resta près de Lille, chargé de maintenir les communications entre cette ville et Douai.

Le 3 septembre 1793, il reçut le brevet de général de division à la même armée.

Cinq jours après, le conseil exécutif lui confiait le commandement de l'armée des Pyrénées occidentales.

Brigadier le 16 février 1792, il était général en chef le 8 septembre 1793, à l'âge de trente et un ans.

CHAPITRE IV

L'ARMÉE DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

Lutte avec les représentants du peuple.
Monsieur de l'Humanité.

L'armée des Pyrénées occidentales se trouvait dans une situation déplorable, due presque uniquement à la bêtise, au despotisme, à la cruauté des représentants du peuple, qui avaient la prétention de s'immiscer dans les moindres détails et l'imprudence de démoraliser les troupes en jetant le discrédit sur les officiers. Entre de tels hommes et Dumas tout accord était impossible d'avance. Aussi, à peine informés de son arrivée, prirent-ils un arrêté pour lui défendre d'entrer dans Bayonne, pour annuler sa nomination en se basant sur ce que le conseil exé-

cutif n'était pas au courant des dernières opérations lorsqu'il lui avait confié le commandement de l'armée des Pyrénées occidentales. Dumas n'en arriva pas moins le 23 octobre. Prévenu aussitôt des mesures prises à son égard, il réunit les représentants et leur demanda très catégoriquement des explications que ceux-ci ne purent lui refuser et qu'ils donnèrent *amicalement,* dirent-ils plus tard. Au fond, ils le repoussaient, parce qu'ils craignaient de ne pas trouver en lui assez de soumission, assez de complaisance, mais, ne pouvant invoquer ces raisons, ils en cherchèrent d'autres. Ils prétextèrent la connaissance que le général Muller avait déjà du pays, connaissance que Dumas mettrait plusieurs semaines à acquérir, alors que les opérations touchaient à leur fin, et dans un deuxième arrêté, daté du 23 octobre, ils maintinrent leur première décision, qui enlevait le commandement à Dumas, tout en lui permettant de séjourner à Bayonne ou de servir à l'armée comme divisionnaire.

« Mon père, dit Alexandre Dumas dans ses

Mémoires, avait obtenu la satisfaction qu'il désirait. Les représentants du peuple avaient déclaré qu'ils n'avaient aucun reproche à former contre lui et rapporté l'article de l'arrêté qui lui enjoignait de quitter Bayonne.

« Quant à l'autorisation qui lui était accordée de servir dans l'armée comme chef divisionnaire, on comprend qu'il n'en usa point.

« Il s'installa donc, avec sa maison militaire, sur la place où on lui avait d'avance retenu son logement. Malheureusement, cette place était celle où avaient lieu les exécutions.

« Lorsque l'heure terrible arrivait et lorsque toutes les autres fenêtres se garnissaient de curieux, mon père fermait les siennes, baissait ses jalousies et fermait ses rideaux.

« Alors, sous ces fenêtres fermées, il se faisait une émeute terrible ; tous les sans-culottes du pays se rassemblaient et hurlaient :

— « Eh ! *Monsieur de l'Humanité!* à la fenêtre ! à la fenêtre !

« Malgré ces cris, qui souvent prenaient le caractère de la menace, et auxquels mon père

et ses aides de camp, le sabre au côté et les pistolets au poing, s'apprêtèrent plus d'une fois à répondre à main armée, pas une de ces fenêtres ne s'ouvrit, pas un des officiers appartenant à l'état-major de mon père ne parut au balcon.

« Il en résulta que le nouveau général envoyé par le pouvoir exécutif cessa de s'appeler le citoyen Alexandre Dumas, et ne fut plus connu que sous le nom, fort compromettant à cette époque, surtout au milieu de ceux qui le lui avaient donné, de *Monsieur de l'Humanité!* »

Les représentants, gênés par la présence du général, avaient écrit au Comité de Salut public, lui demandant la confirmation de leur arrêté et une destination pour cet entêté qui ne voulait ni renoncer d'une façon définitive à son commandement, ni servir avec un grade inférieur, ni voir guillotiner les gens. Le Comité de Salut public répondit en chargeant Dumas de conduire en Vendée un détachement de dix mille hommes pris dans l'armée des Pyrénées occidentales. (30 nov. 1793.)

A peine arrivé en Vendée, Dumas apprit que le 2 nivôse (22 déc. 1793) le Comité de Salut public lui avait confié le commandement en chef de l'armée des Alpes. Il partit aussitôt pour rejoindre son nouveau poste.

CHAPITRE V

LES ALPES — RÉORGANISATION

Situation de l'armée des Alpes. — L'amalgame. — Les approvisionnements. — La discipline. — Les femmes. — Lutte du général avec les sociétés populaires.

A la fin de 1793, l'armée des Alpes, forte environ de 45,000 hommes, était cantonnée dans les vallées que l'on doit remonter pour franchir les montagnes. En face, l'armée austro-sarde occupait les vallées menant des Alpes en Italie. Malgré ses récentes victoires, l'armée française était dans une situation précaire. Les soldats manquaient de tout, aussi bien d'armes et de munitions que de vivres et de vêtements. En

outre, la discipline recevait chaque jour de nouvelles attèintes, surtout de la part des volontaires qui savaient déjà se battre mais qui n'avaient pas encore appris l'obéissance dont les vieilles troupes leur montraient pourtant l'exemple. Enfin, pour achever la désorganisation, pendant les trois derniers mois de l'année 1793, cinq généraux se succédèrent au commandement en chef, si bien que personne ne voulait plus accepter ce grade redoutable, ce brevet d'échafaud comme on l'appelait.

Dumas, hâtons-nous de le dire, ne songea pas un instant à se dérober à ce dangereux honneur et, le 21 janvier 1794, il rejoignit à Grenoble son quartier général.

Aussitôt arrivé, il se mit à la besogne avec un homme énergique et honnête, le représentant du peuple Gaston, qui le seconda beaucoup. Leur premier soin fut de procéder à l'amalgame, mesure indispensable, réclamée depuis longtemps par tous les généraux, par tous les hommes qui ne mêlaient pas la politique aux questions militaires, et, en quelques mois, ils

organisèrent entièrement les nouveaux régiments, appelés alors demi-brigades.

Les munitions, les vivres, les vêtements, tout manquait. En vain Dumas en réclamait-il de la façon la plus pressante : on n'envoyait rien. De tous les côtés à la fois, de toutes les frontières arrivaient des demandes si urgentes, que dans ce grand désarroi il devenait impossible d'y satisfaire. Le ministre répondait par de grandes phrases dont Dumas résolut de ne plus s'occuper. Par des achats directs, par des réquisitions, par l'installation d'ateliers révolutionnaires, il se procura tout ce dont l'armée avait besoin, sans oublier de petits détails, comme des crampons de fer et des chaussons destinés à empêcher les hommes de glisser en escaladant les rudes sentiers de la montagne, ou comme un guide sommaire remis à chaque officier et extrait, par son ordre, d'un Mémoire de M. de la Blottière qui avait pris part aux campagnes de la Ligue d'Augsbourg et de la Succession d'Espagne.

Tout en s'occupant des besoins matériels de

ses troupes, il ne négligeait pas le côté moral, et dès les premiers jours il prit les mesures les plus énergiques. Ardemment républicain, il s'opposa fermement aux menées des émigrés qui cherchaient à gagner quelques corps et, sans tomber dans les moyens sanguinaires, il ordonna l'épuration des bataillons dans lesquels se produisaient des désertions, mais en même temps, avec un grand esprit de justice, il cassa les décisions prises par des soldats qui renvoyaient leurs officiers, rétablit ces derniers dans leurs fonctions et menaça si bien les coupables que de pareils faits ne se représentèrent plus dans la suite.

Dans toutes nos armées, une des plaies de l'époque était les femmes qui envahissaient les cantonnements, au mépris de tous les arrêtés. Elles suivaient les soldats par bandes, se déplaçant avec eux, partageant leur misère, absorbant une partie de leurs ressources, énervant leur courage, abîmant leur santé. Leur renvoi n'était pas une question de moralité, c'était une question de salubrité. Les généraux en chef

cherchèrent, par des ordres sévères, à délivrer leurs hommes de ce fléau d'un nouveau genre. Ici, on emprisonna ces filles ; là, on les renvoya par grands convois ; ailleurs enfin, comme à l'armée de Custine, on les revêtit d'un costume dont s'indigna, parait-il, la coquetterie de ces dames : on barbouilla de suie celles qui étaient malsaines et on les promena toutes nues dans le camp avant de les jeter dehors, ce qui eut l'avantage de dégoûter un certain nombre d'entre elles de revenir et de faire contracter aux autres des fluxions de poitrine qui rendirent leur retour encore plus improbable. Sans en arriver à un moyen aussi peu galant, Dumas se montra impitoyable et les expulsa toutes, jusqu'à la dernière.

Pour remédier à la pénurie dont souffrait le trésor, malgré la vente des biens nationaux, malgré les émissions d'assignats, la Convention acceptait avec joie les dons patriotiques qui affluaient des différents côtés de la France, dons en espèces et dons en nature, dons modestes ou dons importants, dons naïfs souvent et qui n'en

étaient que plus sincères et plus touchants. Les armées participèrent à ces envois, les unes en abandonnant des journées de solde, les autres en réunissant les menus objets pouvant avoir de la valeur. Aux Alpes, Dumas fit paraître, le 24 mars 1794, l'ordre du jour suivant :

« Sous un régime républicain, où la frivolité est un vice et l'austérité la vertu la plus digne du citoyen, j'invite tous mes camarades composant l'état-major à se défaire de leurs broderies, galons, épaulettes en or et en argent et à substituer à ces effets d'un luxe corrupteur les galons et épaulettes de laine, chacun relativement à son grade. Je les invite aussi à donner ces hochets de l'ancien régime en don patriotique et de venir se faire inscrire chez moi pour les offrir à la Convention nationale ensemble et en même temps. »

La voix du général fut entendue. Les officiers se dépouillèrent de leurs galons d'or, de leurs épaulettes d'argent, et les soldats n'en saluèrent

qu'avec plus de respect les épaulettes de fil et les galons de laine qui les remplacèrent.

Ces preuves de patriotisme ne suffirent pas pour désarmer certains clubs. Ces Sociétés populaires s'étaient érigées en puissances devant lesquelles tremblait le pays et, presque partout, elles se déclarèrent nettement les ennemis des officiers, des généraux particulièrement, et excitèrent les soldats à la révolte.

Comme tous les autres généraux, Dumas eut affaire à elles, mais au lieu de se laisser intimider, il leur tint tête et parvint à les réduire au silence.

Dès le 8 mai, il apprit que la Société de Chambéry l'avait dénoncé. Il lui écrivit aussitôt pour protester, pour demander le nom de son dénonciateur.

« Une société éclairée, disait-il à la fin de sa lettre, ne peut pas ignorer que les généraux ne peuvent ni ne doivent rendre publiques leurs opérations sans danger pour le salut de l'armée : eux seuls en sont chargés et leur tête en répond. »

Il paraît que le club de Chambéry n'était pas une « société éclairée », car il ne se doutait pas de ce principe qu'il se garda bien de transgresser dans la suite, après avoir été rappelé à l'ordre aussi nettement, mais il refusa, naturellement, de dire le nom du dénonciateur, comme le refusèrent, dans des circonstances analogues, les sociétés populaires de Carrouge et de Grenoble, malgré les sommations énergiques du général.

Il y avait un vrai courage à parler de la sorte, et Dumas le fit avec cette insouciance de la mort dont il donna tant d'exemples, avec cette pointe de fatalisme qui tenait à sa nature de créole. Les sociétés populaires n'étaient pas habituées à entendre un langage aussi énergique. Elles furent surprises, et, comme leur force venait surtout de la faiblesse de leurs victimes, elles ne se risquèrent plus à attaquer ouvertement un homme qui paraissait si mal disposé à souffrir leurs observations, qui n'aurait même pas hésité, au besoin, à leur imposer silence d'une façon qu'elles jugeaient bon d'employer contre leurs

adversaires, mais qu'elles auraient jugée détestable pour elles-mêmes. La conduite du général donnait d'ailleurs fort peu de prise à leur malveillance. Ne s'occupant pas de politique, il dépensait toute son activité dans la réorganisation de son armée. Les résultats, d'ailleurs, prouvaient qu'il ne perdait ni son temps ni sa peine. « Au 1er mai, dit Krebbs, bien qu'il y eût encore un assez grand nombre de détails à régler, le général Dumas disposait de 40,000 soldats présents sous les drapeaux, convenablement encadrés à la suite de plusieurs épurations et pleins d'enthousiasme. »

CHAPITRE VI

LES ALPES *(suite)* — LES OPÉRATIONS

Plan de campagne. — Discussion avec Bouchotte. — Échec du Mont Cenis. — Prise du Petit Saint-Bernard. — Prise du Mont-Cenis. — La reconnaissance du Comité de Salut public : Dumas mis en accusation.

Les instructions du Comité de Salut public au général Dumas prescrivaient à ce dernier de s'emparer le plus promptement possible des postes ennemis établis au Petit Saint-Bernard et au Mont Cenis, mais il arriva ce qui arrive souvent lorsque celui qui règle une campagne est loin du théâtre des opérations : par suite de circonstances imprévues, indépendantes de toute volonté, Dumas dut ajourner l'exécution de ce

plan, très bon en lui-même. Le 3 février, en effet, il écrivit au ministre de la guerre, Bouchotte, que le vent appelé dans le pays « la Tourmente » avait rempli les chemins de neige et qu'on ne pouvait songer à avancer tant que cette neige ne serait pas assez ferme pour porter un homme.

« La République, ajoutait-il, peut compter sur moi pour combattre ses ennemis et jamais je ne serai en arrière pour marcher de front avec le génie précurseur de la Liberté. La guerre offensive convient au caractère bouillant du Français, mais il est de la prudence de l'homme qui est chargé de les diriger de préparer avec sagesse tout ce qui conduit à la victoire. Alors les triomphes sont assurés et les esclaves, nos adversaires, sont moins que rien. Agis et repose-toi sur

« Le républicain

« ALEX. DUMAS. »

En attendant un moment propice pour commencer les opérations, il étudia son terrain

dans les moindres détails. Il le connaissait déjà d'ailleurs, grâce à de longues courses entreprises sous prétexte de chasser le chamois ; mais sachant combien, dans la guerre de montagne, le moindre sentier passant dans une région presque inabordable peut rendre de services, il voulut étendre ses reconnaissances plus au loin. A la fin de février, il partit en compagnie du représentant du peuple et de quelques guides, choisis parmi les plus intrépides chasseurs du pays, et s'avança jusqu'au pied du Mont Cenis et du Petit Saint-Bernard, se convainquant par lui-même qu'on ne pouvait pas songer à avancer au milieu de cette neige trop molle encore pour porter un homme.

De son cabinet, Bouchotte pensait autrement. Sans cesse il écrivait à Dumas de hâter l'exécution du plan de campagne. Il s'indignait que les postes ennemis ne fussent pas encore enlevés et, jugeant de la neige d'après celle qu'il voyait à Paris, il n'admettait pas qu'elle formât un obstacle sérieux. Se plaignant au Comité de Salut public de la réunion d'un Conseil de guerre,

il ajoutait que Dumas ne comprenait rien à cette expédition si simple pourtant. « Il ne s'agissait, disait-il, que de renforcer de quelques compagnies d'élite nos avant-postes avec lesquels on serait tombé sur les Piémontais à la faveur du premier brouillard, sans tirer un coup de fusil. L'épouvante se jetait parmi eux. La Cour partait de Turin, les arbres de la liberté se plantaient dans le Piémont et s'y maintenaient. »

C'était bien simple. L'événement prouva cependant que l'opération présentait des difficultés plus grandes à surmonter par des troupes très aguerries que par la féconde imagination d'un ministre. La mauvaise humeur de celui-ci perçait dans chacune de ses lettres : « Tu dis, écrivait-il un jour à Dumas, tu dis que la République peut compter sur toi : la République ne compte que sur la Nation. Elle regarde si tous les citoyens font leur devoir et ne peut s'occuper d'un seul citoyen. » Une autre fois, ayant appris qu'un corps d'armée des Alpes avait pris le nom de « Chasseurs de la montagne », il en témoigna

le plus grand étonnement. « Toutes les troupes sont de la montagne », écrivait-il sérieusement.

Malgré le côté divertissant de pareilles lettres, Dumas, fatigué de ces récriminations, traita le ministre comme il avait traité les sociétés populaires : il ne s'occupa ni de l'un ni des autres. Avec son travail de réorganisation d'ailleurs et les opérations qu'il ne perdait pas de vue, il avait d'autres soucis. En dehors des reconnaissances qu'il dirigea lui-même, en dehors de quelques pointes qu'il ordonna pour tâter les Piémontais et pour déterminer exactement les emplacements de leurs retranchements, il organisa un système d'espionnage qui se répandit au loin, si bien que, prévenu déjà de ce qui se passait dans les lignes ennemies, il le fut aussi de ce qui se préparait à Turin, au grand quartier général.

Au commencement d'avril, le froid devint enfin assez vif pour permettre à la neige de porter un homme. Le général Sarret, commandant les troupes dans la Maurienne, profita de

cette circonstance pour tenter une attaque contre le Mont Cenis : il échoua et fut tué.

A la nouvelle de cet insuccès, Dumas quitta Grenoble et se porta aux avant-postes, autant pour relever le courage des troupes et pour prendre des mesures nouvelles que pour démêler la vérité au milieu des accusations déjà répandues contre les uns et les autres, car, à cette époque, on ne pouvait pas admettre que, sans trahison, nos armes subissent le plus léger échec.

Le 9 avril, il atteignit Briançon. Là, il constata par lui-même combien les dernières pluies avaient amolli la neige, ce qui ne l'empêcha pas, le lendemain, de franchir le dangereux passage du Galibier pour se rendre en Maurienne. Son premier soin fut de rassurer le général Gouvion qui dirigeait une des deux colonnes à l'attaque du Mont Cenis et que la mort du général Sarret avait mis à la tête des troupes de la Maurienne. Il était à craindre, en effet, que le Comité de Salut public n'imputât au survivant l'échec du mort ; aussi Dumas

écrivit-il franchement à Paris pour disculper entièrement le général Gouvion dont le courage, au contraire, et la conduite défiaient toute critique. Le représentant Gaston voulait rendre responsable de l'insuccès le ministre de la guerre lui-même, l'illustre Bouchotte, qui, selon lui, avait communiqué aux journalistes le plan de campagne pour lequel il recommandait le silence aux autres. Les journalistes, toujours d'après Gaston, auraient manqué de la discrétion qui leur est si ordinaire et auraient ainsi dévoilé nos projets à l'ennemi. Sans songer à profiter de cette insinuation pour se venger de Bouchotte, Dumas, à son retour à Grenoble, c'est-à-dire le 15 avril, adressa au Comité de Salut public son rapport sur les causes probables de notre défaite, puis on ne songea à cet insuccès que pour le venger.

L'attention des Piémontais était attirée sur le Mont Cenis et il fallait en profiter pour attaquer l'autre point important de la ligne, celui qui commande la vallée de la Doria Baltéa, le col du Petit Saint-Bernard, dont l'ennemi avait protégé les abords par de formidables retranche-

ments, élevés au milieu des rochers, au-dessus des précipices. Le 23 avril, Dumas était au pied de la montagne, à Bourg-Saint-Maurice, auprès du général Bagdelaune avec lequel il arrêta définitivement le plan d'attaque, plan qui réussit parfaitement puisque, le lendemain matin, malgré toutes les difficultés, nos troupes enlevaient les positions ennemies.

Séance tenante, Dumas nomma Bagdelaune général de division, le chargeant de diriger les opérations contre le Mont Cenis. Puis, jugeant ses moyens trop faibles pour s'engager plus avant de ce côté, il se contenta de protéger sa conquête par de forts retranchements. En même temps, et pour démoraliser l'ennemi, il donnait une grande publicité à sa victoire. A la nouvelle de ce succès, la Convention décréta que l'Armée des Alpes avait bien mérité de la Patrie.

Nous tenions une des deux portes principales de l'Italie : restait la seconde à enlever, celle qui, s'ouvrant sur la haute vallée de la Doria Riparia, devait permettre à nos troupes de descendre jusqu'à Turin.

Pour engager l'ennemi à dégarnir ce point important, Dumas transporta très ostensiblement son quartier général à Briançon, d'où il ordonna à l'aile droite de son armée de faire de violentes démonstrations, sans s'engager à fond; puis, quand il crut son adversaire assez bien trompé, il partit secrètement pour la Maurienne et vint retrouver le général Bagdelaune au pied du Mont Cenis.

Dans la nuit du 13 au 14 mai, quatre colonnes se mirent en marche, les unes avec l'ordre d'avancer droit sur les retranchements, les autres avec la mission de tourner la position. Bagdelaune commandait une de ces dernières et Dumas, que son impatience ne pouvait laisser éloigné du champ de bataille, accompagna la colonne de droite, sans exercer cependant un commandement que ne lui permettait pas de prendre sa situation de général en chef. Grâce à la nuit d'abord, au brouillard ensuite, cette colonne s'avança, sans être vue, par le ravin de la Madeleine jusqu'à la première batterie. Une palissade entourait la redoute. Les soldats, aidés

par les amoncellements de neige durcie, commencèrent à l'escalader. Mais Dumas, trouvant le mouvement trop lent, l'accéléra en saisissant chaque homme par son collet et par le fond de son pantalon et en le jetant par-dessus la palissade, de sorte qu'il retombait sans bruit sur la neige. Le premier groupe ainsi formé se jeta sur le poste dont les sentinelles dormaient. En une seconde la porte fut enfoncée et tous les défenseurs, pris dans leur sommeil, furent désarmés sans qu'on eût tiré un coup de fusil. Une partie de la colonne dirigea aussitôt les canons ennemis contre les autres ouvrages et donna ainsi le signal général de l'attaque, tout en jetant dès le premier coup la démoralisation parmi les Piémontais qui se virent gravement menacés sur un de leurs flancs. Pendant ce temps, l'autre partie de la colonne continua sa marche et tourna complètement la position. Sur la gauche un mouvement analogue se produisit, si bien que voyant ses retranchements pris à revers, craignant d'être coupé de sa ligne de retraite, l'ennemi se retira sans même occuper les

ouvrages préparés pour une défense de seconde ligne.

En dehors des avantages matériels, qui consistaient en la possession de cette importante position et la prise de cinq cents hommes environ, de canons, de munitions, de magasins abondamment pourvus, cette victoire présentait une importance considérable au point de vue moral. Les Piémontais, découragés par cet échec, voyaient déjà leur capitale menacée, tandis que nos troupes, exaltées d'autant plus que nos pertes étaient insignifiantes, attendaient avec impatience l'ordre de descendre dans le Piémont. Le rapport que Dumas adressa, le jour même, au Comité de Salut public pour lui rendre compte de cet événement et dans lequel, suivant son habitude, il omit de parler de soi, se ressent de l'enthousiasme général.

« Le soldat français, dit le général, s'est conduit avec intrépidité et héroïsme : il a honoré le malheur et a partagé son pain avec l'habitant ruiné par le fléau de la guerre...

L'Europe étonnée apprendra avec admiration les hauts faits de l'intrépide armée des Alpes.

« Vive la République et la victoire !

« ALEX. DUMAS. »

Non moins dithyrambique fut la réponse que, le 22 mai, le Comité de Salut public adressa aux représentants du peuple et dont la minute existe, écrite entièrement et signée par Carnot :

« Gloire aux vainqueurs du Mont Cenis et du Mont Saint-Bernard ! Gloire à l'invincible armée des Alpes et aux représentants qui l'ont gardée dans le chemin de la victoire ! Nous n'entreprendrons pas, chers collègues, de vous peindre l'enthousiasme qu'ont produit ici les événements majeurs que vous nous annoncez : continuez à serrer de plus en plus le roi des marmottes. Le brave d'Espagne nous fait part de vos vues pour la continuation des opérations de la campagne; elles sont sages et nous en attendons le plus heureux succès. Nous nous en reposons sur vous

avec la plus grande confiance et sur l'énergie et les talents du brave général Dumas.

« Salut et fraternité.

« CARNOT. »

Quelques jours après, la droite de l'armée, maîtresse déjà du col de l'Argentière, enlevait le poste des Barricades, donnant ainsi la main à l'armée d'Italie dont l'extrême gauche occupait Isola.

Le 13 juin, le Comité de Salut public, reconnaissant les services rendus par le général, écrivait, par l'entremise de Carnot, aux représentants du peuple Albitte et Laporte : « La victoire, chers collègues, ne se dément pas à l'armée des Alpes, parce que l'on sait l'y fixer par la prudence et par la valeur. »

Le 24 juin, le même Comité de Salut public donnait l'ordre au général de se présenter à sa barre pour y être jugé.

D'où venait ce changement? D'une dénonciation très vague. On *soupçonnait* Dumas de

ne pas approuver le nouveau plan de campagne et d'être en rivalité avec le général Bagdelaune. « Ce puissant mulâtre, disait-on, est surveillé de près par les braves représentants et les patriotes. » Quelles preuves? Aucune. Toute sa conduite d'ailleurs démentait formellement une pareille supposition et ses dénonciateurs eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de dire : « Si nos conjonctures à cet égard ont quelque fondement, comme nous le croyons... »

On voit sous quels prétextes futiles on ne craignait pas de déplacer un général en chef qui avait rendu cependant des services importants et remporté des victoires éclatantes. Inutile d'insister sur ce sujet. La politique réserve de ces surprises. L'histoire de la Révolution est malheureusement remplie de faits analogues dont il faut chercher l'explication, non l'excuse, dans le malaise général, dans le soupçon terrible qui planait sur tout le monde et conduisait souvent à l'échafaud le vainqueur de la veille.

Plus heureux que quelques-uns de ses devanciers, Dumas échappa à la guillotine, et ce fut

extraordinaire. Parti, en effet, le 6 juillet, il arriva à Paris où il eut à répondre à une accusation d'un autre genre, accusation bien dangereuse à cette époque où la Terreur abattait ses victimes les plus nombreuses.

« Mon père, raconte Alexandre Dumas dans ses Mémoires, mon père était entré par un temps très rigoureux dans le petit village de Saint-Maurice. La première chose qu'il avait aperçue sur la grande place du village, c'était une guillotine toute dressée et prête à fonctionner.

« Il s'était informé et avait appris qu'on allait exécuter quatre malheureux, coupables d'avoir essayé de soustraire à la fonte la cloche d'une église.

« Le crime n'avait point paru à mon père digne de mort, et, se retournant vers le capitaine Dermoncourt, qui devait bientôt devenir son aide de camp :

« — Dermoncourt, lui avait-il dit, il fait très froid, comme tu le vois, et comme tu peux même le sentir; nous ne trouverons peut-être pas de

bois à l'endroit où nous allons; fais donc démolir et emporter cette vilaine machine peinte en rouge que tu vois là-bas, et nous nous chaufferons avec.

« Dermoncourt, habitué à l'obéissance passive, avait obéi passivement.

« Cette opération, exécutée avec une rapidité toute militaire, embarrassa beaucoup le bourreau, qui avait quatre hommes à guillotiner et qui n'avait plus de guillotine.

« Ce que voyant, mon père eut pitié du pauvre homme, prit les quatre prisonniers, lui en donna un reçu, et les invita à gagner le plus vite possible la montagne.

« Les prisonniers, comme on le pense bien, ne se le firent pas dire deux fois.

« Par un miracle, mon père ne paya point de sa tête ces quatres têtes qu'il avait sauvées; et, grâce à la prise du Saint-Bernard et du Mont Cenis, on lui pardonna cet attentat patriotique.

« Seulement le nom de *Monsieur de l'Humanité*, devenu plus applicable que jamais, lui fut plus que jamais appliqué. »

Fut-il sauvé par les services qu'il avait rendus? Dut-il son salut au 9 thermidor? nous ne saurions le dire. Toujours est-il que, le 17 août 1794, le Comité de Salut public le nomma commandant en chef de l'armée de l'Ouest.

CHAPITRE VII

L'ARMÉE DE L'OUEST ET L'ARMÉE DES ALPES

Dumas commandant en chef de l'armée de l'Ouest. — Son découragement. — L'armée des côtes de Brest. — Lettre de Hoche. — Le 13 vendémiaire. — Révolte du pays de Bouillon. — Dumas offre sa démission. — Opération douloureuse. — L'armée des Alpes.

Vaincue à la fin de 1793 mais non pacifiée, la Vendée, en 1794, constituait toujours pour la République un danger sérieux. Aux sanglantes mesures du commencement de l'année, avait succédé, après le 9 thermidor surtout, une période d'accalmie que les soldats, habitués au pillage, comprenaient mal. Jusque-là, ils avaient traité cette région comme un pays conquis, brûlant tout, saccageant les campagnes et les

villes, prennant ce qu'ils convoitaient, sans que leurs chefs s'opposassent à ces désordres, et maintenant on voulait rétablir l'ordre parmi eux, tâche difficile que les officiers étaient impuissants à remplir, les uns, parce qu'ils avaient partagé leurs excès, les autres, parce que, nommés au hasard, à la hâte, ils manquaient de l'autorité nécessaire. Les officiers généraux eux-mêmes restaient fort en dessous de leur mission, n'ayant ni instruction suffisante, ni surtout probité ni fermeté, qualités plus nécessaires encore dans les guerres civiles que dans les autres.

En peu de jours, Dumas se rendit compte de l'anarchie qui bouleversait l'armée confiée à son commandement. Jugeant d'une part qu'il était indispensable pour la France d'en finir avec cette guerre civile au moment où nos armées s'apprêtaient à franchir à leur tour les frontières ennemies, car, disait-il, « il ne serait pas prudent d'aller au secours d'une maison menacée avant d'avoir fermé la sienne aux voleurs, » pensant avec raison que l'indiscipline paralysait tous les efforts, il

chercha, par tous les moyens, à rétablir l'ordre parmi les soldats, tantôt en s'adressant à leur patriotisme, tantôt en employant contre eux des mesures rigoureuses.

Mais ses efforts étaient mal secondés. Il avait à lutter seul contre les habitudes d'une armée entière, contre l'ignorance des officiers, contre le mauvais vouloir de tous. Très ennuyé déjà d'avoir à diriger une guerre civile, lui qui avait traversé les premières années de la Révolution sans s'occuper activement de politique, sans combattre d'autre adversaire que l'étranger, attristé par les désordres dont il était le témoin et qu'il se sentait impuissant à maîtriser, fatigué par de violentes douleurs de tête, conséquences d'une ancienne blessure, il fut atteint par un découragement singulier dont nous retrouverons plusieurs exemples pendant sa vie, en Égypte spécialement, et qui n'est pas un des côtés les moins curieux de ce caractère très énergique, très actif, très puissant et en même temps si vivement impressionné par certaines douleurs morales, mélange de force et de faiblesse dû,

croyons-nous, à l'influence de l'origine créole. Il pria instamment le Comité de Salut public de le relever d'un commandement contraire à ses goûts et dont il était fatigué bien qu'il ne l'exerçât réellement que depuis le 7 septembre. Le 24 octobre cependant, au lieu de le rappeler, on le mit à la tête de l'armée des côtes de Brest qu'il commanda du 1er au 10 novembre. A cette date enfin, les deux armées, réunies en une seule, furent confiées à Hoche qui déclina cet honneur, en déclarant qu'il regardait le général Dumas « comme pouvant à tous égards remplir mieux que lui les devoirs qui lui étaient imposés ».

Malgré ces considérations, Hoche conserva le commandement de l'armée et Dumas obtint, le 17 frimaire an III (7 décembre 1794), l'autorisation de se rendre, en congé de convalescence, à Villers-Cottérets, avec défense de venir à Paris : cette dernière mesure n'avait rien qui lui fût personnel, la Convention interdisant le séjour de Paris aux militaires en congé.

Dumas se retira à Villers-Cotterets, où il passa dix mois dans un repos complet, entre sa femme

qu'il adorait et sa fille, née depuis un an. Sa grande distraction était la chasse, à laquelle il se livrait avec autant de passion que d'habileté, en compagnie, le plus souvent, du vieux garde Mocquet, que son fils a rendu célèbre par le récit de ses exploits cynégétiques.

Heureux de cette vie simple et calme, il ne songeait guère à se mêler aux événements qui se déroulaient à Paris, quand, le 14 vendémiaire au matin (6 octobre 1795), il reçut cette lettre :

« Paris, le 13 vendémiaire an IV de la République française une et indivisible.

« Les Représentants du peuple, chargés de la force armée de Paris et de l'armée de l'intérieur,

« Ordonnent au général Dumas de se rendre de suite à Paris pour y recevoir les ordres du gouvernement.

« J.-J.-B. DELMAS,

« LAPORTE. »

Les sections menaçaient la Convention. Celle-ci appelait à sa défense les troupes les plus fidèles, les généraux d'un républicanisme éprouvé. Barras avait la direction générale des opérations et venait de choisir comme aide de camp le général Bonaparte.

A peine l'ordre reçu, Dumas sauta dans son cabriolet et partit pour Paris. Le jour même il y arrivait et offrait à la Convention l'appui de son courage. Il était trop tard : l'insurrection était vaincue; mais pour qu'on ne l'accusât pas de s'être dérobé à l'heure du péril, il se fit délivrer un certificat constatant qu'il était accouru au premier appel.

A Paris, il revit quelques-uns de ses anciens camarades. Avec eux, il parla des campagnes passées, il pensa à celles qui se poursuivaient. Il se trouvait en pleine fièvre. En quelques instants, il oublia l'atmosphère de tranquillité dans laquelle il avait vécu pendant près d'un an et il résolut de se jeter de nouveau dans la mêlée. En conséquence, il pria le Comité de Salut public de le remettre en activité et dix-huit députés apostil-

lèrent sa demande, en attestant son républicanisme que personne ne contestait et son courage dont nul ne doutait. Le 16 novembre, le bureau, chargé de ce genre d'affaires, adressa au ministre un rapport concluant à ce que le général ne reprît pas de service. Ce bureau était en retard, comme le sont parfois, dit-on, les bureaux. En marge en effet du rapport, se trouve, écrit de la main du ministre : « Le général Dumas est remis en activité dans le pays de Bouillon » ; ce qui prouve à la fois la diligence des bureaux et l'utilité des rapports. Le décret, signé deux jours auparavant, le 14 novembre, par le Directoire, portait :

...« Art. 3. — Le général de division Dumas se rendra sans délai dans le pays de Bouillon et s'y fera accompagner d'une force suffisante pour faire respecter la loi et y restera jusqu'à ce qu'il ait reçu une autre destination du ministre de la guerre. »

La révolte du pays de Bouillon n'avait pas la gravité qu'on redoutait d'abord : la présence

du général avec quelques troupes suffit pour calmer les esprits, sans qu'il fût besoin de tirer un coup de fusil.

Au retour de cette expédition, Dumas fut employé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Mais à peine arrivé à son poste, il souffrit à la tête de douleurs intolérables. On se souvient qu'à ses débuts au régiment, il s'était battu trois fois dans la même journée et qu'il avait été piqué au front; à la suite de cette blessure s'était formée une loupe, qui le gênait au point de l'empêcher de mettre son chapeau. Aussi, pris de découragement, écrivit-il, le 6 décembre, au ministre de la guerre :

« ... Tant que j'ai cru pouvoir être utile à mon pays, j'ai désiré être en activité de service. Aujourd'hui qu'il ne me reste plus de doute sur l'impossibilité d'obtenir le but que je m'étais proposé et qu'une excroissance de chair, placée au-dessus de mon œil gauche, absorbe mes idées au point d'en troubler la netteté et la justesse, je donne ma démission. »

Le 21 décembre, sous l'empire de la douleur, il écrivit de nouveau au ministre pour renouveler l'offre de sa démission et pour en exposer les motifs. En marge de cette lettre, le ministre de la guerre, Aubert du Bayet, mit cette annotation : « Lui écrire que je lui avais envoyé l'ordre d'aller prendre le commandement du Haut-Rhin; que je lui offre même d'aller commander la place importante de Landau; enfin lui dire que si absolument il était malade au point de venir à Paris, je lui en donnerais la faculté, mais que j'hésite absolument à accepter sa démission. »

Le 1er janvier 1796, en effet, un décret conférait à Dumas le commandement du Haut-Rhin et le ministre l'engageait dans les termes les plus flatteurs à accepter ce poste. Le général établit son quartier général à Blotsheim, près d'Huningue, prit le commandement de l'aile droite, composée de la 1re et de la 2e divisions, mais n'en demanda pas moins au ministre le congé proposé, en déclarant qu'aussitôt guéri il reprendrait du service. Le 12 février il reçut ce congé

et le 22, après avoir remis le commandement au général Mengaud, il partit pour Paris.

Une opération était devenue nécessaire. Malgré les grandes difficultés qu'elle présentait, elle réussit à merveille, et le général retourna à Villers-Cotterets, où il passa deux mois « dans les bras de l'amitié », comme il disait dans une de ses lettres.

Le 7 messidor (25 juin 1796), il lui fallut s'arracher à cette vie heureuse : le ministre lui donnait l'ordre de rejoindre l'armée des Alpes, où il allait servir comme divisionnaire après l'avoir commandée en chef. Un instant il hésita, puis il accepta ce poste avec l'espoir qu'il ne tarderait pas à descendre des Alpes, où l'on ne se battait plus, pour prendre part en Italie aux victoires de Bonaparte.

Tandis, en effet, que ce dernier gagnait les batailles de Montenotte, de Dégo, de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, l'armée des Alpes avait pour mission d'observer le Piémont, avec lequel une trêve venait d'être conclue. On comprend sans peine les regrets qui dévoraient ces sol-

dats, condamnés au repos, lorsqu'ils entendaient le récit de ces victoires auxquelles ils ne pouvaient prendre aucune part. L'inaction leur pesait terriblement. Ils attendaient toujours avec impatience l'ordre d'aller à leur tour combler les vides creusés par la victoire.

Le 22 août, Dumas arriva à Saint-Jean-de-Maurienne, où le général en chef, Kellermann, lui avait donné l'ordre d'établir son quartier général.

La 2e division, confiée à son commandement, se composait de deux brigades placées l'une dans la Tarentaise, l'autre dans la Maurienne. Pour le moment, sa mission se bornait à garder avec soin les deux débouchés enlevés, on se le rappelle, par lui-même deux ans auparavant. Il connaissait ces montagnes comme le chasseur connaît son terrain, c'est-à-dire dans ses moindres détails, et, afin de s'assurer qu'il n'avait rien oublié de ce pays, il profita de ses loisirs pour chasser de nouveau avec quelques-uns des guides qui l'avaient conduit au Mont Cenis et qui ne cachaient pas leur joie de le voir de nouveau au milieu d'eux.

Bientôt, par suite d'un malentendu, des dissentiments éclatèrent entre Kellermann et lui, et ils devinrent si violents que le ministre donna l'ordre à Dumas de se rendre immédiatement à l'armée d'Italie. Il partit le 22 octobre.

CHAPITRE VIII

L'ARMÉE D'ITALIE

Le blocus de Mantoue. — Dumas et les commissaires des guerres. — Un espion autrichien. — Dumas lui arrache son secret. — La joie de Bonaparte.

Pendant longtemps Dumas attendit des ordres à Milan. Il reçut enfin le commandement de la 1re division du corps de blocus devant Mantoue. Deux divisions, la sienne et celle de Dallemagne, bloquaient la place sous la direction supérieure de Kilmaine d'abord, de Sérurier ensuite, dont le quartier général était à Roverbella, entre Vérone et Mantoue. La division Dallemagne surveillait la rive droite du Mincio; la division

Dumas la rive gauche, celle par laquelle on attendait les renforts ennemis.

Dumas établit son quartier général à Marmirolo. Le surlendemain de son arrivée, le 19 décembre, Kilmaine, appelé à d'autres fonctions, lui remit le commandement en chef et par intérim du blocus, commandement qu'il exerça jusqu'à l'arrivée de Sérurier, c'est-à-dire jusqu'au 30 décembre.

Son premier soin fut de reconnaître le terrain sur lequel il allait opérer, son second fut d'améliorer le sort de ses hommes. « Sans souliers, écrivait-il à Bonaparte, sans culottes, nus enfin, une grande partie sans armes, telle est à peu près la situation des soldats qui sont sous mes ordres. » Les grands coupables, selon lui, étaient les commissaires des guerres et les administrateurs qui, dans leur insouciance, laissaient les troupes manquer des objets de première nécessité, tandis qu'eux-mêmes s'occupaient de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Il écrivit à ce sujet à Bonaparte une lettre des plus catégoriques, puis il pria le commissaire Bouquet, qu'il jugeait

plus coupable que les autres, de venir lui donner des explications. Celui-ci, peu soucieux d'entendre des reproches dont mieux que personne il savait la justesse, ne se dérangea pas. Le soir il reçut ce billet :

« Je vous ai fait appeler par votre adjoint pour conférer d'affaires. Il paraît que vous ne vous pressez pas. Je vous attends à la réception de ma lettre, toute affaire cessante.

« ALEX. DUMAS. »

Et le lendemain, l'individu chargé d'assurer la distribution de la viande entrait en prison. Cette sévérité eut d'ailleurs les meilleurs résultats.

Pendant que Dumas commandait par intérim le blocus de Mantoue, il se passa un événement dont les conséquences furent considérables.

Dans la nuit du 23 au 24 décembre, nos sentinelles saisirent aux avant-postes un homme qui allait pénétrer dans Mantoue et, comme l'on pensait se trouver en présence d'un espion, on

l'envoya au quartier général. Malgré les recherches les plus minutieuses, malgré l'interrogatoire le plus serré, on ne put ni découvrir de papiers sur lui, ni lui arracher un aveu, et les motifs qu'il donnait de sa sortie, en racontant une histoire d'amour, pouvaient être parfaitement plausibles.

« Eh bien ! dit Dumas, fusillez-moi cet homme-là.

— Me fusiller ! s'écria le prisonnier ? A quel propos ?

— Pour t'arracher du ventre la dépêche que tu as avalée.

— Je n'ai rien avalé.

— C'est ce que nous verrons. »

Sur un signe de Dumas, quatre soldats empoignèrent le captif. Celui-ci voyant que l'affaire devenait sérieuse, finit par avouer qu'au moment d'être pris il avait en effet avalé une lettre.

« Dermoncourt ! s'écria le général, administre-moi une bonne purge à ce gaillard et surveille-le. Quant à toi, dit-il à l'espion, si tu

n'appelles pas mon aide de camp chaque fois que... tu me comprends, je te fais fusiller. »

Après plusieurs tentatives inutiles, Dermoncourt fut enfin en possession d'une petite boulette de cire qu'il lava, qu'il ouvrit avec un canif et dans laquelle il trouva une lettre écrite très finement sur un papier des plus légers.

Par cette dépêche, Alvintzy prévenait Wurmser de tenir bon dans Mantoue, pour lui permettre d'arriver à son secours, dans trois semaines environ, en débouchant le long du lac de Garde, pendant que Provera marcherait sur Mantoue par Legnano. La nouvelle, on le voit, était fort importante et l'on juge de la joie de Bonaparte en la recevant (1).

(1) Qu'on nous permette de rappeler un fait analogue, ignoré certainement du général Dumas et raconté par Puységur dans ses Mémoires :

1654. « Il étoit sorti d'Arras un homme seul que monsieur de Mondejeu avoit envoyé, qui est l'unique qui en ait apporté des nouvelles, et je crois aussi qu'il n'en est entré qu'un seul dans la ville pendant le temps que nous avons été devant les lignes. Cet homme avoit avalé une petite boîte d'or dans laquelle il avoit mis un

billet. Quand il fut au quartier de M. de La Ferté et qu'il y eût demeuré un jour tout entier sans avoir eu envie d'aller à la selle, M. de La Ferté lui fit donner des lavements, mais ni deux, ni trois n'y firent rien; on lui donna un breuvage qui ne fit encore rien. Le maréchal de La Ferté s'impatientoit, et se résolvoit quasi de le faire éventrer, disant qu'il valoit bien mieux perdre un homme qu'une place aussi importante qu'étoit celle d'Arras. On lui redonna un breuvage qui étoit si fort qu'il faillit à crever et rendit la petite boite. Il y avait dans le billet : « *Je ne crains point la force des ennemis, quand il seroient même sur les remparts je ne les appréhenderois pas. Il n'y a qu'une seule chose que j'appréhende,* » sans dire quelle elle étoit; cela mit les généraux plus en peine qu'auparavant. » (Mémoires de Puységur, éd. de 1690, II, p. 489.)

CHAPITRE IX

MANTOUE

Préparatifs. — Combat de Saint-Georges (15 janvier). — Alerte de nuit. — Combat de la Favorite (16 janvier). — Capitulation de Mantoue. — Disgrâce de Dumas.

Même si l'on n'eût pas été averti par la dépêche saisie sur le prisonnier, les mouvements que l'on remarqua parmi les défenseurs de Mantoue eussent laissé deviner l'approche d'une armée de secours. Du 26 décembre au 12 janvier 1797, ce furent des alertes continuelles. Tantôt on entendait des coups de canon, tantôt la fusillade éclatait sur un point ou sur un autre de la ligne. Un jour on voyait des signaux; le lendemain on s'apercevait que pour faciliter l'arrivée des ren-

forts les assiégés avaient desséché un des lacs autour de la ville. L'activité que le général Dumas déploya pendant ces vingt jours est à peine croyable. Nous en trouvons la preuve dans le nombre inouï de lettres qu'il adressa à Bonaparte, à Sérurier, à tous les généraux placés sous ses ordres ou commandant à côté de lui. Sans cesse en mouvement le jour et la nuit, il ne quittait un poste que pour en visiter un autre, prenant dans tous des précautions minutieuses pour éviter une surprise, voyant tout par lui-même, dormant à peine : il fallut sa robuste constitution pour résister à tant de fatigues.

Ces mesures n'allaient pas être inutiles. Provéra s'avançait en effet à la tête de 8,000 hommes environ. Le 9 janvier, Dumas apprenait, par une lettre de Sérurier, que, la veille, la colonne ennemie avait quitté Padoue et avait attaqué nos avant-postes, sur la rive gauche de l'Adige.

Le 14 janvier, Provéra quitta les bords de l'Adige et se dirigea sur Mantoue, en laissant derrière lui une arrière-garde de 1,500 hommes qu'Augereau enleva dans la soirée.

Le jour même, Sérurier apprenait le passage de l'Adige. Aussitôt il prévenait Dumas en le chargeant de prescrire à Miollis de pousser ses reconnaissances sur Castellaro. Deux heures après, il lui écrivait de nouveau, lui communiquant ses idées sur les projets ennemis. Selon lui, les Autrichiens tenteraient de franchir l'Adige au sud de Mantoue, à Formigosa, ou même plus bas, à Governolo. Il n'était pas sans inquiétude, puisqu'il ajoutait : « En cas d'événement, je me retirerai sur Goïto. » Dumas vit plus juste. D'abord il pensa que l'attaque se produirait, comme elle se produisit en effet, de front, et il communiqua son idée à Miollis, qui occupait Saint-Georges, à Dallemagne « son franc ami » comme il l'appelait, en conseillant à ce dernier de tourner l'ennemi, de l'attaquer en queue pendant que lui-même lui tiendrait tête. En même temps, comprenant toute l'importance qu'il y avait à ne démasquer la place sous aucun prétexte, il écrivit à Sérurier de se retirer où il voudrait, mais que lui, Dumas, se ferait tuer plutôt que de reculer d'un pas.

C'était répondre d'avance à la volonté de Bonaparte.

Celui-ci apprit, pendant la bataille de Rivoli, la marche de Provéra. On était à la fin de la journée. Un coup d'œil lui permit de voir que le corps de Joubert, soutenu par quelques réserves, suffirait pour compléter la victoire, et il partit aussitôt pour Mantoue avec les troupes de Masséna qui avaient marché la nuit précédente, combattu toute la journée, et qui marchèrent encore toute la nuit. Ordre leur était donné de se rallier à Roverbella avec la cavalerie Leclerc et les troupes de Victor.

Dans la matinée du 15 janvier, Provéra continua sa marche sur Mantoue. A midi il parut devant Saint-Georges. Saint-Georges est un faubourg de Mantoue, jeté de l'autre côté du Mincio, sur la rive gauche par conséquent. Maître de ce passage, Provéra entrera dans Mantoue. Aussi est-ce de ce côté que se porte son premier effort. Mais Sérurier a compris toute l'importance de ce point. Depuis longtemps il l'a fortifié, il l'a même fortifié à l'est et à l'ouest,

afin de résister à une sortie de la garnison en venant tête à une attaque venant du dehors. C'est Miollis, un brave et un entêté, qui est chargé de défendre le poste avec douze cents hommes, et Dumas a reçu l'ordre de le ravitailler pour quarante-huit heures. En arrivant, Provéra essaye d'intimider son adversaire : il le somme de se rendre. Miollis répond ces simples mots : « Je me bats et ne me rends pas », et envoie à l'ennemi une volée de coups de canon. Le combat s'engage.

De Saint-Antoine, petit village, au nord de Mantoue, dans lequel il a installé son quartier général afin d'être à même de repousser toute sortie de la garnison, Dumas entend la canonnade; il voit même la fumée. Inquiet, car il sait combien sont faibles les retranchements de Saint-Georges, il envoie aux nouvelles Dermoncourt, son officier d'ordonnance. Mission des plus difficiles. Cependant Dermoncourt est jeune et alerte. Il se glisse derrière les haies, il suit les enclos, il rampe dans les fossés, il escalade les murs, il arrive enfin sain et sauf sur la place de

Saint-Georges où il trouve Miollis parfaitement calme et nullement inquiet sur le résultat de la lutte. Par le même chemin, au milieu des mêmes dangers, l'officier d'ordonnance revient auprès de son général.

Celui-ci, pendant ce temps, a reçu de Sérurier un ordre bien embarrassant : c'est de porter quinze cents hommes au nord, et Dumas n'a pas quinze cents hommes disponibles, d'autant moins qu'il doit occuper Saint-Antoine et s'opposer à toute tentative de la garnison de ce côté. N'oublions pas que cette garnison est encore forte de plus de douze mille hommes valides. Que faire ? Il pense à son ami Dallemagne. Celui-ci est sur la rive gauche du Mincio, à Montanara. L'ennemi ne l'attaque pas. Donc aucune tentative à craindre de la part de la garnison. Peut-être pourra-t-il détacher quelque renfort. Dumas lui écrit de lui envoyer par le seul pont libre, par Formigosa, tout ce qu'il pourra. Mais Sérurier a donné l'ordre de couper le pont ! Dallemagne prévient son ami, en lui exprimant ses regrets. A peine a-t-il écrit cette

lettre qu'il apprend que l'officier chargé de faire sauter le pont a pris sur lui de différer l'exécution de cet ordre. Le passage est libre. Aussitôt un renfort part au secours de Dumas.

Il serait injuste de ne pas signaler les sentiments généreux de Dallemagne, car à la guerre, malheureusement, il n'est pas rare de voir un général laisser un camarade dans l'embarras, uniquement pour le priver d'un succès ou pour avoir ensuite la gloire de le tirer d'affaire. C'est monstrueux, mais c'est humain. L'étude détaillée des guerres du Premier Empire fournit bien des exemples de cette jalousie.

Ce renfort devint inutile. Dans la soirée du 15, en effet, après avoir échoué contre Saint-Georges, Provéra se contenta de se rapprocher de la Favorite, en traversant un canal, la Fossa-Magna, creusé entre les routes de Vérone et de Legnano. Son intention était de se porter le lendemain sur la citadelle, située elle aussi sur la rive gauche du Mincio, entre la place et Saint-Antoine, et d'essayer de joindre par là Wurmser. Pendant la journée, il avait pu communiquer

avec ce général à l'aide d'une barque ; il l'avait ainsi prévenu de ses projets pour le lendemain.

L'affaire paraissait donc finie pour ce jour-là. Dumas, qui pendant les trois nuits précédentes ne s'était pas couché, venait de se retirer dans une des salles du presbytère et de tomber sur un lit, quand tout à coup Bonaparte parut. Il arrivait de Rivoli et voulait prendre lui-même les dernières dispositions pour écraser Provéra. En quelques mots, il se fait mettre au courant de la situation, puis il envoie Dermoncourt en reconnaissance auprès de la place. Celui-ci dépasse les avant-postes et s'avance vers Mantoue. A peine a-t-il fait quelques centaines de mètres, il tombe dans une troupe ennemie qui vient, elle aussi probablement, en reconnaissance. Il est seul. Il tourne bride et accourt, au galop, donner l'alarme. En une seconde, Dumas est à cheval et, à la tête d'une centaine de dragons du 20e régiment, il se jette sur cette troupe qui recule et rentre dans la place. Quelques heures après, il reçoit l'ordre de réunir toute la cavalerie qu'il pourra et d'observer les

positions ennemies. Il est neuf heures du soir. Il monte à cheval et le voilà, pendant la nuit, circulant autour de la place, allant tâter les troupes de Provéra, bousculant une grand'garde, enlevant des patrouilles. Il revient de sa reconnaissance avec la conviction que l'attaque se portera le lendemain sur la Favorite.

Aussi, Sérurier réunit-il de ce côté toutes les troupes disponibles, en attendant les renforts que Masséna amène de Roverbella, renforts dont l'ennemi ne connaît pas la présence, dont il ne peut même pas soupçonner l'approche, tant il est fantastique que des troupes aient pu marcher ainsi sans s'arrêter pendant deux jours et trois nuits. Dumas reçoit l'ordre d'occuper Saint-Antoine et de s'opposer énergiquement à toute sortie de la garnison.

Le 16, à 6 heures du matin, Wurmser débouche de la citadelle et attaque Saint-Antoine avec impétuosité. C'est son dernier espoir. Aussi met-il dans cette lutte un acharnement terrible. Dumas n'a que peu de monde à lui opposer: mais toutes les maisons ont été crénelées, les rues

barricadées. Les Autrichiens se brisent dans une furieuse attaque. Ils reviennent à la charge, redoublant d'ardeur. Leur nombre augmente, augmente à chaque minute. Les voilà quatre fois plus nombreux que les Français. Ils enlèvent quelques maisons. Dumas sent qu'il sera bientôt débordé ; il prévient Bonaparte et tente un effort suprême pour donner aux renforts le temps d'arriver. Tout à coup, derrière nous, le clairon sonne joyeusement : c'est la 57e demi-brigade, au pas de course, conduite par Victor. Il est temps. Les défenseurs de Saint-Antoine, réduits à 700, sont entourés d'un monceau de cadavres ennemis. Au moment où Victor arrive, Dumas, qui a déjà eu un cheval tué sous lui, disparaît dans un nuage de poussière : un boulet l'a enterré dans un trou avec son second cheval tué raide. Les soldats poussent un cri. Ils croient leur général mort, mais lui, très calme, se relève, ramasse son chapeau et secoue la terre dont il est couvert.

La 57e, surnommée depuis ce jour-là La Terrible, est toute fraîche. Elle n'a pas combattu les

jours précédents. Aussi s'élance-t-elle avec rage, bousculant tout sur son passage. Derrière elle, Dumas reforme son monde et il reprend bientôt l'offensive. Wurmser est arrêté. Impossible d'avancer. Il se rabat alors au nord-est pour rejoindre Provéra, mais il trouve la Favorite fortement occupée par Sérurier. Une colonne l'attaque vivement, et, se voyant bloqué par là en même temps que du côté de Saint-Antoine, il se rejette dans la place, pendant que Provéra met bas les armes avec environ 5,000 hommes. Dans cette journée, la division Dumas avait pris six drapeaux.

La cinquième armée envoyée par l'Autriche contre Bonaparte était anéantie par ces deux batailles de Rivoli et de la Favorite. Wurmser, rejeté dans Mantoue, privé désormais de tout secours, manquant de vivres, ne pouvait plus tenir et le soir même de la bataille il reçut une sommation de se rendre : la reddition eut lieu le 2 février et l'armée française entra le 4 dans la place. Bonaparte se montra du reste plein de respect pour l'âge, pour le courage et pour le malheur de son adversaire.

De biens grands événements s'étaient déroulés depuis le soir où Dumas avait saisi sur l'espion autrichien la dépêche qui dévoilait les projets d'Alvintzy. L'éclatant succès de ces habiles manœuvres était dû au génie de Bonaparte, c'est incontestable ; n'est-il pas permis cependant d'ajouter que le hasard qui, avec l'espion, livra aux Français les secrets des Autrichiens, aida, pour toutes les mesures qu'il prit, celui qui tirait si bien parti des moindres faits ? Le hasard avait été heureux et semblait mériter une récompense. N'en devait-on pas une aussi à la vigilance et au courage de ce général qui, pendant vingt-cinq jours, ne s'était pour ainsi dire pas couché, qui n'avait cessé d'exercer la plus active surveillance autour de cette place, qui avait combattu avec sa bravoure ordinaire, avec son bel entêtement, qui avait enfin permis de prendre jusqu'au dernier ennemi en contenant la garnison, en s'opposant à tout progrès de sa part ? Et cependant, dans le rapport que Bonaparte adressa au Directoire pour raconter les derniers événements, parmi les noms des officiers cités pour s'être

signalés ne figure pas celui de Dumas. Fut-ce l'effet d'un oubli ? Nullement. Le lendemain, en effet, de la bataille de la Favorite, le 17 janvier, Dumas reçut l'ordre d'aller servir à la division Masséna. C'était une disgrâce complète.

Voulant avoir le cœur net de cette affaire, Dumas alla aux renseignements et apprit que le général Berthier, chargé du rapport sur le siège, avait ainsi expliqué son rôle pendant la bataille : « Le général Dumas fut en *observation* à Saint-Antoine devant la citadelle. » Avant tout il se fit délivrer le certificat suivant :

« ARMÉE D'ITALIE

« *Division du Blocus de Mantoue.*

20e régiment de dragons.

« Nous, officiers au 20e régiment de dragons, soussignés, certifions que le général Dumas a perdu un cheval tué sous lui dans la bataille du 27 de ce mois devant Mantoue et un autre enterré d'un boulet.

« Fait au bivouac de Marmirolo, le 29 nivôse de l'an V de la République française :

« Signé : Bontems, *adjudant*; Baudin, *adjudant*; Dubois, *sous-lieutenant*; L. Bonefroy, *sous-lieutenant*; A.-J. Bonnard, *chef de brigade*; Le Comte, *lieutenant*; Lebrun, *lieutenant*; Dejean, *capitaine*; Bouzat, *lieutenant*.

Après quoi il écrivit à Bonaparte :

« Général,

« J'apprends que le jean-foutre chargé de vous faire un rapport sur la bataille du 27 m'a porté comme étant resté en observation pendant cette bataille.

« Je ne lui souhaite pas de pareilles observations, attendu qu'il ferait caca dans sa culotte.

« Salut et Fraternité,

« ALEX. DUMAS ».

Berthier était un homme prudent. En sa qualité de chef de l'état-major, il lut cette lettre, ne dit pas un mot et se contenta d'ajouter en marge

de son rapport, en face des mots que nous avons cités : « où il combattit l'ennemi avec avantage », mais il ne pardonna jamais à Dumas sa propre lâcheté.

Après avoir donné à son successeur, le général Chabot, tous les renseignements possibles sur la situation de sa division, le général se rendit à Marmirolo, comme il en avait reçu l'ordre.

CHAPITRE X

LE TYROL

Dumas à la division Masséna. — Il charge seul contre de la cavalerie. — Dumas au corps Joubert. — Combat de Lavis (20 mars). — Combat de Tramin (21 mars).

Après la défaite d'Alvintzy, trois raisons empêchaient Bonaparte de réaliser son plan qui consistait à pénétrer jusqu'au cœur même de la monarchie autrichienne. Wurmser, on le savait, capitulerait bientôt; cependant le corps de blocus devait observer encore Mantoue. Des renforts arrivaient de France : impossible de ne pas les attendre. Enfin l'insurrection se préparait sourdement dans le sud de l'Italie, dans les États pontificaux principalement, et il eût été impru-

dent de se lancer, avec une poignée d'hommes, dans une entreprise aussi gigantesque avant d'avoir brisé derrière soi toutes les résistances. Aussi, tout en laissant Sérurier devant Mantoue, Bonaparte prépara-t-il une expédition contre Rome. En même temps, il prescrivit à ses lieutenants de poursuivre les restes de l'armée d'Alvintzy. Ces débris avaient pris trois directions différentes: Bonaparte forma trois colonnes. Celle de droite, sous les ordres de Joubert, remonta l'Adige; celle du centre, confiée à Masséna, reçut comme point de direction Bassano, pendant qu'Augereau, avec la droite, occupait Padoue, puis se rejetait au nord.

Dès que Masséna vit arriver Dumas, dont il connaissait le caractère, dont il admirait la bravoure, dont il n'ignorait pas la disgrâce, il ne crut pouvoir mieux lui prouver son estime qu'en lui confiant le commandement de son avant-garde.

Cette avant-garde franchit Vicence, entra dans Bassano le 26 janvier, se dirigea sur Feltre, bouscula l'arrière-garde ennemie établie devant

cette ville et reçut enfin, le 3 février, l'ordre de s'arrêter pour attendre que toute l'armée reprît le mouvement en avant.

Supposer que Dumas profita de cet arrêt pour se reposer serait mal connaître son infatigable activité. Sans doute il donna à ses troupes les meilleurs cantonnements possibles et n'exigea d'elles que le service nécessaire, ce qui était déjà beaucoup, mais sans cesse aux avant-postes, ne pouvant rester tranquille en présence de l'ennemi, il ne cessa de diriger lui-même de petites reconnaissances pour se tenir au courant de ce qui se passait dans le camp de ses adversaires.

Au cours d'une de ces opérations, où il avait accompagné quelques fantassins loin en avant de nos lignes, il vit tout à coup revenir à lui, en courant, les hommes placés en pointe.

« Mon général, lui dit l'un d'eux, voici des cavaliers ennemis.

— Combien sont-ils ?

— Au moins deux escadrons. En avant marchent des tirailleurs.

— Sont-ils loin ?

— A deux portées de fusil à peine.

— C'est bien. Approchez tous. »

On suivait à ce moment un chemin bordé de deux haies vives, très épaisses, impossible à franchir à cheval. Un tournant brusque, à cinquante mètres de là, empêchait d'apercevoir les Autrichiens.

Sans descendre de cheval, se mettant au bord du chemin, Dumas prend successivement chaque fantassin par le collet de son uniforme, l'enlève et le lance avec ses armes par-dessus la haie.

« Vous riez, leur dit-il, en voyant ses hommes égayés par ce prodige de force. A vous maintenant de distraire les Autrichiens. Couchez-vous. Ne bougez pas. Je vais les chercher. Quand je reviendrai, laissez-moi vous dépasser et, après, fusillez-moi tous ceux qui me suivront ! »

Il prend son sabre à la main, met son cheval au galop et se porte seul à la rencontre des Autrichiens. Dans le tournant il rencontre les premiers tirailleurs. En trois coups de sabre il abat les trois premiers. Quatre autres, derrière, arrê-

tent instinctivement leurs chevaux. Il ne leur donne pas le temps de tourner bride. En une seconde il est sur eux, pointant, sabrant, renversant tout. Un d'eux parvient à s'échapper et part à fond de train en arrière. Dumas le suit et vient donner tête baissée dans un petit groupe qui précède la colonne. Coup de sabre à droite, coup de sabre à gauche ! D'un coup de poing il casse une tête. Il renverse deux autres cavaliers avec son cheval. Trois coups de pointe et trois cadavres de plus. Les survivants affolés s'enfuient devant cet enragé qui semble invulnérable. Il les poursuit encore. Mais le gros de la colonne a entendu la lutte et accourt. Voilà les deux escadrons qui avancent en ordre, au trot, pensant se trouver devant un ennemi nombreux. A terre ils voient plusieurs cadavres, et, debout devant eux, un seul homme pour tout ce carnage. Cet homme les attend un moment, les laisse arriver à portée de la voix, leur crie :

« Au revoir ! Messieurs ! »

Et, tournant tranquillement son cheval, il retourne au galop près de ses hommes.

« A vous! » leur dit-il à mi-voix, en les dépa sant.

Derrière lui les Autrichiens arrivent à leur tou Une fusillade à bout portant renverse les pr miers. Les autres buttent sur ceux-ci et dans c chemin étroit c'est une bousculade affreuse. L fantassins ont rechargé leurs fusils, tirent c nouveau et le désordre augmente.

Devant cet ennemi invisible, abrité contre l coups de la cavalerie, le commandant autrichi donne l'ordre de la retraite. Dumas, qui non lo de là a contemplé ce nouveau massacre, revie tranquillement près de ses hommes, les félicit les rallie et les ramène tous sains et sau aux avant-postes.

Peu de temps après, il reçut l'ordre d'aller Trente commander la cavalerie du corps de Jo bert, qui avait pour mission de conquérir Tyrol et de tenir en échec la droite ennemi pendant que Bonaparte se dirigerait sur Vien par Villach. Joubert le reçut à merveille, m trouvant ce commandement trop peu importa par suite du petit nombre des régiments, il l

déclara qu'il le considérait non pas comme un sous-ordre, mais comme son collaborateur. Pour bien le lui prouver, il lui offrit de partager son logement.

On était au 19 mars. On venait d'apprendre que le gros de l'armée se portait en avant, après avoir franchi le Tagliamento. De son côté, la gauche allait donc se mettre en mouvement. Elle occupait Trente et s'éclairait par des avant-postes poussés au nord et à l'est. En face, les Autrichiens, répartis en deux corps, étaient séparés par l'Adige : Kerpen occupait la rive droite du Lavis, Laudon la rive gauche de la Noss. Ces deux rivières, affluents de gauche et de droite de l'Adige, coulent, la première de l'est à l'ouest, la seconde de l'ouest à l'est et aboutissent presque l'une en face de l'autre, formant un angle très ouvert dont l'Adige est la bissectrice.

La situation des Autrichiens était des plus défectueuses puisque, séparés par l'Adige, leurs deux corps ne se prêtaient pas appui. Joubert s'en rendit compte, et, pour les couper définiti-

vement, il résolut d'accabler d'abord leur aile gauche, puis de s'emparer de Botzen, nœud de route important situé au nord. Une reconnaissance qu'il fit dans la journée avec Dumas lui permit d'arrêter ses dernières dispositions pour le combat du lendemain. Pendant la nuit, les brigades Belliard et Pelletier se réunirent sans bruit, sous le château de Segonzano, sur la rive gauche du Lavis, et Dumas en prit le commandement.

A deux heures du matin, le général donne l'ordre de franchir la rivière. Les premiers hommes de l'avant-garde entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture à peine, mais le courant est si rapide qu'arrivés au tiers du gué, cinq ou six d'entre eux sont entraînés et vont se briser contre des rochers qui barrent la rivière à quelques mètres en aval. On prévient le général. Il accourt.

« Dermoncourt, dit-il à son officier d'ordonnance après une seconde de réflexion, prend les hommes les plus vigoureux ; qu'ils se tiennent fortement par la main et barre-moi la rivière avec cette chaine humaine. »

Dermoncourt obéit, s'avance le premier dans l'eau, conduisant cette nouvelle farandole, et parvient ainsi jusque sur l'autre rive. Désormais il n'y a plus de danger. Les troupes passent en colonne serrée. Les hommes que le courant entraîne sont arrêtés par les grenadiers de Dermoncourt.

Cependant l'alarme a été donnée par les avant-postes autrichiens. Il faut se hâter. A peine reformée, l'avant-garde, conduite par Dumas et Belliard, attaque au pas de course les premiers retranchements ennemis, face à Segonzano. Elle les enlève rapidement, ce qui permet au reste des troupes de franchir la rivière. Dumas porte alors sa colonne sur les hauteurs qui dominent Faver et Cembra, et, en même temps, donne l'ordre à un détachement de tourner la position en obliquant à l'est. Pendant que ce mouvement s'exécute, il attaque Faver. Malgré une vigoureuse résistance, il enlève le village. Sans s'arrêter, il marche sur Cembra, où l'ennemi s'est retranché avec deux pièces de canon. Ce village est situé sur les premiers

contreforts des montagnes qui descendent jusqu'au Lavis. Aussi la défense en est-elle assez facile vers le sud. Malheureusement pour les Autrichiens, le village est complètement dominé au nord par les hauteurs sur lesquelles Dumas a envoyé une partie de ses troupes. Quand le général voit celles-ci couronner les crêtes, il brusque l'attaque, et le corps de Kerpen, pris entre deux feux, est obligé de battre en retraite, se retirant d'abord sur Saint-Michel, d'où il est chassé, puis au nord, dans la direction de Salurn, laissant entre nos mains deux mille prisonniers et deux pièces de canon.

Pendant que la droite délogeait ainsi les Autrichiens, la gauche, sous les ordres de Delmas et de Baraguay d'Hilliers, empêchait toute communication entre les deux ailes ennemies en remontant l'Adige par la route directe de Trente à Botzen.

Le soir même, Dumas recevait de Joubert l'ordre de se diriger le lendemain, avec ses troupes, sur Castello en suivant les mouvements de Baraguay d'Hilliers. En conséquence, tandis

que le 21 Joubert se portait de sa personne sur Salurn, en passant par les montagnes, et que Baraguay d'Hilliers continuait sa marche sur la route de Botzen, Dumas flanqua la droite, prenant Neumark comme direction générale. Pendant cette marche, il rencontra l'ennemi établi sur les hauteurs de Peza. Il l'attaqua vigoureusement, lui fit une centaine de prisonniers et le repoussa sur Neumark. Dans la soirée, Joubert concentra ses troupes autour de cette ville que l'on devait attaquer le lendemain et Dumas convint avec Baraguay d'Hilliers de réunir leurs efforts contre Coran, Altrivo, Castello et Cavalèze.

A cinq heures du matin, le 22 mars, on marchait contre ces quatre villages, quand on s'aperçut que l'ennemi les avait abandonnés. On se retourna sur Neumark : la ville avait été évacuée pendant la nuit. Joubert la traversa et poussa son avant-garde jusqu'à Santa-Barbara, sur la route de Botzen. Mais, tout à coup, Laudon, qui cherchait à rétablir ses communications avec Kerpen, arriva à Serviten et fit attaquer Neumark par des troupes légères. Il ne suppo-

sait pas que la ville fût occupée par un corps important.

Dumas, prévenu de cette marche, en comprit tout le danger. Aussitôt, il donna l'ordre à la 85e demi-brigade de déblayer le pont; puis, le franchissant brusquement à la tête du 5e dragons, il donna à bride abattue contre les dragons autrichiens. D'un coup de sabre il coupa la figure du commandant, d'un autre il abattit la tête d'un cavalier qui accourait au secours de son chef. En quelques minutes, il dispersa les escadrons ennemis, puis il fondit sur l'infanterie, qu'il délogea du village de Tramin et qu'il accula dans les vignes. Prenant ensuite une centaine de dragons seulement pour poursuivre les fuyards, il chargea le reste du régiment de recueillir tout ce qu'il laissait derrière lui. Il fit ainsi six cents prisonniers et s'empara de deux pièces de canon.

Ce combat séparait définitivement les deux corps autrichiens et nous livrait la route de Botzen. Le soir même, nos troupes atteignirent cette ville qui nous ouvrit ses portes. Sans

parler des provisions considérables que l'on y trouva et dont nous avions le plus pressant besoin, cette place présentait une importance capitale, car son occupation rendait très difficile toute communication entre les corps autrichiens. C'est ce qui décida Joubert à y laisser le général Delmas avec cinq mille hommes.

CHAPITRE XI

CLAUSEN ET BRIXEN

Récit de Dermoncourt. — Le pont de Clausen. — Le pont de Brixen. — L'*Horatius Coclès du Tyrol.*

Pour les affaires de Clausen et de Brixen, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer textuellement le rapport de Dermoncourt, officier d'ordonnance du général, rapport que nous trouvons dans les mémoires d'Alexandre Dumas père.

« L'armée séjourna à Botzen pendant quarante-huit heures, ce qui, dans cette campagne, qui ressemblait plutôt à une course qu'à une guerre, était un long séjour. Le général Delmas

resta à Botzen pour observer les troupes de Laudon et la route d'Inspruck. Le reste de l'armée, le général Dumas en tête, se mit en marche le lendemain pour se porter sur Brixen et tâcher de rejoindre l'armée du général Kerpen, qui avait pris cette direction.

« La route que nous suivions côtoyait une espèce de cours d'eau moitié ruisseau, moitié torrent, qui prend sa source dans les montagnes Noires, et qui vient, grossi des eaux du Riente, se jeter dans l'Adige au-dessous de Botzen. Tantôt la route côtoyait la rive droite; tantôt, enjambant le ruisseau, elle suivait la rive gauche, puis, au bout de quelques lieues, repassait sur l'autre rive. La retraite des Autrichiens avait été si rapide, qu'ils n'avaient pas même fait sauter les ponts. Nous marchions derrière eux au pas de course, et nous désespérions presque de les rejoindre jamais, lorsque les éclaireurs vinrent nous dire qu'ils avaient barricadé le pont de Clausen avec des voitures, et qu'ils paraissaient disposés, cette fois, à nous disputer le passage.

« Le général partit à l'instant même avec une cinquantaine de dragons pour examiner les localités : je le suivis.

« En arrivant au pont de Clausen, nous trouvâmes le pont effectivement barré, et de l'infanterie et de la cavalerie derrière. Nous crûmes que, la position examinée, le général allait attendre du renfort; mais il n'y songeait guère.

« — Allons, allons, dit-il, vingt-cinq hommes à pied et qu'on me dégage ce pont-là!

« Vingt-cinq dragons jetèrent la bride de leurs chevaux aux mains de leurs camarades, et, au milieu du feu de l'infanterie autrichienne, s'élancèrent vers le pont.

« La besogne n'était pas commode : d'abord, les charrettes étaient lourdes à remuer; ensuite, les balles tombaient comme grêle.

« — Allons, fainéant! me dit le général, est-ce que tu ne vas pas donner un coup de main à ces braves gens-là?

« Je descendis, et j'allai m'atteler aux voitures; mais, comme le général ne trouvait pas que le pont se déblayât assez vite, il sauta à son

tour à bas de cheval et vint nous aider. En un instant, et avec sa force herculéenne, il en eut plus fait à lui seul que nous à vingt-cinq. Quand je dis à vingt-cinq, j'exagère ; les balles autrichiennes avaient fait leurs trous, et nous avions cinq ou six de nos hommes hors de combat, quand, par bonheur, il nous arriva une soixantaine de fantassins au pas de course. Ils se répandirent aux deux côtés du pont et commencèrent à faire à leur tour un feu admirable qui commença à inquiéter les Autrichiens et les empêcha de viser aussi juste. Il en résulta que nous finîmes par pousser les charrettes dans le torrent; ce qui était d'autant plus facile que le pont n'avait point de parapet.

« A peine le passage fut-il libre, que le général sauta sur son cheval, et, sans regarder s'il était suivi ou non, s'élança dans la rue du village qui s'ouvre sur le pont. J'avais beau lui crier : « Mais, général, nous ne sommes que nous deux ! » il n'entendait pas ou plutôt ne voulait pas entendre.

« Tout à coup, nous nous trouvâmes en face

d'un peloton de cavalerie sur lequel le général tomba, et, comme tous les hommes étaient en ligne, d'un seul coup de sabre donné de revers, il tua le maréchal des logis, balafra effroyablement le soldat qui se trouvait près de lui, et, de la pointe de son sabre, en blessa encore un troisième. Les Autrichiens, ne pouvant croire que deux hommes avaient l'audace de les charger ainsi, voulurent faire demi-tour; mais les chevaux fourchèrent, et chevaux et cavaliers tombèrent pêle-mêle. En ce moment, nos dragons arrivèrent avec les fantassins en croupe, et tout le peloton autrichien fut pris.

« Je fis mon compliment au général sur son coup de sabre en lui disant que je n'avais jamais vu son pareil.

« — Parce que tu es un *blanc-bec*, me répondit il; mais tâche seulement de ne pas te faire tuer, et, avant la fin de la campagne, tu en auras vu bien d'autres.

« Nous avions fait une centaine de prisonniers. Mais, de l'autre côté du village, nous apercevions, gravissant une montagne, un corps

assez considérable de cavalerie. A peine le général eût-il vu ce corps, qu'il le montra à ses dragons, et que, laissant les prisonniers à l'infanterie, il se mit à la poursuite des Autrichiens avec ses cinquante hommes.

« Nous étions admirablement montés, le général et moi, de sorte que nous gagnions beaucoup sur nos soldats. De leur côté, les Autrichiens, croyant être poursuivis par l'armée entière, fuyaient à fond de train. Il en résulta qu'au bout d'un certain temps nous nous trouvâmes encore seuls, le général et moi.

« Enfin, parvenus à la hauteur d'une auberge où la route faisait un coude, je m'arrêtai et je dis :

« — Général, ce que nous faisons là, ou plutôt ce que vous faites là, n'est pas raisonnable : arrêtons-nous et attendons que nous soyons ralliés. D'ailleurs, la disposition du terrain indique un plateau derrière la maison, et peut-être allons-nous y trouver l'ennemi en bataille.

« — Eh bien ! garçon, va voir s'il y est, me dit-il ; nos chevaux souffleront pendant ce temps-là.

« Je mis pied à terre, je tournai autour de l'auberge, et je vis, à deux cents pas, trois beaux escadrons en bataille. Je revins faire mon rapport au général, qui, sans dire un mot, mit son cheval au pas, et se dirigea vers les escadrons ennemis. Je remontai à cheval et je le suivis.

« A peine eut-il fait cent pas, qu'il se trouva à la portée de la voix. Le commandant parlait français, et le reconnaissant :

« — Ah ! c'est toi, diable noir ! lui dit-il. A nous deux !

« Les Autrichiens n'appelaient le général que *Schwartz Teufel.*

« — Fais cent pas, jean-f..., dit le général, et j'en ferai deux cents.

« Et, sur cette réponse, il mit son cheval au galop.

« Pendant ce temps-là, je criais comme un diable, et tout en suivant le général, que je ne voulais pas quitter :

« — A moi, dragons ! à moi, dragons !

« De sorte que l'ennemi, croyant à tout

moment voir déboucher des forces considérables, tourna le dos, le commandant tout le premier.

« Le général allait les poursuivre à lui tout seul, quand j'arrêtai son cheval par la bride, et le forçai d'attendre les nôtres sur le terrain même que l'ennemi venait d'occuper.

« Mais, une fois que nous eûmes été rejoints, il n'y eut plus moyen d'arrêter le général, et nous nous remîmes à la chasse des Autrichiens. Seulement, cette fois, j'obtins, comme la route était fort accidentée, que nous nous ferions éclairer par des tirailleurs.

« Les tirailleurs partirent devant, et, pendant ce temps-là, nous fîmes souffler nos chevaux.

« Au bout d'une heure nous entendîmes une fusillade qui indiquait que nos hommes étaient aux prises avec les Autrichiens. Le général m'envoya voir ce que cela signifiait.

« Dix minutes après, j'étais de retour.

« — Eh bien, me dit le général, que se passe-t-il là-bas ?

« — Général, il y a que l'ennemi tient, mais

out juste assez, m'a dit un de nos soldats qui parle allemand, pour nous entraîner à passer le pont de Brixen. Le pont une fois passé, l'ennemi prétend qu'il prendra sa revanche du pont de Clausen.

« — Ah! il prétend cela? dit le général. Eh bien, c'est ce que nous allons voir. En avant, les dragons !

« Et à la tête de nos cinquante ou soixante hommes, nous voilà de nouveau chargeant l'ennemi.

« Nous arrivons au fameux pont : il y avait juste de quoi passer trois chevaux de front et pas le moindre parapet.

« Comme je l'avais dit au général, l'ennemi ne tint que juste ce qu'il fallait pour nous entraîner à sa poursuite : le général passa le pont, convaincu que les Autrichiens n'oseraient revenir sur nous. Nous nous engageâmes, en conséquence, dans la principale rue, à la suite de nos tirailleurs et d'une douzaine de dragons que le général avait envoyés pour les soutenir.

« Nous étions au milieu de la rue, à peu près, quand nous vîmes nos tirailleurs et nos dragons ramenés par tout un escadron de cavalerie. Ce n'était pas une retraite, c'était une déroute.

« La peur est épidémique. Elle gagna les dragons qui étaient avec nous, ou plutôt nos dragons la gagnèrent; tous suivirent leurs camarades, qui détalaient au grand galop; une douzaine seulement tint bon avec nous.

« Avec ces douze hommes, nous arrêtâmes la charge ennemie, et, tant bien que mal, nous revînmes en vue du pont; mais, arrivés là, et comme si leur salut était au delà de ce pont, nos dragons, les derniers restés, détalèrent à leur tour.

« Dire comment, le général et moi, nous revînmes au pont, serait chose difficile; je voyais le général lever son sabre, comme un batteur en grange lève son fléau, et, à chaque fois que le sabre s'abaissait, un homme tombait. Mais bientôt j'eus à m'occuper tellement de moi-même, que je fus obligé de perdre de vue le

·al ; deux ou trois cavaliers autrichiens ent acharnés après moi, et voulaient ›ir mort ou vif. Je blessai l'un d'un coup ›inte, j'ouvris le front de l'autre ; mais le ème m'allongea un coup de sabre qui me , dans l'articulation de l'épaule, et qui me fit un tel mouvement en arrière, que mon ıl, assez fin de bouche, se cabra et se ren- sur moi dans un fossé. C'était bien ire de mon Autrichien, qui continuait à me r de coups de sabre, et qui eût fini par brocher tout à fait, si je n'étais parvenu à avec ma main gauche, un pistolet de mes s. Je lâchai le coup au hasard ; je ne sais si ıchai le cheval ou le cavalier ; mais ce que is, c'est que le cheval pivota sur ses pieds ›rrière, prit le galop, et, à vingt ou vingt- pas de moi, se débarrassa de son cavalier. Dès lors, n'ayant plus à défendre ma peau, s me retourner vers le général : il s'était é à la tête du pont de Brixen, et tenait ›ontre tout l'escadron ; et comme, à cause u de largeur du pont, les hommes ne pou-

vaient arriver jusqu'à lui que sur deux ou trois de front, il en sabrait autant qu'il s'en présentait.

« Je restai émerveillé : j'avais toujours regardé l'histoire d'Horatius Coclès comme une fable, et je voyais pareille chose s'accomplir sous mes yeux.

« Enfin, je fis un effort ; je me dégageai de dessous mon cheval, je parvins à me tirer de mon fossé, et je me mis à crier tant que je pus :

« — Dragons, à votre général !

« Quant à le défendre, pour mon compte, c'était impossible : j'avais le bras droit presque désarticulé.

« Heureusement, le second aide de camp du général, qui se nommait Lambert, arrivait juste en ce moment-là avec un renfort de troupes fraîches. Il apprit des fuyards ce qui se passait, les rallia, et se précipita avec eux au secours du général, qui fut dégagé à temps.

« Il avait tué sept ou huit hommes, en avait blessé le double ; mais il commençait à être au bout de ses forces.

« Le général avait reçu trois blessures, une au bras, une à la cuisse, l'autre sur la tête.

« Cette dernière avait brisé la calotte de fer du chapeau ; mais, comme les deux autres, elle ne faisait qu'inciser légèrement l'épiderme.

« En outre, le général avait reçu sept balles dans son manteau. Son cheval avait été tué sous lui, mais heureusement avait barré le pont avec son cadavre ; et peut-être cette circonstance l'avait-elle sauvé, car les Autrichiens s'étaient mis à piller son porte-manteau et ses fontes, ce qui lui avait donné le temps de rattraper un cheval sans maître et de recommencer le combat.

« Grâce au renfort amené par Lambert, le général put reprendre l'offensive et donna une si rude chasse à cette cavalerie, que nous ne la revîmes point de toute la campagne. »

Dans son rapport à Bonaparte, Joubert prodigua ses éloges à Dumas. L'affaire eut alors un grand retentissement. Ce combat, digne des combats antiques, valut au général le surnom

d'*Horatius Coclès du Tyrol.* L'imagination populaire fut vivement frappée et plusieurs gravures reproduisirent cette action merveilleuse d'un homme arrêtant à lui seul toute une troupe de cavalerie.

L'armée entra le soir même dans Brixen, où elle trouva des magasins importants et où Dumas laissa Dermoncourt, dont la blessure présentait une certaine gravité.

CHAPITRE XII

LE BASTION

Combat de Mulbach. — Dumas rejoint Delmas. — Le Bastion : 25 hommes tués par Dumas. — Lettres de Dumas à sa femme. — Il perd une de ses filles.

Pour être à même de rejoindre Bonaparte, Joubert résolut de s'emparer définitivement des gorges d'Insprück et de la Drave. En conséquence, le 26 mars, il donna l'ordre à Baraguay d'Hilliers de tourner les positions autrichiennes et de couronner les hauteurs, tandis que lui-même, avec Dumas, suivrait la vallée, très encaissée en cet endroit. Arrivé près de Mulbach, le bataillon de la 93e, qui formait l'avant-garde, se butta à un détachement de 800 Autrichiens,

venu tout récemment de l'armée du Rhin et qui barrait le défilé avec trois pièces. Nos canons commencèrent à répondre à l'artillerie ennemie, mais bientôt, à droite et gauche, sur la montagne, éclata une vive fusillade : c'étaient les paysans qui se joignaient aux tirailleurs ennemis et prenaient en flanc le bataillon de la 93e.

Joubert, qui était derrière avec la 85e demi-brigade et la cavalerie, attendait toujours Baraguay d'Hilliers qui, pendant ce temps, ayant trouvé coupé le pont sur lequel il devait passer, n'avait pu exécuter son mouvement. Enfin, ne voyant rien arriver, Joubert se décida à en finir. Sur son ordre, la 85e demi-brigade, formée en colonne serrée, s'avança, au pas de course, conduite par Belliard, et se jeta sur les 800 Autrichiens qui ne purent résister à cette attaque et se replièrent. Joubert lança alors contre eux Dumas et sa cavalerie. « Infanterie, cavalerie, artillerie ennemies, tout fut culbuté, pris ou tué, dit Joubert dans son rapport. Le peu qui s'est sauvé a été poursuivi jusqu'à Mittenvald

où se trouvait un bataillon hongrois... Le résultat a été de 600 prisonniers, 12 officiers, deux pièces d'artillerie, trois caissons, un fourgon, tout l'équipage, vingt chevaux de dragons. Le général Dumas, redouté de la cavalerie ennemie, a eu son cheval tué sous lui. Il regrette une paire de pistolets précieux. »

Ces pistolets, auxquels il tenait tant, étaient ceux que sa femme lui avait donnés peu de temps après leur mariage et qui lui avaient sauvé la vie au camp de la Madeleine. Leur perte l'affecta beaucoup. Vainement Joubert lui donna en compensation un de ses meilleurs chevaux : Dumas voulait à tout prix retrouver ses pistolets, et dans la suite il eut la joie de se les voir rendre par des prisonniers autrichiens.

Quelque temps après, en rendant compte de ce combat au Directoire, Bonaparte demanda pour le général Dumas une paire de pistolets de la manufacture de Versailles.

Dumas descendait de cheval, après la deuxième affaire de Brixen, quand Joubert lui montra une dépêche inquiétante de Delmas exposant la

position difficile dans laquelle il se trouvait à Botzen, au milieu de l'insurrection, menacé d'un côté par Laudon, de l'autre par les paysans.

« Qu'allons nous faire ? dit Joubert à Dumas.

— J'y vais avec ma cavalerie.

— Quand veux-tu partir?

— Tout de suite, parbleu !

— Sans te reposer ?

— On se reposera en marchant.

— Soit, pars.

— Tout ce que je te demande, c'est de retrouver mes pistolets. »

Et séance tenante il se mit en route avec ses infatigables cavaliers enthousiasmés par l'entrain et le courage d'un tel chef. Il atteignit Botzen pendant la nuit, sans que les Autrichiens eussent connaissance de sa marche. Aussi, dès le lendemain matin, Delmas et lui résolurent de profiter de cette ignorance de leurs adversaires pour reprendre l'offensive. Dumas dissimula ses dragons derrière un pli de terrain, sur la route qui remonte la vallée de l'Etsch, tandis qu'avec son infanterie Delmas passait par la montagne

et tournait la position ennemie. Une vive fusillade s'engagea. Les Autrichiens résistaient vigoureusement, mais tout d'un coup ils virent apparaître les dragons français dont ils ignoraient la présence et qui les chargèrent à fond. Pris de face et à revers, ils se retirèrent, en faisant des pertes considérables.

Le surlendemain, Dumas rejoignit Joubert à Brixen. Cet échec avait déconcerté Laudon qui n'osa plus s'avancer si près de nos lignes. De son côté, Kerpen avait reçu une leçon si sévère que de quelques jours il ne reparut pas, mais la situation n'en restait pas moins des plus critiques pour Joubert. Quel parti prendre? Il ne savait rien de l'armée du Rhin. Avait-elle envahi la Souabe? Lui donnerait-il la main en passant par Insprück? Essayerait-il au contraire de rejoindre Bonaparte? Il ignorait complètement où était ce dernier, ce qu'il avait fait. Il fallait se décider cependant. Tout autour de lui l'insurrection augmentait chaque jour. Le tocsin sonnait de tous les côtés, dans tous les villages. Les paysans, très braves, très adroits tireurs, s'orga-

nisaient en bandes encadrées par des troupes régulières. Encore quelques jours et un cercle terrible l'étreindrait.

Le 31 mars, les Autrichiens, reprenant l'offensive, attaquèrent nos avant-postes à Unter Ave. Après un engagement très vif, ils se replièrent laissant entre nos mains de nombreux prisonniers.

Le 2 avril, nouvelle attaque combinée cette fois entre Kerpen et Laudon. Le premier fut repoussé, le second s'empara de Terlau et le lendemain il nous attaqua de nouveau, tout en détachant sur la droite un de ses meilleurs officiers, Neuperg, avec la mission de couper nos communications au sud.

Notre cavalerie donna avec son entrain ordinaire et infligea à l'ennemi des pertes sérieuses.

« La déroute fut grande, raconta Dermoncourt à Alexandre Dumas père. Le général Dumas sabra et fit sabrer pendant plus de deux lieues. Grand nombre d'Autrichiens et de Tyroliens furent tués. La vue seule du général pro-

duisait sur ces hommes l'effet d'un corps d'armée, et rien ne tenait devant le *Schwartz Teufel*.

« Le général, monté sur un très bon cheval que venait de lui donner le général Joubert, en remplacement de celui qu'il avait perdu huit jours auparavant, se trouva, cette fois encore, à un quart de lieue en avant de son escadron. Il arriva ainsi, toujours sabrant et sans regarder s'il était suivi, à un pont dont l'ennemi avait déjà eu le temps d'enlever les planches, et où il ne restait plus que les poutrelles. Impossible d'aller plus loin ; son cheval ne pouvait ni sauter par-dessus la rivière, ni traverser le pont sur les étroites charpentes. Furieux, le général s'arrêta et se mit à faire le moulinet avec son sabre ; de leur côté, les Tyroliens, sentant qu'ils n'étaient plus poursuivis, firent volte-face et commencèrent sur cet homme isolé une effroyable fusillade ; trois balles atteignirent à la fois le cheval du général, qui tomba et entraîna le cavalier dans sa chute, lui engageant la jambe sous lui (1).

(1) Le peintre Lethiers a fait un tableau représentant cette scène.

« Les Tyroliens crurent le général tué et se précipitèrent vers le pont en criant :

— « Ah ! voilà le diable noir mort !

« La situation était grave. Du pied qui lui restait libre, le général repoussa le cadavre de son cheval, ce qui lui permit de dégager son autre jambe ; après quoi, se relevant, il se retira sur un petit tertre dominant la route, et où les Autrichiens avaient élevé à la hâte une espèce de retranchement qu'ils avaient abandonné en apercevant le général. Les Autrichiens ont l'habitude, comme on sait, quand ils se sauvent, d'abandonner ou de jeter leurs armes. Le général trouva donc dans cette redoute improvisée une cinquantaine de fusils tout chargés ; dans la circonstance où se trouvait le général, cela valait mieux qu'un trésor, si riche qu'il fût. Il s'abrita derrière un sapin, et, à lui tout seul, commença la fusillade.

« D'abord, il choisit de préférence ceux qui dévalisaient son cheval : bon tireur comme il était, pas un coup n'était perdu ; les hommes s'entassaient les uns sur les autres ; tout ce qui

s'aventurait sur ces poutrelles étroites tombait mort (1).

« La cavalerie du général entendit cette fusillade, et, comme on ne savait pas ce qu'il était devenu, on pensa que tout ce bruit qui se faisait à un quart de lieue de là était encore un tapage de sa façon. Lambert prit une quarantaine de cavaliers avec vingt-cinq fantassins en croupe, accourut et trouva le général tenant ferme dans son escarpe.

« En un instant, le pont fut emporté ; les Autrichiens et les Tyroliens furent poursuivis jusqu'au village, et une centaine d'entre eux faits prisonniers.

« Lambert m'a assuré qu'il avait vu plus de vingt-cinq Autrichiens tués, tant autour du cheval

(1) Le souvenir de ce combat inspira à Alexandre Dumas père le fameux épisode du bastion Saint-Gervais dans les *Trois Mousquetaires*, mais, craignant d'être taxé d'exagération, il réunit dans son roman quatre hommes — et quels hommes ! — pour accomplir une prouesse inférieure certainement à celle de son père.

qu'ils avaient dépouillé que dans l'intervalle du pont au petit retranchement, que pas un seul, au reste, n'avait eu le temps d'atteindre.

« Le général revint à Brixen sur un cheval autrichien que Lambert lui ramena. Il rentra dans ma chambre où je gardais le lit, et je le vis si pâle et si faible que je m'écriai :

« — Oh ! mon Dieu, général, êtes-vous blessé ?

« — Non, me dit-il ; mais j'en ai tant tué, tant tué !

« Et il s'évanouit.

« J'appelai. On accourut ; le général n'avait pas même eu le temps de gagner un fauteuil, et était tombé presque sans connaissance sur le carreau.

« Cet accident n'avait rien de dangereux, produit qu'il était seulement par l'extrême fatigue ; en effet, le sabre du général sortait de plus de quatre pouces du fourreau, tant il était ébréché et forcé.

« A l'aide de quelques spiritueux, nous le fîmes revenir à lui ; mais ce qui le remit tout à fait, ce fut une pleine soupière de potage qu'on

avait fait pour moi, et qu'il avala. Depuis six heures du matin qu'il se battait, il n'avait rien pris, et il était quatre heures de l'après-midi.

« Au reste, tout au contraire des autres, le général, à moins de surprise, se battait toujours à jeun.

« Le général Joubert entra dans ce moment et se jeta au cou du général.

« — En vérité, mon cher Dumas, lui dit-il, tu me fais frémir toutes les fois que je te vois monter à cheval et partir au galop à la tête de tes dragons. Je me dis toujours : « Il est impossible qu'il en revienne en allant de ce train-là ! » Aujourd'hui, tu as encore fait des merveilles, à ce qu'il paraît ! Ménage-toi ; que diable deviendrais-je si tu te faisais tuer ! Songe que nous avons encore du chemin à faire avant d'arriver à Villach.

« Le général était si faible qu'il ne pouvait encore parler ; il se contenta de prendre Joubert par derrière la tête, de lui approcher le visage de son visage et de l'embrasser comme on embrasse un enfant.

« Le lendemain, le général Joubert demanda pour le général Dumas un sabre d'honneur, attendu qu'il avait mis le sien hors de service à force de frapper sur les Autrichiens. »

Notre situation devenait de plus en plus grave. Sur ces entrefaites, heureusement, Joubert reçut des nouvelles certaines de Bonaparte. Le colonel Eberlé, le commandant de cette vaillante 85e demi-brigade dont nous avons si souvent l'occasion de citer la vigueur, le colonel Eberlé avait pénétré, à l'aide d'un déguisement, jusque dans la vallée de la Drave et les renseignements qu'il y avait recueillis ne lui laissaient aucun doute sur la marche victorieuse de notre armée en Carinthie. Joubert prit aussitôt son parti : il résolut de rejoindre Bonaparte en passant par Lientz.

Le 4 avril, il donna l'ordre à Delmas d'évacuer Botzen et de le rejoindre à Brixen.

Le 5, après avoir fait détruire tous les ponts de l'Eisach, ce qui paralysa les mouvements de Kerpen, il se porta dans la direction de Lientz.

L'arrière-garde était formée par la division Delmas, que la cavalerie de Dumas accompagna jusqu'à Villach, où l'on arriva sans grande difficulté.

Depuis quelques mois, le général avait passé par de cruelles angoisses, avait même éprouvé un bien grand chagrin.

A la date du 15 septembre 1796, alors qu'il était dans les Alpes, à Saint-Jean-de-Maurienne, nous trouvons, en effet, une lettre de lui adressée à sa femme et commençant ainsi :

« Alexandre Dumas, général de division,

A sa digne et unique amie.

« J'éprouve, ma bien-aimée, de grandes inquiétudes sur ta santé. Voilà deux courriers que je n'ai pas reçu de lettres de toi. Tu me recommandes d'être plus exact : je crois jusqu'à présent l'avoir été plus que toi ; le seul moyen que j'ai, ma belle, c'est de m'entretenir avec mon amie de mes enfants, de nos chers parents et de tout ce qui nous intéresse.....

.....« Adieu, lui dit-il en terminant, adieu, ma belle, aie bien soin de nos chers enfants et de nos parents. Embrasse-les pour moi, toi par-dessus tout et pour la vie.

« ALEX. DUMAS. »

Son cœur ne l'avait pas trompé. Sa femme venait, en effet, d'être très souffrante. Heureusement elle ne tarda pas à se remettre. Mais quelques mois après un grand malheur le menaçait de nouveau : son enfant tomba gravement malade. Le 5 mars 1797, il l'apprit et écrivit aussitôt à sa femme :

« Carperetto, le 15 ventôse, 5e année républicaine.

« A ce qui m'occupe le seul dans le monde.

« Je reçois, ma belle amie, une lettre de toi en date du 30 pluviôse. Ce n'est pas sans éprouver de grandes inquiétudes que j'attendais son arrivée. (Et j'en avais besoin !) Tu as été dix-neuf jours sans écrire à ton ami, ou sûre-

ment tes lettres ont été interceptées ; je suis obligé de le croire puisqu'à mes yeux tu n'as jamais mérité d'être accusée ; tu m'apprends, ma vertueuse amie, une nouvelle qui m'ôte la moitié de mon existence et je crois m'être confirmé encore quelque chose de plus malheureux par mes idées. S'il en était malheureusement ainsi, tu dois tout à ton ami (c'est-à-dire la vérité), ma pauvre Louise ! Mon infortunée enfant ! c'est peut-être en vain que je t'appelle ! mais ta tendre mère, qui éprouve peut-être comme moi le besoin d'être consolée, ne voudra sûrement pas avouer à ton bon père un événement qui peut-être lui en causera de plus grand ! Je ne vivrai pas tranquille, ma divine amie, que je n'aie reçu une lettre de toi qui m'apprenne la vérité (mais encore je tremble). Le retard que tu as mis à m'écrire me confirme presque l'événement. Alors j'aurais besoin que tu ménages ma sensibilité sur ce qu'il est bien naturel qu'elle éprouve, étant au moment d'avoir les plus grandes occupations par le commandement de toute la cavalerie que l'on vient de me donner, et

je me rends en conséquence demain à Trente pour y établir mon quartier-général où tu pourras m'écrire.

« Adieu, ma bonne. Ta lettre m'a trop affligé pour avoir le courage de t'en dire davantage. Embrasse, je n'ose dire mes..... ou mon enfant, mes respectables parents, toi par-dessus tout et pour la vie. »

Peu de jours après, en effet, il reçut la triste nouvelle : une de ses deux filles, la petite Louise, était morte. Étant donnée sa sensibilité profonde, on peut juger du chagrin qu'il ressentit. Ce fut sous le coup de cette douleur qu'il partit pour cette campagne du Tyrol dans laquelle nous l'avons vu accomplir des prodiges si étranges, et nous nous demandons si la fureur qu'il déploya dans les charges, si l'incroyable mépris du danger qu'il montra en toutes circonstances ne provenaient pas, en même temps que de son courage ordinaire, de la blessure qu'il emportait dans son cœur. Ne cherchait-il pas à s'étourdir à force de bravoure?

Une lettre de lui, datée du 1er avril 1797, le ferait croire :

« Liberté. Armée d'Italie. Égalité.

« Au quartier général de Brixen, le 12 germinal, l'an 5 de la République, une et indivisible.

« Le général de division Alexandre Dumas

A ses meilleurs amis,

« Par une lettre que j'ai reçue de vous, mes véritables amis, je vois avec le plus grand chagrin que vous ne recevez pas les miennes. Cela ne me fera pas cependant cesser de vous écrire, parce que je dois à des amis qui méritent autant dans mon cœur la reconnaissance que le souvenir. Vous apprendrez sûrement avec plaisir par les feuilles la conduite que j'ai tenue à la tête de la cavalerie, à notre entrée dans le Tyrol. J'ai eu quelques malheurs, mais ils sont, je crois, réparables : c'est la perte d'un beau cheval et des pistolets que m'avait fait cadeau ma pauvre

Louise... mais les Autrichiens m'ont payé cher ces pertes par peut-être trente hommes que j'ai tués de ma main. J'ai reçu trois légers coups de sabre qui ne m'empêchent pas de faire mon service, puisque vous voyez que j'ai le plaisir de vous écrire moi-même. Il fallait ces victoires pour un peu dissiper les chagrins cuisants sur la perte irréparable que j'ai faite de mon infortunée Louise... enfant chérie et adorée, laquelle est toujours présente à mes yeux et m'occupant jour et nuit. Ce qui m'inquiète encore beaucoup, c'est l'état dans lequel se trouve ma femme, par ce que cet événement l'aura fait éprouver. S'il est en ton pouvoir, ma chère Manette, d'aller la consoler, tu dois cela à un ami qui t'en témoignera toute sa vie une reconnaissance éternelle. Adieu, mes chers amis, vous n'en avez pas un meilleur qu'

« ALEX. DUMAS. »

« Je n'ai pas reçu de nouvelles de ma femme depuis trois semaines. »

En post-scriptum, de l'écriture de Dermoncourt :

« Dermoncourt se rappelle à votre souvenir, mes bons amis. Il a été blessé à côté de son général, mais sa blessure est presque guérie. Il vous embrasse.

« DERMONCOURT. »

CHAPITRE XIII

TRÉVISE

Dumas gouverneur du Trévisan. — Façon dont il reçoit un agent. — Le citoyen Guignard.

A peine les préliminaires de Léoben étaient-ils signés, Bonaparte revint à grandes journées devant Venise dont il renversa le gouvernement, qui, par sa fourberie, constituait un danger pour nos armées, et il se retira à Milan afin d'y régler les nombreuses questions soulevées par l'occupation de l'Italie. En partant, il donna l'ordre au général Dumas d'occuper Trévise, avec la mission de gouverner la province pendant qu'il réunirait et instruirait une division de cavalerie dont il conserverait ensuite le commandement.

Comme les autres pays que nos armées avaient su conquérir, mais que le génie de Bonaparte n'avait pas encore eu le loisir d'organiser, le Trévisan, riche province habitée par les sénateurs de Venise qui avaient leurs palais à Trévise, leurs maisons de campagne aux environs, le Trévisan était la proie des agents envoyés par le Directoire. Ces agents, munis de pouvoirs vrais ou faux, arrivaient dans les villes, s'entendaient souvent avec le commandant de la place qui fermait les yeux moyennant une part du butin, et dévalisaient les monts-de-piété dans lesquels, par ces temps de misère, la plupart des grands seigneurs, pour ne parler que de ceux-là, avaient engagé leurs bijoux, leurs diamants, leur argenterie.

Aussi n'était-ce jamais sans anxiété qu'une ville voyait entrer dans ses murs un agent du Directoire et même un gouverneur nouveau. Quand Dumas prit le commandement du Trévisan, sa réputation de simplicité et de probité était si bien établie à l'armée que l'on eut bon espoir.

Un premier fait prouva aux habitants de Trévise l'intégrité de leur nouveau gouverneur. La municipalité, chargée de supporter la dépense du général et de son état-major, offrit à Dumas trois cents francs par jour. Avec Dermoncourt, le général calcula exactement sa dépense. Il reconnut qu'elle ne s'élevait pas au-dessus de cent francs et il n'accepta que cette somme.

La surprise fut immense. Tout d'abord on n'osa pas attribuer au désintéressement une manière de faire si anormale : on s'attendit à quelque contribution extraordinaire.

« Un jour, raconte son fils, les habitants crurent le moment fatal arrivé, et leur terreur fut grande. La présence d'un agent du gouvernement français, ayant mission de dévaliser les monts-de-piété italiens, avait été signalée : cet agent se présenta chez mon père pour lui faire part de sa mission.

« Il n'y trouva que Dermoncourt.

« Dermoncourt écouta tranquillement tous les projets de cet agent de rapines, toutes les offres

de partage qu'il fit pour être transmises à mon père; puis, quand il eut fini :

« — Comment êtes-vous venu ici? lui demanda-t-il.

« — Mais en poste.

« — Eh bien! si j'ai un conseil à vous donner, c'est de repartir comme vous êtes venu, sans même voir le général.

« — Et pourquoi? demanda le voyageur.

« — Mais parce qu'il est brutal en diable à l'endroit de certaines propositions.

« — Bah! je les lui ferai si belles qu'il les écoutera.

« — Vous le voulez absolument?

« — Mais oui.

« — Essayez.

« Mon père entrait juste à ce moment-là.

« L'agent demanda à rester seul avec lui.

« Mon père interrogea de l'œil Dermoncourt, qui lui fit stoïquement signe d'accorder l'audience demandée.

« Resté seul avec mon père, l'agent du Directoire exposa longuement sa mission; puis, voyant

que mon père l'écoutait sans répondre, il passa de l'exposition au fait et du fait à la péroraison. La péroraison, c'était la part du pillage qui revenait à mon père.

« Mais mon père ne le laissa pas achever.

« Il le prit au collet, l'enleva à bras tendu, ouvrit la porte au milieu de son état-major, qui, réuni par Dermoncourt, attendait la fin de cette scène.

« — Messieurs, dit-il, regardez-bien ce petit gueux-là afin de le reconnaître, et, si jamais il se représente à mes avant-postes, dans quelque partie du monde que je me trouve, faites-le fusiller, sans même me déranger pour me dire que justice est faite.

« L'agent du Directoire n'en demanda pas davantage; il disparut, et mon père compta un implacable ennemi de plus. »

En même temps qu'il recevait si bien les agents, Dumas donnait les ordres les plus sévères pour réprimer le pillage qui désolait le pays.

Chaque jour les soldats envahissaient les auberges.

« Du vin ! réclamaient-ils.

— Je n'en ai plus, répondait invariablement l'aubergiste.

— Ce n'est pas vrai. Cherche bien.

— Je le jure par la Madone !

— Alors c'est que tu en as. Donne tes oreilles que nous les coupions. »

Terrifié, l'aubergiste cherchait avec plus de soin et trouvait quelque bouteille cachée.

« Pour cette fois, nous te pardonnons, disaient noblement les soldats en se retirant, mais tu as menti, tu as besoin d'une leçon et nous ne te payerons pas ton mauvais vin. »

Ailleurs, sans s'occuper des maris ou des pères, sans écouter les lamentations des mères ou les cris des jeunes filles — et Dieu sait comment crie une Italienne ! — les hussards traitaient des quartiers de ville en pays conquis.

Dumas apprit ces brigandages. Aussitôt il donna l'ordre d'arrêter les officiers dont les troupes se conduisaient si mal, et il menaça les

troupes de peines si graves qu'en peu de jours ces abus cessèrent.

A la même époque, il apprit que, sans le consulter, on frappait, en son nom, des réquisitions. Il protesta et ordonna de considérer comme nulles ces opérations illégales.

La ville répondit à ces mesures en lui demandant de bien vouloir prendre les clefs des monts-de-piété : on pensait que, du moment qu'elles seraient entre ses mains, les dépôts ne courraient plus aucun risque. Par délicatesse, il refusa cette offre et confia aux plus notables citoyens la garde de ces clefs.

Peu de jours après, arrivait à Trévise un agent du Directoire, le citoyen Guignard, avec l'ordre de réquisitionner dans les églises toute l'argenterie, dont il devait prendre possession contre un reçu. L'ordre était formel. Il n'y avait pas à aller contre. Certaines précautions n'étaient cependant pas inutiles. Les communes s'imaginaient facilement que cette argenterie n'allait pas tout entière dans les caisses de l'État, et, par le fait, les agents ne se gênaient pas pour

accuser sur leur rapport une quantité bien inférieure à celle qu'ils percevaient en réalité ou même pour ne rien accuser et tout garder, ce qui consolidait leur fortune et simplifiait leurs écritures. Afin d'empêcher de pareils abus dans son gouvernement, Dumas ordonna à Guignard de remettre à chaque commune un reçu exact. En outre, pour éloigner de l'esprit des habitants toute idée de malversation, il prescrivit à l'agent de peser l'argenterie en présence de deux officiers municipaux et de dresser avec eux un procès-verbal relatant la quantité et la qualité du métal. Ce procès-verbal devait être copié et adressé à l'administration des finances.

De pareilles mesures rendaient tout vol bien difficile. Aussi, le citoyen Guignard jugea-t-il préférable de se faire livrer l'argenterie sans aucun procès-verbal. Il chercha ensuite à l'expédier sur Padoue, sans consulter personne, et, au lieu de demander au commissaire des guerres les charrettes qui lui étaient nécessaires, il en réquisitionna onze directement. Telle était la crainte inspirée par ces agents que personne

n'osa se plaindre. Argenterie et voitures, on donna tout sans protestation.

Sa combinaison semblait donc réussir. Un détail la fit échouer. Il avait été forcé de demander une forte escorte au commandant de la place. Celui-ci en référa à Dumas qui, tout d'abord, accorda l'escorte demandée : étant au courant de la mission de Guignard, il pensait que tout s'était passé régulièrement. Une fois la troupe partie, il eut cependant une inquiétude. Rapidement il prit des informations et se convainquit de la façon dont avait opéré l'agent. Aussitôt il donna l'ordre de l'arrêter et de le mettre en prison, en refusant d'avance de l'entendre s'il demandait à lui parler.

Il l'envoya en France pour y être jugé, et, plus que probablement, avec les mœurs déjà en vigueur à cette époque, le gouvernement lui confia une nouvelle mission, plus importante.

CHAPITRE XIV

LA POLÉSINE

Dumas gouverneur de la Polésine. — Il réprime les brigandages. — Retour à Paris. — Une lettre à Bonaparte.

A la fin de juin, Dumas reçut l'ordre d'aller à Rovigo prendre le commandement de la Polésine, contrée riche en fourrages, dans laquelle Bonaparte désirait achever de réunir la division de cavalerie dont le général devait prendre le commandement. Quand cette nouvelle parvint à Trévise, ce fut dans toute la province une véritable explosion de douleur. On voulut demander à Bonaparte de révoquer cet ordre : Dumas s'opposa à une démarche qu'il jugeait inutile et

peu militaire. On le supplia de différer un peu son départ, et pendant dix jours on donna sans discontinuer des fêtes en son honneur. Les municipalités voisines se joignirent à celle de Trévise. Une douzaine d'adresses témoignèrent du deuil universel, comme elles prouvèrent la probité apportée par le gouverneur dans son commandement.

Il fallut se mettre en route cependant. Le jour de son départ, en descendant du palais, Dumas trouva devant sa porte une superbe voiture attelée de quatre beaux chevaux : c'était le cadeau d'adieu offert par la ville. Dumas le refusa d'abord, mais, devant l'insistance de tous, il dut accepter pour ne pas blesser ses anciens administrés.

Il partit, escorté par les principaux personnages de la ville, qui l'accompagnèrent jusqu'à Padoue, où force lui fut de s'arrêter : de nouvelles réceptions l'attendaient. Pendant huit jours elles ne cessèrent pas. Chaque soir, un sénateur différent offrait l'hospitalité au général et donnait en son honneur une fête splendide.

Après cette semaine, il quitta ses amis enthousiastes et pénétra dans son gouvernement.

Prévenus par ceux du Trévisan, les habitants de la Polésine se portèrent à sa rencontre. Son entrée à Rovigo fut un vrai triomphe. Elle eut lieu le 9 juillet, dans la ville pavoisée, au milieu des cris de joie, des fleurs, des bouquets et des drapeaux.

A Rovigo, comme à Trévise, il n'eut qu'un but : maintenir l'ordre parmi ses troupes et empêcher les pauvres Italiens d'être volés. Il avait fort à faire. Dès les premiers jours, en effet, on lui signala des actes de brigandage commis par des soldats : ces derniers respectaient maintenant les femmes, qui d'ailleurs ne demandaient plus à l'être et se montraient moins farouches vis-à-vis des vainqueurs, mais trouvant un peu maigre la ration qu'oubliait souvent de leur distribuer le commissaire des guerres, ils tuaient sans pitié des tortues et des lapins blancs! On juge de la fureur d'un Italien dont on a tué le lapin blanc et volé la tortue. Heureusement, chez beaucoup d'hommes, chez l'Italien

surtout, la colère est modérée par la crainte. Aussi, au lieu de traiter les soldats comme ces derniers traitaient leurs lapins, les habitants se contentèrent-ils de crier et ils crièrent si haut que le général entendit leurs plaintes. Dumas donna les ordres les plus sévères pour mettre fin à ces désordres.

Les chevaux n'étaient pas comme les Italiens et ne pouvaient pas crier lorsque l'avoine manquait, soit qu'il n'y en eût pas réellement dans les magasins, soit que les commissaires des guerres n'exerçassent point une surveillance active sur les distributions de fourrages, mais il leur restait un moyen pour témoigner de leur indignation : ils l'employèrent largement et se mirent à maigrir d'une façon inquiétante. Cette protestation silencieuse fut parfaitement comprise, ainsi qu'en témoignent plusieurs rapports, adressés par Dumas à Bonaparte, pour réclamer les fourrages que la province, affaiblie par le long séjour des troupes, ne pouvait plus fournir.

Au commencement de septembre, Dumas reçut l'ordre de réunir toute la partie disponible

de sa division et de rejoindre le quartier général. Fatigué des longueurs apportées par l'Autriche dans la discussion du traité dont il avait posé les bases à Léoben, Bonaparte concentrait son armée pour la porter sur le Tagliamento, espérant, par cette démonstration, arracher une détermination à un ennemi qui temporisait avec l'espoir secret de voir un mouvement réactionnaire renverser ce Directoire qui vivait déjà dans le mépris et le dégoût universels.

Le 17 octobre enfin, Bonaparte signa le traité de Campo-Formio qui, comme clauses principales, donnait la Belgique à la France, Venise à l'Autriche et reconnaissait l'indépendance de la République cisalpine.

Huit jours après, le général Dumas retourna en Polésine dont, même de loin, il exerçait le commandement. Ce qu'il fit à cette époque fut ce qu'il avait fait avant. Même vie simple et honnête, même souci de la discipline et de l'ordre, même lutte contre les friponneries des commissaires des guerres ou des agents gouvernementaux, mêmes efforts pour soulager autant

que possible le pays sur lequel pesait cette lourde occupation. Chaque jour, à son dîner, à trois heures, il recevait à sa table un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant que chaque régiment lui envoyait, et les chefs de corps, ainsi que les officiers supérieurs, s'y asseyaient lorsqu'ils le désiraient, sans autre invitation. De la sorte, il maintenait un contact permanent avec les troupes placées sous ses ordres et par là connaissait mieux leurs besoins. En outre, il donnait une grande leçon de camaraderie, de cette camaraderie des premières années de la Révolution, qui unissait forcément ces hommes dont les changements de position étaient si rapides qu'en quelques jours l'officier subalterne passait aux grades les plus élevés.

Laissons un moment le général assurer le bonheur des Polésiniens, et suivons Bonaparte à Paris, où il avait à s'occuper d'un vaste projet. Depuis longtemps, il savait qu'en Europe nous n'avions, comme nous n'avons toujours eu et comme nous n'avons encore, qu'un ennemi véritable, qu'un ennemi irréconciliable, qui cher-

chera toujours à nous faire du mal, autant et plus en temps de paix qu'en temps de guerre, et il avait résolu d'atteindre cet ennemi, l'Angleterre, non pas chez lui, où il était presque inattaquable, mais au loin, aux sources même de sa vie, dans les pays d'où il tirait sa richesse. Dès le 16 août 1797, il écrivait au Directoire : « Les temps ne sont pas éloignés où nous sentirons que pour détruire véritablement l'Angleterre il faut nous emparer de l'Égypte. Le vaste empire ottoman, qui périt tous les jours, nous met dans l'obligation de penser de bonne heure à prendre des moyens pour conserver notre commerce du Levant. » A cette époque donc il pensait déjà à l'expédition d'Égypte. Mais, pour avoir quelques chances de succès, il fallait attirer l'attention de l'Angleterre d'un autre côté : c'est pour cela qu'il décida le Directoire à ordonner, sur les côtes de l'Ouest et du Nord, la réunion d'une armée, appelée *armée d'Angleterre*, destinée soi-disant à franchir la Manche et dont le commandement, confié provisoirement à Desaix, devait lui revenir.

Plusieurs corps de l'armée d'Italie furent désignés pour faire partie de cette armée. Les régiments de dragons, entre autres, de la division Dumas, reçurent l'avis de se tenir prêts à retourner en France.

Cet ordre arrivait d'autant plus à propos pour le général que des affaires pressantes le rappelaient en France et que, sur un refus de Berthier de le laisser aller à Paris, il avait offert de nouveau sa démission. Il conduisit sa division jusqu'à Lyon. De là, elle devait se rendre à Nantes. Estimant sa présence inutile pour ce trajet, il remit le commandement au général Walther et partit pour Paris, bien résolu à demander à Bonaparte la permission qu'on ne lui envoyait pas.

Il reçut enfin cette autorisation et se rendit à Villers-Cotterets, où il put se reposer un peu de ses fatigues. Sa santé, du reste, était ébranlée. Dans toutes ses lettres écrites à cette époque, nous le voyons s'en plaindre. Il se soignait et d'autant mieux qu'il n'allait pas tarder à repartir. Le 12 février, il reçut, en effet, une lettre très

élogieuse que le général Desaix, commandant par intérim de l'armée d'Angleterre, lui écrivait pour lui annoncer qu'il allait servir à cette armée.

Le général le remercia et lui demanda un congé que Desaix s'empressa de lui accorder. Dumas vint aussitôt à Paris afin de voir Bonaparte. Celui-ci ne l'ayant pas reçu, le général lui écrivit, le 26 février 1798, ce simple mot :

« Décidé à ne plus me présenter chez vous d'après la manière dont j'ai été reçu par votre portier et un guide de planton, et cela d'après votre consigne, m'ont-ils dit, je vous prie de m'assigner un rendez-vous, afin de n'être plus humilié en présence du public.

« ALEX. DUMAS. »

De retour à Villers-Cotterets, il passa son temps à préparer la campagne à laquelle il pensait prendre part, en étudiant les cartes de l'Angleterre et en donnant les ordres les plus complets pour hâter l'instruction des dragons qui composaient sa division. Il avait annoncé

son arrivée à Caen pour le 9 avril, mais il reçut l'ordre de se diriger sur Toulon où il arriva vers la fin d'avril. Bonaparte réunissait l'armée qu'il allait transporter en Égypte et choisissait lui-même tous les officiers généraux qui devaient prendre part à l'expédition. De l'armée du Rhin il faisait venir Kléber, Desaix, Reynier, et, se souvenant du Tyrol, il confiait à Dumas le commandement de la cavalerie.

CHAPITRE XV

L'ÉGYPTE

La traversée. — Le débarquement. — Alexandrie. — Le Caire. — Découragement général. — Tristesse de Dumas. — Dumas découvre un trésor. — Insurrection du Caire. — Départ d'Égypte.

« ARMÉE D'ANGLETERRE.

« Du quartier général, de *Malte, le 30 prairial*, an 6e de la République française une et indivisible. (18 février 1798.)

« Alexandre Dumas, général de division,

à *sa digne et vertueuse épouse.*

« Je charge, ma bien-aimée, le citoyen Bouchard, qui a vu peut-être plus clair que bien d'autres sur la démission qu'il m'a prié de solliciter pour lui, d'une lettre pour toi, et je

crois que tout homme prudent devrait prendre le même parti car le secret qui règne sur un projet aussi gigantesque doit donner à réfléchir et d'une manière très sérieuse. Mais n'importe ! pour n'être pas encore blâmé par vous, je suivrai comme tous mes camarades ma carrière en aveugle, car il est plus question ici de déportation que d'expédition. Je me risque à tout car je n'ai rien à me reprocher. La mode a pris déjà ici de ne destituer que ceux que l'on connaît patriotes et cela arrive tous les jours.

« Je n'ai pas voulu, ma bonne amie, t'affliger dans ma lettre d'ici, en date du 25, en t'apprenant que le pauvre Nicolas, par son imprudence et étant saoul, en jouant avec le domestique de Lambert, est tombé à la mer, à neuf heures du soir, s'est noyé sans que l'on puisse lui donner aucun secours. Je t'assure que j'ai bien souffert de cet événement. Je suis on ne peut plus embarrassé. Je suis sans domestique. Toutes mes affaires absolument à la débandade et ne sachant comment faire.

« Je ne puis te rien dire sur ce qu'a déjà

éprouvé mon moral et mon physique. Mais qu'importe ! je crois toujours que c'est pour le bonheur de mon pays. Cette idée me fera supporter patiemment tout ce que j'éprouverai encore. Je ne puis trop te recommander mon enfant et mes chers parents. Aussitôt que je pourrai t'envoyer de l'argent, je le ferai. Cela m'est impossible pour le moment. Tu donneras, lorsque tu seras à même, au père de Nicolas, une centaine d'écus.

« Adieu. Je ne saurais trop te recommander nos intérêts et l'éducation de notre chère enfant. Nous partons dans une demi-heure pour aller je ne sais où. Dis au voisin, au cousin et à tous nos parents et amis mille choses honnêtes. Je vous (embrasse) tous et par-dessus tout suis et serai toute ma vie votre meilleur ami.

« Alex. Dumas. »

Le découragement, on le voit, commençait à gagner cet homme fort, comme il devait, dans la suite, en gagner bien d'autres, et l'on était à peine au début de l'expédition !

Après avoir enlevé Malte sans coup férir, le 1er juillet, l'escadre française jetait l'ancre à trois lieues d'Alexandrie.

On était encore loin des côtes, la mer était mauvaise. Bonaparte cependant, craignant, d'après les renseignements de notre consul, un retour immédiat des Anglais, résolut de commencer aussitôt le débarquement. Après bien des difficultés, après la perte même d'une chaloupe, les premières troupes descendirent à terre.

A une heure du matin, le 2 juillet, le général en chef débarquait avec son état-major. A quatre heures, 4,300 hommes étaient réunis. Bien qu'il n'eût encore ni artillerie, ni cavalerie, Bonaparte résolut de marcher sur Alexandrie dont on était séparé par un désert de trois lieues. Il disposa sa petite troupe en trois colonnes et prit lui-même le commandement de l'avant-garde.

Le général Dumas était descendu à terre un des premiers. Mais tous ses hommes restant encore à bord, il se contenta de prendre à la main son fusil de chasse et de marcher à l'avant-garde, en tête des grenadiers de la 4e légère.

A huit heures, on arriva devant Alexandrie, après avoir été inquiété très légèrement par quelques Arabes et quelques mameluks qui voltigeaient autour de nos troupes. Une poignée de janissaires défendait la ville. La résistance fut courte. Une attaque vigoureuse, dirigée sur plusieurs points à la fois, réussit parfaitement, en sorte que dans la soirée nous étions maîtres de la place et du port.

Pendant cette journée, le débarquement continua. Quand arriva le tour de la cavalerie, afin d'aller plus vite, on jeta par-dessus bord une partie des chevaux qui nagèrent rapidement jusqu'à terre. Il est vrai que les chevaux n'étaient pas en grand nombre, car on comptait remonter en Égypte la plupart des cavaliers.

Le premier soin de Bonaparte fut de mettre la ville à l'abri d'un coup de main et de faire mouiller la flotte dans la rade. Alexandrie devait être notre base d'opérations, jusqu'au moment du moins où nous serions maîtres du Caire. Cette dernière ville, en effet, par sa position à l'entrée de la vallée supérieure du Nil, par ses

approvisionnements importants, par la grosse influence morale que devait donner sa conquête, devenait notre objectif. Mais que de fatigues et de peines à supporter avant d'arriver sous ses murs !

Entre Alexandrie et Damanhour s'étend un désert affreux. De loin en loin un puits d'eau saumâtre. Parfois autour quelques mauvaises masures que l'on nomme des villages. Et pas un arbre, pas une herbe. Toujours un sable brûlant. Voilà ce qu'avait à traverser l'armée, sous l'effroyable soleil de juillet.

Cette marche fut horrible. Les soldats, habillés avec leurs uniformes d'Europe, chargés de leurs sacs, emportant pour cinq jours de vivres, tombaient accablés par la chaleur. A la première étape, mourant de soif, ils burent tout le rhum que l'on avait eu l'imprudence de leur distribuer. Le soleil aidant, ils furent bientôt ivres. Ne sentant plus alors la faim, ils jettèrent hors de leurs sacs les vivres qui les alourdissaient, si bien que le lendemain ils n'eurent plus rien à manger. Il fallut marcher cependant, marcher

encore, sans découvrir de vivres, sans avoir une goutte d'eau. Quand on atteignit Damanhour, le 9 juillet, l'armée entière se traînait misérablement. Dans cette ville on espérait trouver quelques approvisionnements : les habitants avaient disparu, emportant tout. A grand'peine, on se procura quelques légumes, quelques citrouilles et un peu de froment battu.

Le découragement gagna tout le monde. Les hommes murmurèrent, les officiers se plaignirent tout haut, les généraux commencèrent à se lamenter. « On vit, dit Belliard dans son histoire de l'expédition d'Égypte, on vit, dans un moment de désespoir, Dumas, Lannes et Murat eux-mêmes jeter leurs chapeaux sur le sable et les fouler avec colère sous leurs pieds. Ils disaient tous qu'on les avait sacrifiés, que le général en chef lui-même était la dupe du Directoire et qu'il s'était laissé déporter comme un bon enfant. »

Desaix se plaignait. Desaix, Lannes, Murat, Dumas! les plus braves parmi les braves! on juge de ce que disaient les autres! Une réunion

de plusieurs généraux, sous la tente de Dumas, faillit avoir de gravés conséquences. Le général, sans mauvaise intention, avait prié quelques-uns de ses camarades de partager avec lui trois pastèques qu'il s'était procurées avec beaucoup de peine. On parla naturellement de l'expédition, et chacun, au bout de peu de temps, laissa exhaler sa mauvaise humeur. Pourquoi était-on venu dans ce pays? Quel était le but du Directoire? Était-ce de se débarrasser des meilleurs généraux de la République? Craignait-on l'ambition de quelqu'un? ou bien peut-être ne servait-on pas cette ambition? Bonaparte ne les avait-il pas entraînés à sa suite dans une campagne folle pour s'élever un trône dans ces régions lointaines?

On était entre amis : on parla donc librement, chacun disant ce qu'il avait au fond du cœur, et, comme il se passe également entre amis, il se trouva quelqu'un, un de ceux probablement qui avaient le plus mangé des excellentes pastèques, qui dénonça à Bonaparte cette réunion, en lui prêtant un caractère séditieux et prémédité qu'elle n'avait nullement. Sur le moment, Bona-

parte ne dit rien et se contenta d'être très froid vis-à-vis du général. Plus tard seulement, à Gizeh, eut lieu, entre Dumas et lui, une explication des plus vives, dans laquelle le général se défendit énergiquement, mais qui amena entre eux un désacord que Bonaparte n'oublia jamais.

Après deux jours de repos à Damanhour, l'armée reprit la route du Caire.

Pendant sept jours encore, on marcha, au milieu de mille difficultés; on avança lentement, au prix de mille souffrances. Enfin, le 20 juillet, après bien des angoisses, bien des privations, on arriva en vue du Caire. Mourad Bey y avait précédé l'armée française, réunissant tous ses moyens, appelant à lui tous ses mameluks pour nous disputer le passage. Avant d'entrer au Caire, il fallait balayer cette masse de cavaliers, « moins à craindre en ligne que dans une déroute, » dit Jomini : Bonaparte le fit à la bataille des Pyramides.

Après un événement important, comme le fut cette bataille, il est intéressant de voir l'effet produit sur les témoins, alors que ces témoins

racontent ce qu'ils ont vu et ne disent pas encore ce que, dans la suite, ils ont appris par l'histoire. Les mémoires, en effet, comme les rapports officiels, ont le grave inconvénient, le plus souvent, d'embellir les faits, d'exagérer certains côtés, d'en atténuer d'autres, parce que celui qui les écrit cherche toujours, même parfois malgré lui, à mettre plus en lumière ce qui a tourné à son avantage. Voici ce que, quelques jours après son entrée au Caire, Dumas écrivait à Kléber :

« ...Nous avons eu combat le jour de notre arrivée sur le Nil, à la hauteur du Caire. Les mamelouks, qui sont pleins d'esprit, ont eu celui de passer de la rive droite sur la rive gauche du Nil. Il va sans dire qu'ils ont été rossés et que nous leur avons f... le c... dans le fleuve. Cette bataille se nommera, je crois, celle des Pyramides. Ils ont perdu sept à huit cents hommes sans exagération aucune ; une grande partie de ce nombre se noya en voulant passer le Nil à la nage... »

Le 25 juillet, le quartier général s'établit au

Caire. L'armée fut cantonnée dans la ville et autour.

Le 1er août, Nelson détruisit notre flotte à Aboukir. Ce désastre bloquait nos troupes en Égypte : l'armée fut consternée. Bonaparte lui-même, prisonnier dans sa conquête, ne put retenir son désespoir, mais bientôt son énergie reprit le dessus, et, sans savoir comment il reviendrait en France, il ne songea qu'à compléter sa victoire. Il commença par se débarrasser d'Ibrahim Bey, puis, laissant à Desaix le soin de conquérir la haute Égypte, il revint au Caire où il s'occupa de la réorganisation du pays.

Dumas était au Caire, avec l'état-major général. Les fonctions de commandant de la cavalerie consistaient surtout à reformer les régiments, à remonter les cavaliers qui, venus de France sans chevaux pour la plupart, recevaient des chevaux arabes, à envoyer à droite et à gauche de petits détachements pour calmer une insurrection, pour escorter un convoi. Ce rôle ne convenait nullement à son activité. De là ses tristesses. Toujours gai sur le champ de bataille,

le spleen l'attendait dans l'inaction. Au repos, sa nature de créole reprenait le dessus et les idées noires l'envahissaient rapidement. Nous en donnerons comme preuve cette lettre qu'il écrivit à sa femme et que les Anglais saisirent, mais qu'ils laissèrent cependant arriver en France.

« Au Caire, le 30 Thermidor, 6e année.

« Je hasarde, ma bien-aimée, de remettre au citoyen Veissière, chef d'escadron du 18e régiment de dragons, de remettre cette lettre, mais bien incertain qu'elle te parvienne. Je ne puis et ne dois te dire seulement que je me porte maintenant assez bien, car il a fallu que tout le monde paye le tribut dans ce pays maudit (c'est ainsi que l'a nommé Moyse)... Sois heureuse s'il t'est possible, car pour moi les plaisirs sont éteints ici, à moins que je ne puisse un jour revoir la France, mais quand?...

« J'ai reçu tes lettres du 19 prairial. Si nos vaisseaux n'ont pas été pris, tu as dû recevoir de moi deux lettres de Malte, une par un courrier

et l'autre par le frère de la citoyenne Foucault qui est porteur de mon portrait, que l'on m'a fait pendant la traversée, une lettre à un courrier d'Alexandrie et la quatrième du Caire. Je désirerais t'envoyer de l'argent, mais rien n'est si peu sûr, car la Méditerranée est infestée d'Anglais. Ainsi donc, fais-toi payer par ceux qui me doivent, pour te fournir les moyens d'exister.

« Adieu. Je désirerais beaucoup pouvoir te dire tout ce qui existe dans mon cœur, mais il faut se taire et s'étouffer dans sa douleur. Embrasse mon trop cher enfant, maman, mon père et tous nos parents et amis.

« Le tien pour la vie.

« Envoie toutes tes lettres pour moi au citoyen Lamare, au Directoire, que Daulet connaît. Dis-leur bien des choses. »

Et sur une autre page :

« Le citoyen Veyssière souhaite le bonjour à la citoyenne Dumas. Il la prévient de n'être pas

surprise si elle trouve sa lettre décachetée. Le porteur est fait prisonnier par les Anglais. »

Pendant son séjour au Caire, en faisant des travaux dans la maison qu'il habitait et qui avait appartenu à un bey, Dumas découvrit un trésor que, dans sa fuite, le propriétaire avait abandonné. Il l'envoya aussitôt à Bonaparte avec cette lettre :

« Citoyen général,

« Le léopard ne change pas de peau, l'honnête homme ne change pas de conscience.

« Je vous envoie un trésor que je viens de trouver et que l'on estime à près de deux millions.

« Si je suis tué, ou si je meurs ici de tristesse, souvenez-vous que je suis pauvre et que je laisse en France une femme et un enfant.

« Salut et fraternité,

« ALEX. DUMAS. »

Cette lettre produisit un grand effet et Bonaparte accepta l'argent avec d'autant plus de reconnaissance que l'armée en avait un pressant besoin et que pour s'en procurer on venait de frapper d'un droit d'enregistrement les concessions de propriétés faites depuis l'arrivée, ce qui soulevait la colère des Turcs et des Arabes concessionnaires de grands terrains. Peu à peu, en effet, une conspiration se forma, se développa, et elle éclata enfin le 21 octobre, au matin.

Dumas, un peu souffrant, était encore couché quand Dermoncourt lui annonça brusquement l'insurrection. En une seconde il fut debout, et, saisissant son sabre, sans presque se vêtir, il descendit, sauta sur un cheval sans selle et s'élança dans la rue, ralliant tous les hommes qu'il rencontrait. A la tête de la petite troupe ainsi formée, il fondit au milieu des insurgés, qui, terrifiés par la vue de ce géant à demi-nu, s'enfuirent de tous côtés. En peu de temps, il déblaya ainsi la trésorerie et dégagea les membres de l'Institut.

Dans cette journée l'insurrection fut enrayée. Pendant la nuit, Bonaparte prit des mesures pour l'étouffer complètement, et, au point du jour, Dumas reçut l'ordre de s'emparer de la grande mosquée, dans laquelle s'étaient retirés les principaux chefs.

« Les portes, dit Alexandre Dumas, furent brisées à coups de canon, et mon père, lançant son cheval au grand galop, entra le premier dans la mosquée.

« Le hasard fit qu'en face de la porte, c'est-à-dire sur la route que parcourait dans sa course le cheval de mon père, se trouvait un tombeau élevé de trois pieds, à peu près. En rencontrant cet obstacle, le cheval s'arrêta court, se cabra, et, laissant retomber ses deux pieds de devant sur le tombeau, demeura un instant immobile, les yeux sanglants et jetant la fumée par les naseaux.

« — L'ange ! l'ange ! crièrent les Arabes.

« Leur résistance ne fut plus que la lutte du désespoir chez quelques-uns, mais chez la plupart la résignation au fatalisme.

« Les chefs crièrent :

« — *Aman* (pardon)!

« Mon père alla rendre compte à Bonaparte de la prise de la mosquée. Celui-ci connaissait déjà les détails; il reçut parfaitement mon père, avec lequel l'envoi du trésor avait commencé de le raccommoder.

« — Bonjour, Hercule! lui dit-il; c'est toi qui as terrassé l'hydre.

« Et il lui tendit la main.

« — Messieurs, continua-t-il en se retournant vers ceux qui l'entouraient, je ferai faire un tableau de la prise de la grande mosquée. Dumas, vous avez déjà posé pour la figure principale.

« Le tableau fut en effet commandé à Girodet; mais à ce tableau, on se le rappelle, il n'y a, pour figure principale, qu'un grand hussard blond, sans nom et presque sans grade; c'est lui qui tient la place de mon père, qui, huit jours après l'insurrection du Caire calmée, se brouilla de nouveau avec Bonaparte, en insistant plus que jamais pour revenir en France.

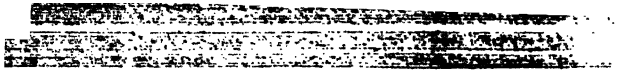
« En effet, tiré un instant, par l'insurrection du Caire, de cette nostalgie à laquelle il s'était laissé aller, mon père y retomba bientôt. Un dégoût profond de toute chose s'était emparé de lui avec le dégoût de la vie, et, malgré les conseils de ses amis, il insista obstinément pour que Bonaparte lui accordât son congé.

« Dans une dernière entrevue qu'il eut avec mon père, Bonaparte tenta un dernier effort pour le déterminer à rester; il alla même jusqu'à lui dire qu'un jour ou l'autre lui-même passerait en France, et lui promettre de le ramener avec lui. Rien ne put calmer ce désir de départ, devenu une véritable maladie.

« Malheureusement, Dermoncourt, le seul homme qui eût quelque influence sur mon père, était retourné à son régiment et stationnait à Belbeys. Lorsqu'il apprit que le départ de son général était arrêté, il accourut au Caire et se rendit chez lui. Il trouva l'appartement démeublé, et mon père faisant une vente des objets qui lui étaient inutiles.

« Avec l'argent de cette vente, mon père

ıeta quatre mille livres de café moka, onze ɜvaux arabes, dont deux étalons et neuf nents, et fréta un petit bâtiment nommé *la lle Maltaise.* »



CHAPITRE XVI

ROYAUME DE NAPLES

« Rapport fait au gouvernement français par le général de division Alexandre Dumas, sur sa captivité à Tarente et à Brindes, ports du royaume de Naples. »

« Parti du port d'Alexandrie dans la soirée du 17 ventôse an VII, sur le bâtiment *la Belle Maltaise*, avec le général Manscourt, le citoyen Dolomieu et beaucoup d'autres Français, militaires ou employés de l'armée d'Égypte, tous munis de congés du général Bonaparte, j'espérais, à la faveur d'un vent favorable et grâce à la renommée d'excellent voilier qu'avait notre bâtiment, échapper à la flotte anglaise et arriver en dix ou douze jours dans un port de France.

Cet espoir était d'autant mieux fondé que le capitaine maltais qui le commandait — ce capitaine se nommait Félix — m'avait assuré qu'avec quelques réparations de peu d'importance son navire pouvait tenir la mer dans les plus mauvais temps. Nous avions débattu ensemble le prix de ces réparations : il était fixé à soixante louis, je lui en avais donné cent. J'avais donc tout lieu de croire que ces réparations avaient été consciencieusement faites; malheureusement, il n'en était rien.

« Il faut dire aussi qu'à peine sortis du port, la mer se déclara contre nous. Dès la première nuit, un grand vent nous assaillit, et, quand le lendemain, après une nuit de tempête, le jour parut, nous nous aperçûmes que notre bâtiment faisait eau.

« Nous étions déjà à quarante lieues d'Alexandrie; il nous était impossible, vu le vent contraire, de remettre le cap sur l'Égypte; nous résolûmes de continuer notre route en livrant au vent le plus de voiles possible.

« Mais plus nous allions vite, plus nous fati-

guions le bâtiment, plus les voies d'eau devenaient considérables, et plus enfin il devenait impossible de les combattre.

« Le troisième jour de notre navigation, la situation était presque désespérée.

« Ce jour-là, on jeta successivement à la mer les dix pièces de canon qui armaient notre bâtiment et qui faisaient notre défense.

« Le lendemain, on y jeta neuf de mes chevaux arabes, puis tous les ballots de café, et jusqu'à nos malles et à celles des autres passagers.

« Malgré cet allégement, le navire s'enfonçait de plus en plus; on prit hauteur, on s'aperçut qu'on était à l'entrée du golfe Adriatique, et, dans un conseil tenu par les marins et les officiers qui se trouvaient à bord, il fut décidé que l'on gagnerait, sans perdre un seul instant, la terre la plus proche et le port le plus voisin.

« Cette terre, c'était la Calabre; ce port, c'était Tarente.

« Le dixième jour, on eut connaissance de la terre. Il était temps! vingt-quatre heures de

navigation de plus, et le navire sombrait sous voiles.

« Je donnai l'ordre de mouiller à une petite île qui gisait à une lieue de la ville à peu près. Comme nous venions d'Égypte, nous avions une quarantaine à faire, et, croyant le pays de Naples un pays ami, je tenais à me conformer aux lois sanitaires et à n'inspirer aux populations de la Calabre aucune crainte de peste.

« A peine fûmes-nous mouillés, que j'envoyai le patron du bâtiment avec une lettre adressée au gouverneur de la ville. Cette lettre lui disait qui nous étions, lui exprimait notre détresse, et réclamait de son humanité tous les secours qu'il pouvait avoir à sa disposition, secours dont nous avions le plus pressant besoin.

« Deux heures après, le capitaine était de retour; il rapportait une réponse verbale du gouverneur. Cette réponse nous invitait à débarquer en toute confiance. La seule condition qui fût mise à notre débarquement était de faire quarantaine.

« Cette condition allait d'elle-même. Personne

de nous ne songea à la combattre, et nous nous réjouîmes de cet heureux dénoûment à une situation si précaire.

« Entrés dans le port, on nous fit descendre les uns après les autres et fouiller par quatre capitaines napolitains, dont les bâtiments avaient été brûlés devant Alexandrie, et à qui j'avais donné passage sur *la Belle Maltaise*, par pure humanité.

« Ce premier traitement nous parut étrange. Cependant nous étions si loin de concevoir des soupçons, que nous l'attribuâmes à la rigueur des lois sanitaires, et que nous ne fîmes aucune résistance à ce qu'il s'exécutât.

« A la suite de cette visite, on nous entassa confusément, généraux, officiers, passagers, matelots, dans une chambre si étroite, que personne de nous n'osa, en se couchant, empiéter sur les droits de son voisin.

« Nous passâmes ainsi le reste de la journée et la nuit.

« Le lendemain, on mit à terre ce qui restait de nos effets et de nos équipages, et l'on s'em-

para de nos lettres, de nos papiers et de nos armes.

« Mes deux chevaux ne furent pas oubliés dans la confiscation, quoique pendant deux mois on m'en fît payer la nourriture, en me laissant croire qu'ils me seraient rendus.

« Quarante-huit heures s'écoulèrent encore, pendant lesquelles nous demeurâmes entassés dans notre chambre. Enfin, le troisième jour, sur mes réclamations et à prix d'argent, on nous donna, au général Manscourt, à Dolomieu et à moi, une chambre particulière pour y achever notre quarantaine.

« Sur ces entrefaites, on nous annonça la visite du fils du roi de Naples.

« Introduite près de nous, l'altesse royale s'informa de la santé des généraux Bonaparte et Berthier, et de la situation de l'armée d'Égypte.

« Puis elle nous quitta brusquement sans nous dire adieu.

« Ces étranges façons, jointes au mauvais italien qu'il parlait, nous donnèrent quelques doutes sur son identité.

« Huit jours après, les membres du gouvernement vinrent nous annoncer que, par l'ordre du prince François, nous étions déclarés prisonniers de guerre.

« Nous ne nous étions pas trompés.

« Voici ce qu'était ce prétendu prince François :

« Quatre aventuriers corses avaient résolu de soulever les populations en faveur des Bourbons ; mais, connaissant la lâcheté proverbiale du prince François, ils résolurent d'agir en son nom.

« L'un d'eux devait se donner pour lui.

« C'était un nommé Corbara, vagabond sans aveu, mais brave.

« Les autres, qui se nommaient de Cesare, Boccheciampe et Colonna, devaient passer : Colonna, pour le connétable du royaume ; Boccheciampe, pour le frère du roi d'Espagne ; et de Cesare, pour le duc de Saxe.

« Maintenant, qu'étaient ces hommes qui prenaient ces titres pompeux?

« De Cesare, un ancien domestique à livrée ;

« Boccheciampe, un ancien soldat d'artillerie, déserteur ;

« Et Colonna, une espèce de vagabond, comme Corbara, son ami et son compatriote.

« C'était à Montjari, dans la maison de l'intendant Girunda, que toute cette comédie avait été nouée.

« Girunda, qui, en sa qualité d'intendant, était censé connaître l'héritier de la couronne, avait, lui, pour mission de précéder les quatre aventuriers en les annonçant sous les divers noms et les différents titres qu'ils avaient pris.

« Grâce à ces précautions, le voyage des faux princes fut un triomphe, et, devant eux, derrière eux, autour d'eux, toute la population se souleva.

« En attendant, le prétendu prince François agissait en dictateur, cassant des magistrats, nommant des gouverneurs de ville, levant des contributions, et tout cela, il faut l'avouer, plus intelligemment peut-être et à coup sûr plus hardiment que ne l'eût fait le véritable héritier de la couronne.

« Deux incidents qui eussent dû perdre nos aventuriers contribuèrent, au contraire, à augmenter le crédit dont ils jouissaient.

« D'abord, l'archevêque d'Otrante connaissait personnellement le prince François. L'archevêque d'Otrante, prévenu par Girunda, reçut la fausse altesse royale comme il eût reçu le vrai prince, et, pour Otrante, tout fut dit.

« Ensuite, pendant son séjour à Tarente, les deux vieilles princesses, tantes de Louis XVI, qui venaient de Naples et qui allaient en Sicile, poussées par le gros temps, vinrent relâcher dans le port. Elles apprirent que leur parent était là, et demandèrent naturellement à le voir. Force fut au faux prince de se présenter à ses prétendues tantes ; mais les deux vieilles princesses, ayant appris dans quel but Corbara jouait ce personnage, et songeant au bien qui ressortait pour le parti bourbonien de cette comédie, prêtèrent les mains au mensonge et contribuèrent même, par les démonstrations qu'elles donnèrent de leur amitié au prétendu petit-fils

de Louis XIV, à le populariser dans l'esprit des Calabrais (1).

« Voilà quel était l'homme qui disposait de notre destinée et qui nous déclarait prisonniers de guerre.

« En nous faisant cette déclaration au nom de la fausse altesse, on nous avait promis positivement que, lors de notre mise en liberté, nos

(1) « Cette assertion serait presque incroyable, si on ne la retrouvait reproduite dans les mêmes termes, à peu près, sous la plume du général Coletta.

« Ces imposteurs se dirigèrent vers la ville de Tarente ; mais lorsqu'ils y furent arrivés, ils virent aborder le vaisseau qui portait de Naples en Sicile les vieilles princesses de France. Nos aventuriers ne se déconcertèrent point, et Corbara, s'étant fait précéder par un message qui révélait aux princesses les effets merveilleux de la crédulité du peuple, se rendit, avec une pompe royale et l'assurance d'un parent, auprès de ces dames. Les princesses, malgré la fierté naturelle à la race des Bourbons, accueillirent en petit-fils cet aventurier obscur, et, croyant servir ainsi la cause du roi, lui donnèrent le titre d'altesse et lui prodiguèrent des témoignages de respect et d'affection. »

(Histoire de Naples de 1734 à 1825, par Coletta.)

(Note d'Alexandre Dumas père.)

ıes, nos chevaux et nos papiers nous seraient ılement rendus.

Avec les intentions que l'on avait sur nous, pouvait impunément nous promettre tout ı.

J'insistai pour voir une seconde fois l'altesse ale, et lui demander des explications sur cette ıtivité à laquelle je ne comprenais rien, igno- t la reprise des hostilités entre Naples et la ınce ; mais il va sans dire que Son Altesse yale ne se prodiguait pas ainsi.

Je lui écrivis alors ; mais, d'après l'explica- ı que je viens de donner, on comprend que lettre resta sans réponse.

Un mois environ après cette visite, et nme je ne sais dans quel but on nous faisait ıérer notre prochain renvoi en France, arriva ɔ lettre du cardinal Ruffo, dont communi- ion nous fut donnée.

Cette lettre nous invitait, le général Mans- ırt et moi, à écrire aux généraux en chef des nées de Naples et d'Italie pour traiter du tel de notre échange contre il signor Boc-

checiampe, qui venait d'être fait prisonnier et conduit à Ancône. La lettre ajoutait que le roi de Naples faisait plus de cas de ce signor Boccheciampe, seul, que de tous les autres généraux napolitains, prisonniers de guerre, soit en Italie, soit en France.

« Nous adressâmes, en conséquence, au cardinal les lettres nécessaires; mais le cardinal, ayant appris que Boccheciampe avait été, non pas fait prisonnier, mais tué, la négociation, qui ne pouvait plus avoir le résultat attendu, demeura sans effet.

« Bien plus, un matin, le gouverneur civil et politique de Tarente et le commandant militaire se firent introduire près de nous, et nous déclarèrent qu'ils avaient ordre de nous faire transporter à l'instant même, le général Manscourt et moi, au château.

« Cet ordre reçut immédiatement son exécution.

« Le lendemain, à force d'instances, nous obtînmes que nos domestiques vinssent nous rejoindre.

« Ce fut ainsi que nous fûmes séparés de Dolomieu, qu'attendait une captivité non moins terrible que la nôtre (1).

« A notre arrivée au château, on nous donna à chacun une chambre séparée.

« A peine installés, nous fîmes venir le gouverneur; nous lui racontâmes la proposition faite par le cardinal Ruffo, et nous lui demandâmes conseil sur ce que nous avions à faire.

« Il nous invita, notre lettre étant restée sans réponse, à en écrire une nouvelle; ce que nous fîmes à l'instant même: un bâtiment en partance

(1) « Transporté dans les prisons de Naples, Dolomieu réclamait de son geôlier quelque adoucissement à sa position.

« Le geôlier refusa ce que lui demandait l'illustre savant.

« — Prends garde! lui dit celui-ci, avec de pareils traitements, je sens que je n'ai plus que quelques jours à vivre.

« — Que m'importe! répondit le geôlier, je ne dois compte que de vos os.

« Dolomieu mourut deux ans après sa sortie de prison. »

(Note d'Alexandre Dumas père.)

devait s'en charger et la remettre au général d'Anciera, commandant de Messine.

« Il va sans dire que nous n'eûmes pas plus de nouvelles de celle-là que de la première.

« Le surlendemain de mon entrée au château de Brindisi, comme je reposais sur mon lit, la fenêtre ouverte, un paquet d'un certain volume passa à travers les barreaux de ma fenêtre et vint tomber au milieu de ma chambre.

« Je me levai et ramassai le paquet : il était ficelé ; je coupai les cordelettes qui le maintenaient, et je reconnus que ce paquet se composait de deux volumes.

Ces deux volumes étaient intitulés le *Médecin de campagne*, par Tissot.

« Un petit papier, plié entre la première et la seconde page, renfermait ces mots :

« De la part des patriotes calabrais ; voir au mot *Poison*.

« Je cherchai le mot indiqué : il était doublement souligné.

« Je compris que ma vie était menacée ; je cachai les deux volumes de mon mieux, dans la

crainte qu'ils ne me fussent enlevés. Je lus et relus si souvent l'article recommandé, que j'en arrivai à connaître à peu près par cœur les remèdes applicables aux différents cas d'empoisonnement que l'on pourrait tenter sur moi.

« Cependant, durant les huit premiers jours, notre situation fut tolérable ; nous jouissions de la promenade devant la porte de notre logement, sur un espace d'environ trente toises. Mais, sous prétexte que les Français venaient de s'emparer de Naples, le gouverneur nous déclara, vers la fin de la première semaine, que la promenade nous était désormais interdite ; et, le même jour, nous vîmes des serruriers poser des verrous à toutes nos portes et des maçons exhausser les murs d'une cour de douze pieds de long sur huit de large qui nous restait pour prendre l'air.

« C'est alors que nous nous posâmes vainement ce dilemme : ou nous sommes prisonniers de guerre, et l'on nous doit le traitement alloué au grade de général prisonnier; ou nous ne

sommes pas prisonniers de guerre, et alors doit nous remettre en liberté.

« Pendant huit mois, nous fûmes obli de vivre à nos frais, rançonnés par tou monde et payant chaque objet le double d valeur.

« Au bout de huit mois, un ordre du roi n fut communiqué, par lequel il était accor chacun de nous dix carlins par jour.

« Cela faisait quatre francs dix sous, à près, de notre monnaie de France; et sur quatre francs dix sous, nous devions défr nos domestiques.

« On eût pu cependant doubler notre s la détermination étant prise de ne pas no payer longtemps.

« J'avais quitté l'Égypte à cause du ma état de ma santé. Mes amis, qui voyaient mes souffrances une nostalgie pure et sir criaient à la maladie imaginaire; moi se sentais malade réellement et me rendais co de la gravité de ma maladie.

« Une attaque de paralysie, qui me frap

joue gauche, vint malheureusement, quelques jours après mon entrée au lazaret, me donner raison contre les incrédules. J'avais alors à grand'peine obtenu d'être visité par un médecin, lequel se contenta de m'ordonner des remèdes tellement insignifiants, que le mal demeura stationnaire.

« Quelques jours après mon entrée au château, ce même médecin me vint visiter, sans être demandé cette fois.

« C'était le 16 juin, à dix heures du matin.

« J'étais au bain; il me conseilla un biscuit trempé dans un verre de vin, et se chargea de m'envoyer des biscuits. Dix minutes après, les biscuits promis arrivaient.

« Je fis comme il avait conseillé; mais vers les deux heures de l'après-midi, je fus violemment saisi de douleurs d'entrailles et de vomissements qui m'empêchèrent de diner d'abord, et qui en redoublant toujours d'intensité me mirent bientôt à deux doigts de la mort.

« Je me rappelai aussitôt les recommandations des patriotes et le mot *poison* souligné; je

demandai du lait. Une chèvre, que j'avais ramenée d'Égypte et qui était une distraction de ma captivité, m'en fournit par bonheur la valeur d'une bouteille et demie. La chèvre épuisée, mon domestique se procura de l'huile et m'en fit avaler trente ou quarante cuillerées; quelques gouttes de citron, mêlées à cette huile, corrigeaient ce que ce remède avait de nauséabond.

« Dès qu'il me vit en ce fâcheux état, le général Manscourt fit prévenir le gouverneur de l'accident qui venait de m'arriver, le priant d'envoyer chercher à l'instant même le médecin; mais le gouverneur répondit tranquillement que la chose était impossible, attendu que le médecin était à la campagne.

« Ce ne fut que vers huit heures du soir, et lorsque les instances de mon compagnon de captivité prirent le caractère de la menace, qu'il se décida enfin à venir avec lui dans ma prison; il était accompagné de tous les membres du gouvernement et escorté de douze soldats armés.

« Ce fut avec cet appareil militaire, contre lequel Manscourt protesta de toute la hauteur de son courage et de toute la force de sa loyauté, que la consultation me fut donnée.

« Sans doute le médecin, pour se présenter devant moi, avait besoin de toute cette force armée; car si bien soutenu qu'il fût en entrant dans ma chambre, il était lui-même pâle comme un mort.

« Ce fut alors moi qui l'interpellai, et si vivement, qu'il balbutia, me répondant à peine, et avec un tel embarras dans ses réponses, qu'il me fut facile de voir que, s'il n'était pas l'auteur du crime — et c'était probable, car cet homme n'avait aucun intérêt à ma mort — il en était du moins l'instrument.

« Quant aux remèdes à suivre, il m'en ordonna un seul, qui était de boire de l'eau glacée ou de sucer de la neige.

« A l'empressement que l'on mit à suivre l'ordonnance de ce misérable, je me défiai; et, en effet, au bout d'un quart d'heure de ce traitement, le mal avait tellement empiré, que je me

hâtai d'y renoncer et de revenir à mon huile et à mon citron.

« Ce qui me confirma dans cette croyance que j'étais empoisonné, ce fut, outre les douleurs d'entrailles et les vomissements qui avaient tous les caractères de l'empoisonnement par les matières arsénieuses, ce fut, dis-je, que je me rappelai avoir vu, à travers la porte ouverte, tandis que j'étais au bain et avant qu'il vînt à moi, le médecin s'approcher du général Manscourt, qui lisait dans la chambre voisine, et lui dire mystérieusement que nous devions être dépouillés comme l'avaient été nos compagnons; en conséquence, il se mettait à sa disposition, s'engageant, si nous avions quelques objets précieux, à nous les conserver jusqu'à notre sortie de prison, époque à laquelle il s'empresserait de nous les rendre.

« Il avait profité, pour faire cette proposition au général Manscourt, de l'absence d'un canonnier tarentin, nommé Lamarronne, qui était son complice, mais avec lequel il ne se souciait pas de partager nos dépouilles.

« Le lendemain, ma chèvre mourut... Elle m'avait sauvé la vie, il fallait la punir.

« Trois jours après, le médecin mourut. Il avait manqué son coup, il fallait prévenir son indiscrétion.

« Le médecin, le jour où il m'avait rendu visite, avait fait pour le général Manscourt, atteint d'une affection scorbutique, une ordonnance que celui-ci se garda bien de suivre, voyant l'état où m'avaient mis les biscuits envoyés par ce misérable; sans doute cette abstention lui sauva la vie.

« Mais sa mort était résolue comme la mienne; seulement, on eut recours pour lui à un autre moyen.

« Une poudre fut mêlée à son tabac, qui commença dès lors à lui donner de violents maux de tête et ensuite quelques attaques de folie. Le général Manscourt ne savait à quoi attribuer ces accidents, lorsque j'eus l'idée de visiter la boîte dans laquelle il enfermait son tabac. La poudre qu'on y avait mêlée était tellement corrosive, que le fond de la boîte était troué en

plusieurs endroits, et que des parcelles de fer-blanc, dans la proportion d'un vingtième à peu près, étaient mêlées au tabac.

« J'eus encore recours à mon *Médecin de campagne :* il recommandait la saignée. Le général Manscourt se fit tirer du sang à trois reprises différentes, et fut soulagé.

« Cependant, à la suite de mon empoisonnement, j'avais été atteint de surdité : un de mes yeux avait perdu complètement la faculté de voir, et la paralysie avait fait des progrès.

« Ce qu'il y avait de remarquable, et ce qui prouve la présence d'un agent destructeur, c'est que tous ces symptômes de caducité me frappèrent à trente-trois ans et neuf mois.

« Quoique l'essai que je venais de faire d'un premier médecin ne me donnât pas une grande confiance dans un second, l'état de marasme où j'étais tombé me força de recourir au gouvernement et de réclamer de nouveau le secours de la science.

« En conséquence, je fis venir ce second docteur et lui demandai si je ne pourrais pas con-

sulter un chirurgien français qui arrivait d'Égypte avec de nouveaux prisonniers ; mais ma demande me fut refusée et force me fut de me contenter du médecin du château.

« Ce médecin s'appelait Carlin, et parlait parfaitement français.

« Son début m'inquiéta : ce fut un déluge de protestations de dévouement, d'assurances de sympathies trop exagérées pour être vraies. Il m'examina avec la plus scrupuleuse attention, déclara que mes soupçons n'étaient pas fondés le moins du monde, et que j'étais atteint d'une maladie de langueur.

« Au reste, il désapprouvait en tous points le traitement que m'avait fait suivre le médecin mort, le traitant d'ignorant et d'imbécile, m'ordonnant des injections dans les oreilles, et me faisant prendre, tous les matins, une demi-once de crème de tartre.

« Au bout de huit jours, ma surdité, qui commençait à disparaître, était revenue, et mon estomac était tellement surexcité, que toute digestion était devenue impossible.

« Carlin me visitait régulièrement, parlait beaucoup, affectait un patriotisme exagéré et une grande sympathie pour les Français; mais comme toutes ses démonstrations, au lieu d'exciter ma confiance, me rendaient de plus en plus circonspect, le gouverneur inventa un moyen qu'il crut devoir être efficace : c'était de défendre à Carlin l'entrée de ma prison, sous prétexte qu'il me servait à entretenir des intelligences avec les patriotes italiens.

« J'avoue que je fus dupe de ce stratagème. Mon état empirait chaque jour; je réclamai Carlin de toutes mes forces; mais le directeur feignit la plus grande rigueur à son égard, et, le tenant toujours éloigné de moi, m'envoya un autre médecin.

« Celui-là, comme son prédécesseur, désapprouva complètement le régime que je suivais, disant que les injections d'oreilles qu'on me faisait faire, par exemple, n'étaient bonnes qu'à redoubler ma surdité, en irritant la membrane si délicate du tympan. En outre, il me fit préparer ui-même des potions qu'il m'apporta en me

venant visiter, et à la suite desquelles j'éprouvai un mieux sensible ; seulement, j'eus l'imprudence d'avouer ce mieux, et comme ce n'était point ma guérison que l'on voulait, le brave homme fut congédié après sa seconde visite. J'eus beau le redemander, le gouverneur répondit qu'il se refusait obstinément à me venir voir.

« Il me fallut donc me passer de médecin. Grâce au livre de Tissot, je continuai cependant de me traiter tant bien que mal. Mon œil seul allait en empirant. Enfin Manscourt se rappela, dans des conditions à peu près pareilles, avoir vu une guérison opérée avec du sucre candi réduit en poudre et soufflé dans l'œil sept ou huit fois par jour. Nous nous procurâmes du sucre candi et nous commençâmes ce traitement, qui avait au moins l'avantage de n'être pas difficile à suivre. J'en éprouvai une amélioration sensible, et, aujourd'hui, je n'ai plus sur cet œil qu'une légère taie qui, je l'espère, finira par disparaître tout à fait.

« Malheureusement, ma surdité et mes dou-

leurs d'estomac allaient empirant sans cesse. Force me fut donc de redemander Carlin, qui ne me fut rendu qu'à la condition que, dans nos conversations, il ne prononcerait pas un seul mot de français et, dans ses visites, serait toujours accompagné du gouverneur.

« Carlin, en me revoyant, me trouva si mal, qu'il demanda une consultation. Depuis longtemps, je désirais moi-même cette consultation et l'avais inutilement demandée. Elle me fut accordée enfin, et se composa de Carlin, d'un médecin de la ville, du chirurgien du château et d'un chirurgien français que j'obtins à force d'instances auprès du marquis de Valvo, ministre napolitain en mission à cette époque à Tarente.

« A la porte, et au moment d'entrer, le gouverneur arrêta le chirurgien français :

« — Vous allez voir votre général Dumas, lui dit-il, prenez bien garde de laisser échapper un seul mot français, ou sinon vous êtes perdu !

« Puis, tirant les six verrous qui nous tenaient prisonniers :

« — Vous voyez bien cette porte, dit-il, elle s'ouvre devant vous pour la première et la dernière fois !

« Alors tous entrèrent dans ma chambre et se réunirent autour de mon lit. Je cherchai des yeux le médecin français, ayant hâte de voir un compatriote, et, presque malgré moi, je fus forcé de reconnaître ce malheureux dans un pauvre diable exténué, à moitié nu et se présentant lui-même à moi avec l'aspect de la souffrance et de la douleur.

« Je lui adressai la parole ; mais à mon grand étonnement, il ne me répondit pas. J'insistai, même silence. J'interrogeai le gouverneur ; celui-ci balbutia quelques paroles sans suite.

« Pendant ce temps, le médecin français disait tout bas et vivement au général Manscourt :

« — Il m'est défendu, sous peine de mort, de parler au prisonnier !

« Carlin expliqua alors à ses confrères la cause et les développements de ma maladie, ainsi que le traitement qu'il avait jugé à propos de me faire suivre ; puis après une légère discussion dans

laquelle intervint à peine le médecin français, tant à cause de son ignorance de la langue italienne que de l'intimidation, suite naturelle des menaces du gouverneur, il fut convenu que je suivrais le traitement primitif, auquel on ajouterait seulement des pilules et des vésicatoires sur les bras, sur le cou et derrière les deux oreilles.

« Je me soumis à ce traitement, mais au bout d'un mois il avait fait sur moi de tels ravages que je fus obligé de l'abandonner. Pendant ce mois, j'avais été atteint d'une insomnie continuelle; j'étais empoisonné une seconde fois.

« J'appelai le médecin : je lui exposai tous les symptômes; je les lui rendis si visibles, si patents, que le gouverneur, présent à l'entretien, n'osait me regarder et détournait la tête; mais l'imperturbable Carlin tint bon, affirma que le traitement seul qu'il me faisait suivre pouvait me sauver, et, mes trente pilules étant épuisées, il m'en ordonna de nouvelles.

« Alors je fis semblant de me rendre, je promis de me conformer à l'ordonnance, et, le lende-

main, je reçus dix nouvelles pilules que je garde soigneusement pour les soumettre à l'analyse.

« Celles-là, sans doute, devaient opérer plus activement que les autres; car, en me quittant, il m'annonça qu'il partait pour la campagne, et me dit adieu, sous prétexte que, selon toute probabilité, j'aurais quitté moi-même Tarente à son retour.

« Huit jours après, quoique j'eusse complètement abandonné ce traitement fatal, je me sentis tout à coup frappé comme d'un coup de foudre, et je tombai sans connaissance au milieu de ma chambre.

« Je venais d'être atteint d'une violente attaque d'apoplexie.

« Le général Manscourt fit à l'instant même prévenir le gouverneur de l'accident qui venait de m'arriver, en réclamant le secours du chirurgien du château; mais le gouverneur, sans daigner se déranger de son repas, répondit tranquillement que le chirurgien était à la campagne, et qu'à son retour on me l'enverrait.

« J'attendis ainsi près de quatre heures.

« Pendant ce temps, la nature, abandonnée à elle-même, avait lutté, et j'avais repris quelque connaissance. Il est vrai que c'était juste ce qu'il en fallait pour sentir que je m'en allais mourant.

« En conséquence, rassemblant le peu de forces qui me restaient, j'ordonnai à une vieille femme qui faisait nos provisions d'aller dire au gouverneur que je savais parfaitement que le chirurgien n'était pas à la campagne, et que, s'il n'était pas près de moi dans dix minutes, je le prévenais que je me traînerait jusqu'à la fenêtre et crierais à toute la ville que j'étais empoisonné; ce qui n'étonnerait personne sans doute, mais ce qui du moins mettrais au grand jour son infamie.

« Cette menace eut son effet: cinq minutes après, ma porte s'ouvrit, et ce chirurgien, qui ne pouvait venir parce qu'il était à la campagne, entra.

« J'avais eu recours à mon Tissot, et j'avais vu que, pour le cas où je me trouvais, une abondante émission de sang était le seul remède. J'ordonnai donc impérieusement au médecin de me saigner.

« Mais, comme s'il ne devait obéir qu'à des

ordres supérieurs, il se retourna vers le commandant du château, comme pour lui en demander la permission. Sans doute il l'obtint, car il tira de sa poche un instrument de chirurgie ; seulement, au lieu que cet instrument fût une lancette, c'était une flamme à saigner les chevaux.

« Je haussai les épaules.

« — Pourquoi pas un poignard tout de suite ? lui dis-je. Ce serait plus tôt fait.

« Et j'étendis mon bras.

« Mais sans doute la première incision n'était pas suffisante, car ce ne fut qu'à la troisième ouverture que ce misérable me fit dans le bras qu'il atteignit enfin la veine et que le sang vint.

« Cette première attaque d'apoplexie fut, trois jours après, suivie d'une seconde pour laquelle le même chirurgien, appelé de nouveau, me fit, avec le même instrument, une seconde saignée. Seulement, celle-là, il jugea à propos de me la faire au pied, et si maladroitement ou si adroitement (car on craignait toujours que, grâce au secours des patriotes, nous ne nous évadassions), qu'un nerf fut attaqué et que, pendant plus de

trois mois, ma jambe enflait démesurément au bout de dix pas que je faisais.

« Cependant, comme le craignait le gouverneur, le bruit de ces infâmes traitements s'était répandu dans la ville. Un jour, une pierre tomba dans ma chambre, enveloppée d'un morceau de papier. Sur ce papier étaient écrits ces mots:

« On veut vous empoisonner, mais vous avez « dû recevoir un livre dans lequel nous avons « souligné le mot *poison*. Si vous avez besoin de « quelque remède que vous ne puissiez pas vous « procurer dans votre prison, laissez pendre « une ficelle à votre fenêtre, et, au bout de la « ficelle, on accrochera ce que vous deman- « derez. »

« Entre le papier et la pierre était roulée une longue ficelle armée d'un hameçon.

« Dès la nuit suivante, je laissai pendre la ficelle en demandant du kina pour me traiter, et du chocolat pour me nourrir.

« Dès la nuit suivante, j'eus ma provision faite de l'un et de l'autre.

« Grâce à ce traitement et à cette nourriture,

.e mal cessa de faire des progrès, et les attaques d'apoplexie disparurent; seulement, je restai estropié de la jambe droite, sourd de l'oreille droite, paralysé de la joue gauche et ayant l'œil droit presque perdu.

« En outre, j'étais en proie à de violents maux de tête et à de continuels bourdonnements.

« J'assistais enfin sur moi-même à cet étrange spectacle d'une nature vigoureuse pliant sous la lutte d'une destruction obstinée.

« Il y avait près de quinze mois que nous étions prisonniers à Tarente, et notre importance faisait qu'on s'occupait de nous dans la ville. On en arriva à reculer devant le scandale de notre mort. Toutes ces tentatives d'empoisonnement ne s'étaient pas faites sans transpirer dans la ville; les patriotes parlaient tout haut des infâmes traitements auxquels j'étais en butte. Il fut donc décidé, entre le marquis de la Squiave et les agents du roi de Naples à Tarente, de nous transférer au château maritime de Brindisi. Cette singulière disposition nous fut cachée avec soin; mais, si secrète qu'elle eût été tenue, les

patriotes en avaient été avertis, et trois ou quatre d'entre eux, en passant devant nos fenêtres, nous faisaient comprendre par leurs gestes que nous devions être transférés dans une autre prison, et que, sur la route, nous serions assassinés.

« J'appelai Manscourt, pour lui faire part de la nouvelle qui nous était transmise ; mais nous crûmes à un faux bruit et nous ne nous inquiétâmes point autrement de cet avis.

« Le même soir, vers onze heures, nous étions couchés, quand tout à coup ma porte s'ouvrit à grand fracas, et le marquis de la Squiave, avec une cinquantaine de sbires, entra et nous intima l'ordre de partir sur-le-champ pour Brindisi. Alors cet avertissement qui m'avait été donné dans la journée me revint à l'esprit; et, pensant que, puisque la première partie de cet avertissement qui concernait la translation était vraie, la seconde qui concernait l'assassinat devait être aussi vraie que la première, je trouvai que tout autant valait mourir tout de suite ; que, d'ailleurs, mourir en résistant, mourir dans une lutte,

mourir dans un combat, était préférable à mourir lentement, heure par heure, minute par minute. Je déclarai donc que je ne bougerais pas, qu'on m'enlèverait par force, mais que je me défendrais jusqu'à la dernière extrémité.

« A cette réponse, le marquis tira son sabre et s'avança vers moi.

« J'avais au chevet de mon lit une canne, avec un pommeau d'or massif, qu'on m'avait sans doute laissée parce qu'on prenait ce pommeau pour du cuivre. Je saisis ma canne, et, sautant à bas de mon lit, je tombai sur le marquis et sur toute cette canaille d'une si rude façon que le marquis lâcha son sabre et s'enfuit, et que tous ces misérables coquins, jetant couteaux et poignards, le suivirent en poussant de grands cris et cela, si vivement, qu'en moins de dix secondes ma chambre fut complètement évacuée.

« Je ne sais, du reste, comment eût tourné pour nous cet acte de rébellion, si l'armistice conclu à Foligno n'était venu mettre un terme à ce long supplice, auquel nous devions nécessairement finir par succomber. Mais comme le

gouvernement napolitain devait être infâme pour nous jusqu'au dernier moment, on se garda bien de nous annoncer la fin de notre captivité. Tout au contraire, avec des menaces nouvelles, avec un appareil formidable, et comme si on nous réunissait là pour nous y faire périr tous ensemble, on nous transféra à Brindisi tous tant que nous étions de Français à Tarente et dans ses environs.

« Ce fut seulement au moment d'être embarqués que nous sûmes l'armistice conclu et le cartel d'échange arrêté ; nous étions libres.

« Seulement, notre liberté, selon toute probabilité, ne serait pas de longue durée.

« On nous embarquait à Brindisi pour Ancône, et, cela, sur une mer couverte de voiles ennemies. L'Angleterre allait donc, selon toute probabilité, hériter de nous, et nous ne faisions que changer notre ancienne captivité contre une nouvelle.

« Je fis toutes ces observations au marquis de la Squiave, et protestai en mon nom et au

nom de mes compagnons contre cet embarquement.

« Mes protestations furent inutiles : on nous embarqua sur une felouque, et l'on fit voile pour Ancône.

« Il va sans dire qu'au moment de l'embarquement, je réclamai mes papiers, mes armes, mes chevaux, tous les objets qui m'avaient été volés enfin, et surtout mon sabre, auquel je tenais beaucoup, attendu qu'il m'avait été donné à Alexandrie par le général Bonaparte.

« A toutes mes réclamations, il me fut banalement répondu qu'on en référerait à Sa Majesté.

« J'ai su depuis qu'en effet cette réclamation avait été transmise au roi Ferdinand ; mais comme il chassait tous les jours avec mes fusils et mes chevaux, comme il trouvait que les fusils partaient bien et que les chevaux étaient bons coureurs, fusils et chevaux il garda tout.

« Nous arrivâmes à Ancône, ayant par

miracle échappé aux Anglais et aux Barbaresques.

« A Ancône, nous trouvâmes le général Watrin, qui, nous voyant dénués de tout (nous avions vendu pour vivre tout ce que nous possédions) nous offrit sa bourse.

« Cette bourse nous servit à nous vêtir d'abord et ensuite à donner cent piastres au capitaine napolitain qui nous avait transportés, et qui n'eut pas honte de venir nous réclamer cette somme pour sa *buona mano*.

« Tel est le récit exact de ces vingt mois de captivité, pendant lesquels on essaya sur moi trois tentatives d'empoisonnement et une d'assassinat.

« Au reste, quoique ma vie ne doive pas être longue maintenant, je remercie le ciel de me l'avoir conservée jusqu'à cette heure, puisque, tout mourant que je suis, il me reste encore assez de force pour dénoncer au monde une série de traitements tels que les peuples les moins civilisés rougiraient de les faire souffrir à leurs plus cruels ennemis.

« Fait au quartier général de l'armée d'observation du Midi, à Florence, le 15 germinal an IX de la République (1).

« ALEX. DUMAS. »

(1) Bien que le général Dumas ne dût arriver à Florence qu'au commencement de mai et adresser de là son rapport au gouvernement, il le data du 5 avril, jour où il s'embarqua à Brindisi et qu'il considérait comme le dernier de sa captivité.

Ce rapport est extrait des *Mémoires* d'Alexandre Dumas père.

CHAPITRE XVII

VILLERS-COTTERETS

Angoisses de la femme du général. — Lettres du général et de sa femme. — Dumas à Villers-Cotterets. — Il demande en vain du service. — Inimitié de Bonaparte. — Tristesse des dernières années. — Naissance d'Alexandre Dumas. — Mort du général.

Nous venons d'entendre le général raconter ses souffrances : que l'on juge des angoisses éprouvées pendant ce temps par sa femme qui ne pouvait avoir de ses nouvelles. Le 13 mai 1799, elle avait reçu de lui une lettre écrite encore en Égypte, dans laquelle il était question de son départ, mais qui, emportée avant le 7 mars, date de l'embarquement du général, ne pouvait dire

ce qu'il était devenu. Elle s'adressa au ministère de la marine. Personne n'avait de renseignements. A la fin d'octobre, on apprit qu'il était prisonnier dans le royaume de Naples, mais on ne connaissait pas le lieu de sa détention. « Tous les rapports, écrivait-on à sa femme, du ministère de la guerre portent à croire qu'il est à Naples ou en Sicile. »

Au commencement de novembre, le consul de France à Gênes annonça à la malheureuse, ainsi qu'au ministre de la marine et au ministre des affaires extérieures, la captivité du général Dumas, en ajoutant qu'il avait essayé de donner au général des nouvelles de sa famille par l'entremise du ministre d'Espagne, et qu'il cherchait à profiter du bon vouloir de ce ministre pour faire réclamer le captif par le gouvernement espagnol. Cette dernière démarche ne devait pas réussir plus que les autres tentatives d'échange.

Le 12 avril 1801, le général arrivait enfin à Ancône.

Il venait d'être échangé avec Mack, général

autrichien rendu célèbre par ses défaites et par ses capitulations.

Avec lui, comme il s'empressa de l'annoncer au gouvernement, revenaient son compagnon de captivité, le général Manscourt, et 94 prisonniers de guerre français, officiers, soldats ou marins, parmi lesquels se trouvaient une soixantaine d'aveugles ou d'estropiés que, malgré leurs infirmités, le roi de Naples avait eu la barbarie de garder en prison pendant deux ans. Dès qu'ils arrivèrent à Florence, où se tenait le quartier général, Murat leur donna quelques secours et chargea Dumas de les ramener en France pour les conduire à l'Hôtel des Invalides.

En débarquant à Ancône, le premier soin du général avait été d'écrire à sa femme. Qu'on nous excuse de citer cette lettre et les suivantes qui, au point de vue historique, présentent évidemment peu d'intérêt, mais qui, mieux que toute analyse, montrent les sentiments éprouvés par cet homme tendre en se rapprochant de ce qu'il aimait le plus au monde, au sortir de ces cachots dans lesquels il avait bien cru perdre

la vie. C'est dans le même but que nous reproduisons les lettres de sa femme. Pris ainsi sur le vif, on se rend mieux compte des sentiments qui animaient ces deux êtres dont un profond amour unissait les deux cœurs et qui n'en souffrirent que davantage, pendant une séparation complète au point de ne pas recevoir de nouvelles l'un de l'autre. Ces lettres, bien entendu, nous les reproduisons telles quelles, avec leurs naïvetés qui montrent mieux l'intimité dans lesquelles elles furent écrites.

Ancône le 23 germinal (13 avril),
an 9e de la République.

« Je t'ai écrit, ma bien-aimée, plusieurs fois pendant le temps de ma malheureuse captivité sans avoir pu apprendre si mes lettres te sont parvenues. Il me paraît que tu m'as aussi écrit de même, mais sans avoir eu le bonheur de recevoir toutes celles que tu m'as adressées. Je te rendrai compte plus tard de tout ce que j'ai

éprouvé. Fais-moi le plaisir de recommander à mon beau-père de m'acheter du vin de Lunelle et autre parce que ma santé est très altérée. S'il n'a pas d'argent, je le prie d'en emprunter pour ses acquisitions à quelqu'un d'ami, auquel mon premier devoir sera d'en témoigner ma reconnaissance et de rendre tout ce qu'il aura fait pour vous autres.

« Dis à Aimée, si par bonheur elle est encore de ce monde, que je lui rapporte différentes petites choses de l'Égypte. N'oublie pas mon adorable maman qui m'a toujours singulièrement occupé dans les malheurs de la misère la plus affreuse. Tu recevras de Florence une lettre de moi plus détaillée et une copie de mon rapport au gouvernement. Écris-moi à Florence au quartier général. Ne m'oublie pas auprès de mes amis Dautet, ainsi que tous nos bons parents et amis, Conseil, Fortier, Trousset, Longpret, Rigolet et toute la famille Violaine, et Louise, et tous ceux dont je me rappelle à peine des noms. Embrasse pour moi mon enfant comme je l'aime, ma maman, mon père et toute la

maison. Ton ami, ton amant, ton mari fidèle à la vie, à la mort.

« ALEX. DUMAS,

« Général de Division.

« Le général Manscourt, mon compagnon d'infortune avec lequel je suis devenu inséparable, te dit mille choses honnêtes ainsi que tous ceux qui me sont attachés. »

De Florence le général écrivit de nouveau le 10 mai :

« Florence, le 22 floréal, an 9e de la République.

« Jusqu'à présent, ma bien-aimée, je n'ai pas été assez heureux pour recevoir de tes nouvelles ici. Mes affaires à peu près terminées avec le général Murat me mettront à même de partir le 26 *idem*. En attendant la douce satisfaction de vous embrasser tous, je t'envoie un mémoire que j'ai adressé au gouvernement, où tu verras

toutes les horreurs exercées sur moi par le roi de Naples. Mais cependant que tout ce qu'il porte ne t'effraye pas, quoiqué ce soit l'exacte vérité. J'ai pu et dû prendre tous les moyens de rétablir la santé la plus délabrée, mais je n'en ai pas moins l'estomac perdu; sourd, estropié du pied droit d'une saignée, paralysé de la joue gauche et l'œil droit sur lequel il me reste une taie qui me diminue beaucoup la vue puisque j'en suis aux lunettes. Mais j'espère qu'avec les soins de notre bon Pelletan je me remettrai un peu. N'oublie pas de recommander à ton père de m'acheter du vin de Lunelle et du Madère et quelques bouteilles d'Alicante.

« Beaumont m'a remis la lettre que tu lui as écrite, ainsi qu'au général Murat, de même que celle que tu lui as envoyée pour moi, dans laquelle il s'est trouvé deux mots de mon adorable Aimée que tu embrasseras bien fort pour moi puisqu'elle s'est instruite.

« Adieu, ma bonne. Je n'ai de soutien que par toi. Que tous ces événements ne me fassent rien perdre de ton amitié. Je t'écrirai de Lyon, où je

suis obligé de rester quelques jours pour y attendre les affligés que je suis chargé de conduire aux Invalides. J'arriverai chez toi par la Ferté-Milon, mais tu seras prévenue du jour par ma lettre de Lyon. Adieu. Embrasse bien nos bons parents et amis, et par-dessus tout ma bien-aimée.

« Tout à toi pour la vie,

« ALEX. DUMAS
« Général de Division.

« J'ai toujours oublié de te dire que je prends actuellement du tabac comme toi et que je fume comme ton père et j'apporte en conséquence du tabac turc pour nous deux.

« Donne connaissance du mémoire ci-joint à tout Villers-Cotterets, pour qu'on remarque le caractère toujours haineux des rois. Fais venir Dautet ou sa femme chez toi pour que je les voie à mon arrivée. Dis-leur bien des choses de ma part. »

Le mémoire, renfermant le récit de sa captivité, on l'a lu. La lettre d'Aimée à laquelle il est fait allusion, la voici, écrite avec la grosse écriture d'une enfant de huit ans :

« Mon ami,

« Je désire le moment heureux de te presser entre mes bras je t'embrasse comme je t'aime ta fille Aimée.

« DUMAS. »

Arrivé à Lyon au commencement de juin, le général reçut la lettre suivante, écrite le 27 mai :

« Villers-Cotterets, 7 prairial an IX.

« J'ai reçu, mon digne et bon ami, ta bonne lettre et le rapport que tu y as joint le 3 du courant. Je ne sais pourquoi je n'ai point réfléchi qu'en t'écrivant à Lyon ma lettre pouvait te par-

venir. A la vérité tu ne me dis point de le faire, ce qui a contribué à me faire croire que cela n'était pas possible, mais on m'a assuré que les lettres y parvenaient en quatre jours, et je ne peux tenir plus longtemps au plaisir de te peindre ma joie sur le bonheur dont je vais jouir et que je croyais perdu pour moi.

« Je te tais tout ce que m'a fait éprouver le récit de tes souffrances. Crois bien, que si je suis affligée, c'est du mauvais état de ta santé. Quant aux autres incommodités, je me flatte que mes soins, réunis à ceux du citoyen Pelletan, contribueront à alléger tes souffrances. Je me plais à croire que tu n'as jamais pensé que tous tes événements puissent altérer mon amitié. Je t'avoue cependant que j'ai relu plusieurs fois l'expression où tu ne me dis point que tu le crains, mais où tu me dis *que tous ces événements ne me fassent rien perdre de ton amitié.* Si tu as pu le penser, je me promets de m'en venger en te prouvant comme je sais aimer et ce que j'ai toujours aimé en toi. Tu sais le prix que j'ai toujours mis à la possession de ton cœur : puisqu'il

me reste, tu ne dois point douter de mon bonheur.

« Tu me fais plaisir en m'apprenant que tu fais usage du tabac. Je n'aurai plus à craindre qu'il te soit désagréable de m'en voir prendre et notre père n'est pas fâché de savoir que tu fumes.

« Avec quelle impatience j'attends ta lettre de Lyon! Je désire plus que jamais être au lendemain, dans l'espoir d'avoir cette lettre promise et tant désirée.

« Tu auras sans doute reçu avant ton départ de Florence ma lettre du 11 floréal. Mes désirs et ce que je pensais se trouveront réalisés, car j'ai toujours dit que tu arriverais par Villers-Cotterets, quand tous prétendaient que tu arriverais par Paris. Tu vois, bon ami, comme je devine tes intentions. J'ai écrit à notre amie Dautet : elle viendra pour ton arrivée.

« Adieu, mon unique bien, reçois les caresses de papa, maman et de toute la famille et de tous nos amis. Reçois par-dessus tout les baisers qui

te sont envoyés par notre chère Aimée et ceux de ton inséparable et vraie amie,

« DUMAS.

« Ne nous oublie point auprès du général Manscourt, de qui je n'oublierai jamais les soins. »

Quelques jours après, le général arrivait enfin à Paris, où il retrouvait sa femme et sa fille.

Rapidement il régla ses affaires, remit les aveugles aux Invalides, serra la main de ses anciens compagnons, puis se rendit à Villers-Cotterets pour s'y reposer, pour essayer de lutter contre le mal qui avait failli l'enlever et qui avait altéré profondément sa puissante constitution.

Pendant quelques mois il ne put songer sérieusement à autre chose. Dès son retour de captivité pourtant, par la lettre même qui annonçait au ministre son arrivée à Florence, il avait déclaré être prêt à partir au premier signal.

A Paris, il avait vu Berthier et avait obtenu de lui la promesse d'être employé prochainement, mais sa santé était si affaiblie qu'il n'avait pas insisté davantage. Au commencement de 1802, sentant revenir ses forces, il s'adressa de nouveau à Berthier, alors ministre de la guerre, lui exposant simplement sa misère et demandant à être remis en activité. On lui répondit une de ces phrases banales que l'on adresse aux gens dont on veut se débarrasser, phrases par lesquelles on semble tout promettre avec l'idée bien arrêtée de ne rien accorder. Le 13 septembre 1802, il reçut la vraie réponse : c'était sa mise en réforme.

Alors commença pour lui un véritable martyre, martyre presque aussi cruel que celui qu'il avait souffert dans les prisons de Tarente et qui, succédant au premier, devait achever l'œuvre du poison napolitain. Ce colosse, sensible comme une femme, ne trouvait vraiment de bonheur que dans le mouvement. Dans le calme, il se mettait à rêver. Son souvenir évoquait les guerres héroïques auxquelles il avait pris

part. Des noms sonnaient à son oreille : le camp de Maulde, le Mont Cenis, Mantoue, le Tyrol, Clausen, Brixen, Le Caire, et tant d'autres ! Il revoyait ces combats homériques, ces charges qui lui mettaient un frisson de joie dans le cœur. Il lui semblait qu'il allait donner encore de ces grands coups de sabre qui émerveillaient ses compagnons et qui terrifiaient ses ennemis, et, se sentant fort malgré ses douleurs, il se levait, prêt à repartir. Mais alors la réalité le terrassait, plus cruelle, plus amère chaque jour: à quarante ans il était voué au repos, lui qui n'avait vraiment vécu que dans l'action ! La rage le prenait, et il s'adressait de nouveau au ministre de la guerre ou à Bonaparte pour les supplier de lui donner du service.

Il oubliait que le ministre de la guerre était Berthier, que celui-ci avait toujours été son ennemi et l'avait porté en « observation » pendant la bataille de la Favorite; il oubliait que lui, Dumas, l'avait traité de jean-foutre sans qu'il relevât cette insulte, que, par conséquent, il ne devait jamais lui pardonner; il oubliait enfin

que plusieurs fois, en Égypte principalement, il avait tenu tête à Bonaparte, lui laissant entrevoir clairement qu'il ne serait jamais un instrument de ses projets ambitieux; il oubliait tout cela, ou du moins il s'imaginait que les autres, avec une générosité de caractère semblable à la sienne, devant l'infortune d'un compagnon d'armes, savaient s'élever au-dessus des petites inimitiés pour ne garder que le souvenir des services rendus, des dangers courus ensemble, de la fraternité contractée sur les champs de bataille. C'était une illusion, comme en ont les gens très bons qui n'admettent pas de sentiments bas chez les autres, surtout quand ces autres ont des côtés très grands. De même que tous ceux qui avaient approché Bonaparte, il avait été séduit par ce génie dont il avait vu de très près les œuvres, et il ne pouvait comprendre comment ce grand homme s'abaissait à se venger d'un de ses anciens généraux qui avait, après tout, contribué largement au succès de ses armées. Plusieurs fois, de 1802 jusqu'au 15 mars 1804, date de sa dernière lettre, il lui écrivit pour le supplier de

l'arracher à ce repos qui le tuait. Ses demandes multipliées restèrent sans effet, comme restèrent d'ailleurs sans effet les réclamations qu'il adressa au sujet de ce qui lui était dû.

On sait qu'il était pauvre. Il ne cachait nullement sa misère. Quand il était en activité, sa solde suffisait pour lui et pour sa femme. Mais le traitement de réforme, qui était de quatre mille francs, paraissait d'autant plus maigre que sa mauvaise santé occasionnait des frais nombreux. Aussi réclamait-il qu'on lui payât ce qui lui était dû, c'est-à-dire 28,500 francs, montant de son traitement pendant les deux années de sa captivité. Au début, à son retour en France, il avait espéré recevoir une part dans l'indemnité des 500,000 francs que le gouvernement napolitain devait verser en faveur des prisonniers retenus dans le royaume, mais, malgré ses démarches, il dut bientôt ne plus y songer, comme il lui fallut renoncer à toucher l'arriéré de sa solde. Plus tard, après sa mort, sa veuve, à laquelle, malgré son dénûment complet, fut refusée toute pension, essaya vainement

d'obtenir le remboursement de cette somme : comme elle avait frappé le mari, l'inimitié de Napoléon poursuivit la femme, en lui interdisant jusqu'à l'accès des Tuileries et du ministère.

Quand il se vit bien définitivement condamné à l'inaction et à l'oubli, Dumas fut pris d'une tristesse douce, sans amertume. Tandis qu'il voyait ses anciens compagnons, entrés après lui au service, ayant combattu sous ses ordres, continuer brillamment leur carrière, prendre part à de nouvelles campagnes, s'illustrer dans d'éclatantes victoires, il vivait modestement soit à Villers-Cotterets, soit dans les environs, trompant par la chasse le besoin d'activité qui le dévorait.

Mais le chagrin le minait autant au moins que la maladie. Pour ne pas affliger ceux qui vivaient à côté de lui, il se taisait, il paraissait résigné, et la douleur ainsi concentrée l'usait rapidement. Désormais il ne réclamait plus rien, même pas cette croix de la Légion d'honneur qui commençait à briller sur la poitrine de ses

camarades et qui, semblait-il, lui était due aussi bien qu'à un autre.

Une dernière joie cependant éclaira la fin de sa vie. Le 24 juillet 1802, il eut un fils. Il ne vécut plus désormais que pour sa femme et pour ses deux enfants, pour cette petite Marie, surnommée Aimée, dont nous lui avons entendu parler, et pour ce petit Alexandre, dont il ne soupçonnait pas la brillante destinée. Très fier de ce fils cependant, il s'efforça de profiter de sa précocité pour mettre dans le cœur de l'enfant ces principes larges et généreux qui devaient dans la suite si bien se développer dans le cœur de l'homme. Sans cesse avec lui, il éveillait son imagination par le récit de quelque combat d'autrefois. Aussi, plus tard, quand l'enfant devenu homme raconta dans ses romans merveilleux quelques-unes de ces luttes qui paraissent fabuleuses, il se contenta d'évoquer le souvenir de son père, et, pour ne pas être taxé d'invraisemblance, il confia aux mousquetaires la besogne que le général avait accomplie seul.

Cette joie de se sentir revivre dans son enfant, Dumas ne l'éprouva pas longtemps. A la fin de 1805, sa santé s'altéra de plus en plus, et, le 26 février 1806, à minuit sonnant, il expira doucement entre les bras de sa femme.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement. 7

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE

Saint-Domingue. — Naissance. — Le comte de la Pailleterie. — Engagement. — Alexandre Dumas. — Exemples de force et d'adresse. . . 11

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ARMES

Arrivée au régiment : trois duels. — La Révolution éclate. — Le camp de Maulde. — La Légion Noire. — Le mariage. 17

CHAPITRE III

L'ARMÉE DU NORD

Défection de Dumouriez. — Le camp de la Made-

leine. — Cinq contre cinquante. — Dumas général en chef 2

CHAPITRE IV

L'ARMÉE DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

Lutte avec les représentants du peuple. — *Monsieur de l'Humanité* 3

CHAPITRE V

LES ALPES — RÉORGANISATION

Situation de l'Armée des Alpes. — L'amalgame. — Les approvisionnements. — La discipline. — Les femmes. — Lutte du général avec les sociétés populaires 43

CHAPITRE VI

LES ALPES *(suite)* — LES OPÉRATIONS

Plan de campagne. — Discussions avec Bouchotte. — Échec du Mont Cenis. — Prise du Petit Saint-Bernard. — Prise du Mont Cenis. — La reconnaissance du Comité de Salut public : Dumas mis en accusation 53

CHAPITRE VII

L'ARMÉE DE L'OUEST ET L'ARMÉE DES ALPES

Dumas commandant en chef de l'armée de l'Ouest. — Son découragement. — L'armée des côtes de

Brest. — Lettre de Hoche. — Le 13 vendémiaire. — Révolte du pays de Bouillon. — Dumas offre sa démission. — Opération douloureuse. — L'armée des Alpes 71

CHAPITRE VIII

L'ARMÉE D'ITALIE

Le blocus de Mantoue. — Dumas et les commissaires des guerres. — Un espion autrichien. — Dumas lui arrache son secret. — La joie de Bonaparte. 83

CHAPITRE IX

MANTOUE

Préparatifs. — Combat de Saint-Georges (15 janvier). — Alerte de nuit. — Combat de la Favorite (16 janvier). — Capitulation de Mantoue. — Disgrâce de Dumas. 89

CHAPITRE X

LE TYROL

Dumas à la division Masséna. — Il charge seul contre de la cavalerie. — Dumas au corps Joubert. — Combat du Lavis (20 mars). — Combat de Tramin (21 mars). 105

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02676 61